

Pari cataclysme

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

14

époque

Pari cataclysme

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

PARI CATACLYSME

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

14

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2003, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07562-0



Claudion Hyponias

CHAPITRE PREMIER

Lorsque Olga Tireligne lui téléphona, Louria Finister, arrivée la veille à NPST en compagnie d'Harold, travaillait sur les dossiers en retard, sur les paperasses accumulées sur son bureau tout en faisant défiler sur ses écrans des opérations comptables, des comptes rendus d'expériences, des observations, des explications sur des pannes d'appareil.

— Je vous écoute, Olga.

— Toujours la même chose. Charlster reste muet. Nous avons tout vérifié, son cerveau dans le détail, la boîte vocale, le système auditif et nous n'avons rien trouvé. Impossible de continuer ainsi. Pourtant la *cerebral-downloading* est parfaite.

Ce que ne disait pas la neurologue c'était que depuis cette translation de la mémoire de Charlster d'un échiquier à l'autre, les organes biologiciels d'Altaï n'avaient plus jamais établi le contact avec cet ordinateur biologique. Et le froid poursuivait sa folle accentuation sur la Terre.

— Nous travaillons là-dessus depuis trois jours et trois nuits, et nous sommes exténués.

Louria eut quelques difficultés à renouer avec cette fièvre de travail passionné, facteur de réussite, ayant sublimé son séjour à Salt Lake Station. Reprise par le fonctionnement relâché de son train-observatoire, elle s'était quelque peu éloignée du sujet.

— Reprenez toute l'expérience chez Cristella Marlone.

— Nous disposons des mêmes données, des mêmes installations. La console du gosse était alimentée en courant électrique public et les contacts réseau suivaient la filière habituelle, soit par fil soit par ondes. Je pense qu'il y a un code que nous n'avons pas su trouver.

— Dans la partie proprement échiquier ?

— Certainement.

— Parlez-en à Edgon Kowning, suggéra Louria non sans intention, Olga ayant eu une aventure avec lui.

— Impossible de remettre la main dessus. Dès qu'il a obtenu sa levée

d'écrou, il a disparu avec l'argent de sa prime. Son fils sait peut-être où il se trouve ?

— Peut-être chez sa petite amie. Dès sa sortie du train-pénitentiaire, il a exigé qu'on le laisse la rencontrer. Il nous a rejoints plus tard visiblement très satisfait. Et souvenez-vous, il ne nous a pas caché ce qu'il avait fait avec elle.

Dans le silence qui suivit, Louria crut comprendre que ce rappel agaçait la neurologue qui par la suite avait cru mettre le grappin sur le père d'Harold. Louria, quant à elle, ne lui pardonnait pas d'avoir tenté de séduire son jeune amant.

— De votre côté, que pouvez-vous faire ? s'enquit Olga. Depuis votre repli sur NPST, je me retrouve en première ligne face à Fortalès qui à chaque heure me demande où nous en sommes, et qui ne manque pas de signaler que la température moyenne a perdu encore un degré en trois jours. C'est vraiment stressant. Puisque vous êtes dans votre observatoire, essayez de surveiller ce morceau de Lune que vous appelez Altaï, et voyez si vous ne pouvez pas en tirer quelque chose.

— C'est inutile. D'abord Altaï ne sera pas visible avant plusieurs nuits, d'autre part la météo n'annonce aucun créneau dans la masse de nuages qui stagne au-dessus du pôle. Enfin nous glissons peu à peu vers le printemps dans l'hémisphère Nord et la durée du jour s'accroît. Même si la lumière en est crépusculaire, elle nous gênera dans nos observations.

Une heure plus tard ce fut Claudion Hyponias, son précédent amant, qui demanda à lui parler. Il l'appelait de 87°7 Station où il dirigeait l'observatoire.

Avant d'accepter de dialoguer avec Claudion elle fut prise d'un pressentiment, mais décida d'établir la communication.

— Louria ? Bien rentrée de SLST ? Rien n'a filtré dans les médias, mais j'ai eu quand même des nouvelles, pas plus tard que ce matin, très tôt d'ailleurs.

L'astrophysicienne sentit son corps s'emballer stupidement.

— Tu as toujours eu des informateurs bien placés, peut-être des informatrices ? lança-t-elle agressive.

Il eut un petit rire satisfait.

— Tu sais, Louria, un seul me suffit quand il est de cette qualité.

Elle essaya de respirer à fond sans trahir son trouble. Elle apparaissait en même temps sur l'écran de Claudion qui devait scruter à la loupe toutes ses

réactions. Un informateur de qualité ? Olga ? Cette garce était bien capable de le contacter pour découvrir comment était l'ancien petit ami de son associée dans l'affaire de l'échiquier.

— Elle est jolie, aguicheuse ? se moqua-t-elle.

— Je ne pense pas qu'on puisse doter le président Fortalès de pareilles appréciations.

Cette fois elle porta la main à son sein gauche, certaine que son cœur avait des ratés. Elle ne répondit donc pas à Claudion et celui-ci était trop impatient de lui révéler ce qui le satisfaisait tant, qu'il ne perdit plus de temps.

— Je t'appelle afin qu'il n'y ait pas d'embrouille entre nous deux. Fortalès me demande de venir à SLST prendre la direction des recherches sur l'échiquier de Charlster. J'ignorais à peu près tout de cette dernière phase de tes travaux. Il m'a conseillé de me mettre en relation avec une certaine Olga Tireligne et je n'ai pas voulu le faire avant de t'avoir mise au courant. Vu tes responsabilités dans ce train-observatoire de NPST, il était normal que Fortalès te libère pour me confier la suite de ces recherches. Il est vrai qu'à 87°7 Station nous ne sommes pas écrasés par le travail et les observations, avec cette couverture nuageuse inhabituelle.

Libérée ? Dessaisie, oui ! Et sans même la prévenir. Fortalès n'avait pas jugé bon de la contacter avant de désigner Claudion.

— Il n'y a pas d'embrouille, réussit-elle à prononcer, mais cette voix rauque n'était pas habituelle chez elle.

— Personnellement j'estime que le Président aurait dû nous associer au lieu de te remplacer par moi. Il va falloir que je me documente scrupuleusement, d'où une perte de temps d'au moins vingt-quatre heures ou plus.

— Tu auras une brillante neurologue pour te seconder et te faire assimiler rapidement toutes les données. Elle est infatigable cette jeune femme. Toujours d'attaque !

Il ne perçut pas les intentions malveillantes, ou bien fit celui qui ne comprenait pas. Claudion manquait parfois de subtilité, pouvait se montrer assez abrupt, voulant à tout prix afficher sa virilité. Elle l'examinait sans indulgence, toutefois reconnaissait qu'il était beau garçon, avec des signes de macho plus apparents que chez Harold Kowning, mais ce dernier avait tellement plus de charme.

— Tu vas devoir renouer avec Cristella Marlone, car je suis persuadée qu'elle reste l'élément essentiel de ce mystère Charlster.

— La Marlone ? fit-il, inquiet. Elle est donc dans le coup ?

— Doublement, dit-elle sans préciser sa réponse, mais elle pensait à l'amour exclusif de Cristella pour Rom, son fils, et aussi à la crainte de perdre ses revenus si le froid augmentait. La rente qu'elle percevait était indexée justement sur une température moyenne. Une décision machiavélique de Charlster. Si la température moyenne remontait d'un degré, Cristella perdait un certain pourcentage de sa pension. Fortalès avait promis de l'indemniser, mais l'avait-il fait ?

— Doublement, répéta-t-il songeur, et elle comprit que l'inquiétude le gagnait, celle de ne pouvoir rapidement assimiler les coordonnées de cette affaire et de se trouver en présence de facteurs inconnus. Charlster les avait toujours sidérés l'un et l'autre par ses intuitions qui, dans neuf cas sur dix, se concrétisaient dans une réalité bien précise. Avec l'échiquier, la mémoire biologique de Charlster, la biologisation des *sharewares* d'Altaï, il risquait de patauger lamentablement. Olga Tirelignne, une fois sa fringale sexuelle apaisée, ne le ménagerait pas lorsqu'elle se rendrait compte qu'il avait un siècle de retard sur elle.

— Tu verras sur place, dit-elle.

Puis, éprouvant un peu de pitié pour son visage préoccupé, elle précisa que Cristella était prête à défendre son fils par la violence physique au besoin.

— Elle m'a même agressée et, sans mon assistant, aurait pu m'étrangler. Elle est musclée, bien plus forte que moi.

— Harold Kowning ton assistant, fit-il la bouche tordue de mépris et le regard dur, sais-tu que son papa est en train-pénitencier pour escroquerie ?

— Je l'en ai même fait sortir, car c'est le meilleur électronicien de la Panaméricaine. Malheureusement, une fois qu'il eut terminé de collaborer avec nous il a disparu et Olga Tirelignne aimerait bien le retrouver. Je crains que sans lui on ne puisse résoudre la dernière épreuve de cette affaire et que le froid ne persiste à croître.

— Louria, que penses-tu de ma proposition ?

— Quelle proposition ? demanda-t-elle, vraiment surprise.

— Que nous devrions collaborer. Je peux rappeler Fortalès pour lui dire que nous réussirions mieux en nous associant.

— C'est très gentil de ta part, fit-elle, hérissée par tant d'impudence naïve. Il n'était pas assez futé pour la piéger, la prenait pour qui ?

— Je suis restée trop longtemps absente de NPST, et j'ai du travail pour plusieurs jours et nuits pour tout remettre en place. Non seulement je perds mon statut de patronne des recherches sur les responsabilités de Charlster dans la modification du temps, mais je risque aussi de perdre la direction de ce train-observatoire si je le laisse dans cette pagaille. Donc je reste ici, et j'oublie tout le reste. Cependant un bon conseil. Tu vas, dès ton arrivée à Salt Lake, te heurter à deux noms scientifiques qui ne te diront absolument rien. L'un sera biologisation et l'autre cerveau biologique. Je ne peux t'en dire plus, ne voulant pas empiéter sur le domaine d'Olga Tireligne pour t'expliquer ce que recouvre le deuxième terme. Quant au premier, bon courage pour en retrouver l'origine dans les archives datant de deux millénaires.

Là-dessus elle coupa la communication et resta figée, fixant l'écran comme s'il y persistait une image rémanente. Elle finit par se secouer et demanda à Harold de la rejoindre. Il effectuait lui aussi un travail de rattrapage dans son laboratoire.

— Tu as un congé à prendre, non ? lui demanda-t-elle.

Il s'assit en face d'elle, l'observa sans manifester le moindre intérêt pour sa question, du moins en apparence.

— Je veux que tu retrouves ton père. Il a disparu et Olga Tireligne se heurte à une impossibilité technique d'entrer en communication avec la mémoire de Charlster. Elle pense, et je suis de son avis, que Charlster a selon ses chères habitudes codé l'échiquier dans sa partie la plus simple, celle du jeu. Ton père seul est capable de découvrir rapidement ce blocage.

— Pourquoi moi et non toi si je te donne toutes les informations nécessaires pour retrouver mon père ?

— Je suis dessaisie de l'affaire, c'est Hyponias qui me remplace.

CHAPITRE 2

Lorsque Kurty remonta de la Locomotive trois jours plus tard, Fleur l'attendait en combinaison isotherme et un sac à ses pieds.

— J'ai patienté à cause du générateur d'air et de l'alternateur pour que tu ne sois pas bloqué au fond, mais maintenant que tu es là, je pars. Je ne vais pas passer des jours et des nuits seule sur cette barge à ne pas fermer l'œil, pensant que ces chasseurs d'otaries sont en train de traverser les douves qui nous entourent pour m'agresser.

— Tu ne vas pas t'en aller à cette heure-ci.

— Aucune importance. Je te laisse avec ton culte pour cette ferraille engloutie. Moi je ne resterai pas une minute de plus ici.

Elle chargea le sac sur son dos, alla manœuvrer la passerelle. Il se tint debout à la coupée lorsqu'elle prit pied sur la banquise.

— Fleur, attends au moins demain, nous devons discuter.

Mais déjà elle ne l'entendait plus, se dirigeait vers la faille entre les deux collines de congères entassées les unes sur les autres par le vent. Il courut allumer les projecteurs qui portaient loin, mais ne découvrit pas sa silhouette. Il pensa qu'elle n'irait pas plus loin que le plus ancien des deux igloos de surveillance qu'il avait construits par mesure de sécurité et qui lui avaient permis, quelques jours auparavant, de surgir dans le dos de ces chasseurs qui menaçaient la jeune femme.

Une heure plus tard, lorsqu'il eut tout vérifié à bord de la barge, il descendit sur la banquise pour visiter cet igloo en partie enterré et qui ressemblait à une congère immobilisée là. Un muret sans épaisseur en protégeait l'accès et il n'avait pas été abattu. Il le défonça. Fleur n'était pas à l'intérieur. Cet igloo communiquait avec la mer par un trou cylindrique d'un mètre de diamètre.

Il refit le muret en glace, pensant retourner à la barge, mais continua de marcher vers le nord-ouest. Il s'écarta de la colonie des otaries dont les mâles déjà s'inquiétaient de sa présence et se trémoussaient sur la glace pour le provoquer. Il sortit du rayonnement faible des projecteurs déjà éloignés, alluma sa lampe, essaya en vain de trouver des traces de sa compagne, mais la glace était trop dure pour se laisser marquer même sur un ou deux millimètres.

Il retourna sur ses pas, accéda à bord, ne souhaita pas remonter la passerelle malgré le danger d'être surpris en pleine nuit. Il but un peu d'alcool, mangea un reste, mais ne supporta pas la solitude de l'étroit carré et se rendit sur le pont. Il éteignit quelques projecteurs, toutefois en laissa deux braqués sur la faille entre les collines de glace. Fleur pouvait aussi bien les contourner, mais c'était une perte de temps. Dans la Locomotive de son père il n'avait pas vu passer les heures, passionné par les possibilités infinies de cette motrice. Il n'avait jamais jugé utile d'annoncer à Fleur qu'il avait déblayé une importante zone devant les bogies avant de la Machine, qu'il aurait pu déjà installer plus de vingt-cinq mètres de rails. Il s'était tu, de crainte qu'elle n'exige qu'il passe à l'opération suivante : établir les rails sur la pente douce conduisant à la plage de l'île. Plage désormais recouverte de glace mais il aurait suffi de faire sauter celle-ci pour obtenir le passage de l'énorme motrice. C'était exactement le programme qu'il avait établi, qu'il s'était fixé, mais ensuite qu'aurait-il fait ? Il ne pouvait construire seul un réseau en travers de l'île de Palauan, fortement montagneuse. La contourner sur la banquise était possible mais son stock de rails épuisé, que ferait-il ? Il pensait effectuer une expédition dans le nord-est pour essayer de savoir si d'autres réseaux étaient déjà en service ou en construction. Il aurait pu choisir le sud, mais se souvenant de ces escrocs de la Channel Sulu Company, il se méfiait. Ces gens-là, une fois le chenal inutilisable, avaient dû transformer leur société en compagnie ferroviaire. Kurty ne se faisait aucune illusion, les stocks de matériel ancien existaient un peu partout dans les îles. Avec le réchauffement ils étaient apparus sur le sol nu, mais avaient été certainement enfouis sous la neige puis la glace. Tous les nostalgiques de la société ferroviaire de jadis devaient œuvrer fébrilement pour ouvrir les premières lignes. Avec un matériel vétuste, certes, mais que leur importait. Il ne fallait surtout pas oublier les Chinois, installés dans ces régions depuis longtemps, ils constituaient la communauté la plus active, la plus créatrice lorsqu'il s'agissait de commerce. Et qui disait commerce pensait obligatoirement transport de marchandises. Et transport équivalait à convoi ferroviaire. Les Chinois et aussi les Indiens, la famille Kalami surtout.

Sans Fleur il ne pourrait plus jamais plonger, sinon en prenant des risques énormes. Le générateur d'air devait être surveillé constamment et la pensée de le laisser fonctionner tandis qu'il serait au fond de l'eau était un défi à la mort. Si jamais il tombait en panne, lui ne pourrait pas remonter. Il serait condamné à vivre dans la Locomotive engloutie où l'air était fourni en abondance et sans risque de pénurie. Pour en sortir il lui faudrait convaincre la Machine de créer ses propres rails et de rouler le long de la pente conduisant vers l'île. Là, elle devrait faire éclater la banquise, mais de façon à préserver cette même pente douce pour émerger totalement. Bon, il y gagnerait la liberté de quitter cette luxueuse prison, mais ensuite ? Il lui fallait de la main-d'œuvre. Qu'exigerait celle-ci en paiement ? De quoi se vêtir chaudement, d'être logée dans de

bonnes conditions et d'être bien nourrie. Il disposait de six combinaisons parfaitement isothermiques, autochauffantes et munies de filtres pour la transpiration et l'humidité de la respiration, plus une dizaine d'autres moins perfectionnées. Les stocks de nourriture avaient été prévus pour six mois, mais deux mois s'étaient déjà écoulés. Il pouvait embaucher trois hommes robustes, mais où les trouver ? Lorsque avec Fleur ils étaient allés abandonner le *Mistake*, leur cher baleinier, les gens qu'ils avaient alors rencontrés ne lui paraissaient pas susceptibles de faire affaire. Et en revenant vers la barge immobilisée au sein de la banquise, les rares communautés traversées leur avaient paru hostiles.

Pour atteindre le petit port du nord, il marcherait pendant quatre jours, en perdrait autant en transactions puis encore autant pour le retour ? Douze jours d'absence. L'autre fois ils ne s'étaient fait aucun souci, mais depuis que ces chasseurs d'otaries s'étaient montrés menaçants, Kurty redoutait de retrouver au retour sa barge pillée, voire occupée par des aventuriers qui ne le laisseraient pas remonter à bord.

Il se rendit compte que pas un instant il n'avait songé à Fleur qui marchait seule vers une destination inconnue. Pas un instant il ne s'était mis en cause sur sa longue absence au fond de la mer. Il en vint donc tout naturellement à donner raison à sa compagne. Elle avait attendu qu'il remonte à bord pour le quitter. Il ne pouvait lui en vouloir.

CHAPITRE 3

Comme l'avait pensé Césaire, la petite voie unique rejoignait un réseau plus important de quatre voies à écartement normal, leur dit l'ingénieur Cartier. La jonction s'effectuait dans une station construite sur la banquise et composée surtout de grands igloos. Les constructions en matériaux différents devaient arriver sous peu en convoi spécial, des cellules d'habitation entières qu'il suffirait d'assembler une fois déposées sur la glace. On construisait une unité de décongélation de la glace pour fournir de l'eau douce, la banquise étant sur le dessus formée de neige gelée, alors que la couche inférieure était faite d'eau de mer figée.

Le seul endroit abrité était le dépôt des motrices. Deux locomotives puissantes, trois draisines de manœuvres en station et un loco-remorqueur trapu qui, bien que de silhouette différente, rappela à Césaire le *Staple*, son remorqueur marin tout aussi puissant. Et un parc de récupération de matériel immense.

— À vous de jouer, lui dit Cartier, il est en panne, réparez-le.

Galias, lui, fut dirigé vers les bureaux de comptabilité installés dans un igloo qui fondait à cause de la chaleur intérieure. Il fallait se protéger de la pluie ainsi provoquée sous des bâches et s'éclairer avec des lampes. Des groupes électrogènes donnaient le courant électrique en attendant l'installation d'une centrale de pompes à chaleur à absorption.

Au démontage, Césaire découvrit que le système archaïque de tiroir distribuant la vapeur n'était plus étanche. Il était fendu de façon imperceptible pour tout œil non exercé. Il mit deux jours pour le démonter, une heure pour le ressouder et un jour pour le remettre en place. Il procéda aux essais en pleine nuit et fit avancer le remorqueur sur la voie de garage. Cartier, prévenu, accourut et profitant de la faible vitesse se hissa adroitement dans l'habitable.

— Du bon travail. Vous savez piloter cet engin ?

— Ce n'est pas très compliqué.

— Pourriez-vous le conduire au Sud, vers une station de chasse aux phoques ? Nous n'avons pas de loco disponible pour aller atteler là-bas quatre wagons-citernes pleins. Je vous préviens, la ligne approche la frontière avec une concession panaméricaine. Celle-ci nous conteste le droit d'occuper cette banquise, mais jusqu'ici les Panaméricains n'ont pas essayé de nous agresser.

Leur réseau en bordure de l'océan Atlantique Ouest appartient à une société privée, l'Atlantic Fishery Cie. Rien d'officiel pour l'instant, mais nous pensons que les Aiguilleurs déjà présents sur le réseau essaieront de s'emparer de cette société. Sous n'importe quel prétexte, le meilleur pour eux serait des affrontements entre eux et nous. Donc prudence.

Il quitta Césaire en lui annonçant qu'il allait établir son plan de route, mais que très certainement il devrait rouler dans la nuit pour éviter d'autres convois qui venaient d'ailleurs.

Le soir au réfectoire il retrouvait Galias, son compagnon d'aventures, et l'ancien comptable des îles Crozet ne cessait de gémir sur son sort, l'installation des bureaux où il travaillait.

— On attend des unités d'habitation, le rassura Césaire.

— Elles ne sont même pas payées, j'ai eu le bordereau en main. La NSTT doit d'abord une avance de cinq cents tonnes de fuphoc avant que la commande ne soit enregistrée, puis encore cinq cents à la livraison et deux mille sur un an. Et chaque wagon-citerne n'en contient que soixante tonnes. Faites le calcul, cinquante wagons à fournir. Vous vous rendez compte que trois mille tonnes c'est trente mille phoques à abattre ? J'ai eu les dernières statistiques. Pour l'instant sur cette banquise atlantique on n'a dénombré qu'une vingtaine de colonies qui en tout recèlent quatre cent mille phoques. Dans moins de deux ans il n'en restera plus un à ce rythme. Rien que pour nos réserves, et nos dépôts le long des réseaux, il nous faut dix mille tonnes, cent mille phoques. Le quart de la population animale.

Césaire était pour la première fois étonné par Galias qui jusque-là lui avait paru insignifiant. Voilà qu'il résumait en quelques chiffres les difficultés à venir de cette NSTT. Césaire se demandait s'ils n'allaient pas bientôt aller voir ailleurs si l'avenir était moins sombre. Selon son désir de rejoindre le Groenland.

CHAPITRE 4

Depuis un sommet de faible hauteur, la caravane découvrit Landal Gobi et surtout la construction cylindrique qui s'élevait dans le ciel. À travers la mousseline de son voile, Movane contempla la navette pour laquelle tous ses compagnons venus du Gouffre aux Garous avaient longtemps voyagé, avant de trouver la mort non loin de là, à l'exception de Kan, son compagnon d'évasion, et peut-être de quelques femmes et du sphale Zixiss.

Le site de l'engin spatial était au centre d'un cercle d'un kilomètre de diamètre, délimité par une barrière aisément franchissable, mais nul apparemment ne se serait risqué à passer outre. Non loin de la fusée, des bâtiments avaient été construits pour les gardiens.

Le marché se tenait à l'ouest de ce cercle interdit et paraissait aussi achalandé que celui de Khangor Obo d'où ils venaient. Les caravaniers y avaient vendu les chevaux capturés grâce à Movane et acheté d'autres marchandises qu'ils allaient exposer là, avant de reprendre leur errance vers l'océan Pacifique. Movane rongait son frein et puisqu'elle était devenue chamane, femme médecin, elle soignait les malades et les blessés, obtenait de bons résultats, mais surtout avait la réputation d'être une très puissante sorcière, pouvant lire dans la tête des gens et communiquer avec eux par la pensée. Comme elle était muette, en fait elle avait choisi de l'être pour ne pas se faire remarquer par son mauvais usage de la langue locale, ce don surnaturel arrangeait tout le monde.

Le chef caravanier Dagan, qui craignait de perdre cette chamane, avait interdit aux gens de sa tribu de vanter aux étrangers les qualités de celle-ci. Mais il semblait que le secret de sa présence ait été éventé, car en se frayant un passage à travers les yourtes déjà dressées et les étalages de marchandises, la jeune femme perçut l'immense intérêt qu'elle soulevait. Juchée sur son chameau, portant une immense couverture noire qui l'ensevelissait presque entièrement, elle s'efforçait de rester hiératique.

Les chameliers mirent pied à terre pour guider les bêtes d'une main et de l'autre fouetter les curieux trop hardis qui se bousculaient le long de leur chemin. Ils atteignirent enfin l'espace qui leur était réservé par le propriétaire de ce terrain, auquel Dagan versait à l'avance le prix de la location d'une année sur l'autre.

Le chameau de Movane baraquait et elle put se laisser glisser au sol. La

glace qui recouvrait celui-ci était depuis longtemps noire de saletés diverses. La jeune femme faisait attention en descendant de sa monture, car un jour où elle pensait à autre chose, ses jupes étaient remontées le long de ses jambes et Dagan avait découvert combien elles étaient élégantes et ne pouvaient appartenir qu'à une personne encore jeune. Depuis, elle se méfiait.

Lorsqu'elle avait été présentée à cet homme par une certaine Changi dont elle avait sauvé la vie, Movane avait donné un nom : Sandasaï. Ce nom indiquait qu'elle venait du Sud, presque de Chine, et accroissait son mystère.

Dès que sa yourte personnelle fut dressée et qu'on y eut apporté ses coffres, elle commença son aménagement. L'étape durerait entre deux et quatre semaines selon les affaires qui s'y traiteraient. Tout au long du chemin depuis Khangor Obo, Dagan avait acheté des ballots de fourrures brutes, de la viande congelée, des sacs de riz et de soja, des ballots d'étoffes et une grande partie de ces marchandises devaient être vendues et échangées sur place. L'argent qui circulait se composait uniquement de pièces d'or, anciennes pour la plupart avec leur motif presque effacé. Elles portaient des noms différents selon les marchés, mais conservaient la même valeur.

Dagan la pria dès le lendemain de l'accompagner, car il désirait négocier un lot de tapis anciens fabriqués plus à l'est et voulait savoir jusqu'où le vendeur accepterait de descendre son prix. S'il se montrait trop intransigeant, Dagan savait qu'il perdrait l'affaire, parce que le vendeur se sentirait humilié et ne voudrait plus traiter avec lui.

— Je veux ces tapis parce qu'en Sibérienne ils vaudront dix fois plus.

Le marchand de tapis, un Kirghize, salua leur entrée dans sa tente avec de grandes démonstrations de respect. Il disposait d'une tente carrée en double toile et non d'une yourte en feutre et son visage n'avait rien d'asiatique.

Il les installa sur un merveilleux tapis épais, fit servir le thé et les sucreries.

Lorsque les palabres commencèrent, Movane lut dans l'esprit du Kirghize qu'il n'était pas disposé à faire de gros rabais et que son accord ne serait donné qu'avec une remise de quinze pour cent environ. Dagan lui avait confié qu'il espérait obtenir au moins trente, peut-être trente-cinq. Sans attendre, Movane le prévint de la décision arrêtée de son vis-à-vis et le chef caravanier réagit d'un haussement d'épaules qui lui était destiné, à elle, mais que le marchand de tapis prit pour lui.

Dès lors il se buta et Movane comprit qu'il ne concéderait que dix pour cent, en avertit Dagan qui bouillonnait d'irritation, l'accusant de se faire complice de cet étranger. Elle décida alors de s'en aller, glissa sans se lever sur le tapis et lorsqu'elle fut à bonne distance elle se dressa, s'inclina pour

saluer le Kirghize et sortit de cette tente.

Pour donner une leçon à Dagan elle se perdit dans la foule, mais bientôt quelqu'un la reconnut et toute une file de gens la suivirent, la suppliant de les examiner. Certains exhibaient des plaies effroyables, souvent ravagées par la gangrène, des scrofules, des engelures, des amputations sabotées, des fièvres, des malformations de naissance. Une mère lui tendit sa petite fille au bec-de-lièvre, un amputé des deux jambes se roula dans les ordures devant elle.

Bientôt un cercle de plusieurs dizaines de personnes l'engloutit et cet attroupement mécontenta les marchands de détail qui voyaient y disparaître leur clientèle. Ils protestèrent avec véhémence et peu après des guerriers chameliers apparurent, au nombre de six. Movane, cernée par cette foule, les aperçut et éprouva une terreur pétrifiante.

De leurs lances ils obligèrent les gens à s'écarter et une femme hystérique leur cria :

— C'est Sandasaï, la grande chamane de Dagan qui peut guérir n'importe qui.

Le chef de la patrouille l'écarta elle aussi et pointa sa lance sur Movane, en lui posant une question en mongol qui heureusement eut son écho dans la pensée de ce guerrier : « Qui es-tu pour créer une telle agitation ? »

Movane croisa son index sur sa bouche à travers son voile, indiquant qu'elle ne pouvait parler.

— Elle est muette, cria encore la femme survoltée.

Plus tard elle apprit que Dagan était un chef caravanier respecté, car chaque année il organisait un transport d'armes et de munitions depuis la Sibérienne pour les hommes de Oul-Azam et ne prélevait qu'un bénéfice raisonnable. De plus il offrait de l'alcool et des produits inconnus en Mongolie.

— Retourne dans ton campement et n'en sors plus sans escorte. Je te suis à distance avec mes hommes.

Malgré leur présence, elle fut tout autant sollicitée et les chalands ne laissaient qu'une toute petite allée devant elle, essayant de la toucher, d'agripper ses vêtements. Elle atteignit enfin son campement et Dagan, prévenu, surgit de sa yourte, s'inclina devant les guerriers, mais lança un regard noir à Movane. Elle sut qu'il n'avait pas réussi à convaincre le Kirghize de lui vendre son lot de tapis.

— Venez partager notre repas, proposa-t-il au chef de patrouille qui refusa,

car il devait poursuivre la surveillance du marché.

Celui-ci était continuels au fil de l'année, mais l'arrivée d'une caravane drainait une nouvelle clientèle venue des environs et la cohue atteignait son maximum au milieu du jour. Les gens venaient acheter de la nourriture à manger sur place et se chamaillaient dans les files d'attente, devant les marchands de soupe et de viande grillée.

— Dagan, notre seigneur serait très honoré si cette chamane voulait bien le visiter, car il a été mordu par un chameau enragé que nous avons dû abattre. Notre chaman n'a rien pu faire pour empêcher l'inflammation de la plaie.

Ayant en partie compris ce que demandait ce guerrier, Movane fut à nouveau prise de terreur. Dagan ne pouvait se permettre de refuser une telle invite qui sous une amabilité apparente recelait un ordre impératif. Elle serait conduite dans le cercle interdit, approcherait de la navette, risquait malgré son voile d'être reconnue par l'une des prisonnières venues du Gouffre aux Garous, s'il en survivait. Une femme pouvait en identifier une autre rien qu'à son allure et malgré les épais vêtements dont elle pouvait accabler son corps pour le dissimuler.

— Le seigneur Oul-Azam sera de retour à la nuit et heureux de rencontrer cette chamane que l'on dit fort habile.

— Je la conduirai moi-même, lança Dagan.

— Sois à l'heure.

La patrouille fit demi-tour et, oubliant sa mutité, Dagan se lança dans une violente apostrophe, lui reprochant d'avoir fait échouer cette affaire de tapis anciens.

Elle répondit par la pensée qu'il n'aurait pas dû hausser les épaules quand elle l'avait averti que le Kirghize ne descendrait pas en dessous de quinze pour cent de remise. Ceci fait, elle rentra sous sa yourte et essaya de retrouver son calme, mais la perspective d'affronter cette épreuve à la nuit la bouleversait. Elle s'allongea sur sa natte, essaya de modérer le rythme de sa respiration et celui de son cœur, se leva pour prendre un comprimé d'euphorisant.

Sa servante revint avec du linge qu'elle venait de laver dans une étuve pour femmes, installée dans le marché. Pour un prix modique on y faisait sa toilette et on pouvait faire bouillir et sécher sa lessive.

« Recherche de quoi boire. Oui, du thé », transmit-elle à l'enfant qui se précipita au-dehors et lui rapporta du café qu'un marchand ambulante vendait, équipé d'une énorme bouilloire accrochée à son dos et sous laquelle brûlait en

permanence une veilleuse à huile. Ce n'était peut-être pas du véritable café, mais il en avait vaguement l'arôme et lui fit du bien.

Un peu avant la nuit, elle enroula autour de sa taille une bande d'étoffe qui effaça sa minceur et lui donna l'apparence d'une femme plus âgée. Elle s'ensevelit sous son voile, emporta un sac avant de rejoindre Dagan qui était déjà sur son chameau. Le sien se montra réticent, mais d'un coup de badine un homme le força à se dresser. Le cercle interdit se trouvait à deux kilomètres de là, toutefois pour éviter le marché encore bien vivant, le détour doublait cette distance.

Au poste de garde on leur refusa d'entrer sur leur monture et elle lut dans le cerveau de Dagan qu'il en éprouvait une humiliation pleine de colère. Il marcha d'un pas rapide tandis que Movane, entravée dans ses nombreuses jupes, trottnait derrière. Oul-Azam méprisait les bâtiments en dur qu'occupaient les gardes de la navette, et logeait dans sa yourte, tout comme son escorte et ses femmes. Les autres guerriers cantonnaient à distance.

Dans la lumière des projecteurs, Movane voyait la navette à proximité et en éprouvait une intense émotion. Elle s'efforça de noyer ses pensées sous d'autres images. Elle redoutait que Zixiss le sphale, s'il se trouvait à l'intérieur, ne capte ses ondes mentales.

La grande yourte du seigneur de la guerre se composait d'une tente ronde encerclée de plus petites, comme une cathédrale ancienne s'entourait de chapelles.

Des guerriers les firent attendre dans l'une d'elles puis Dagan, seul, fut admis auprès du seigneur tandis qu'elle restait debout, recevant les pensées brutales de ces hommes rudes. L'un d'eux se demandait si elle était jeune et un autre se méfiait de sa réputation de sorcière, et regrettait qu'on l'ait fait appeler pour soigner son chef.

Dagan ressortit toujours mécontent, lui fit comprendre qu'il devait attendre pour la raccompagner.

Elle pénétra dans la grande yourte et vit que Oul-Azam, un colosse aux énormes moustaches et portant une natte rassemblant les cheveux du sommet de son crâne, était allongé sur un divan surchargé d'étoffes chamarrées.

— Tu ne parles pas, mais tu entends, m'a dit Dagan. Puisque tu es sorcière tu dois savoir de quoi je souffre. Et où.

Elle acquiesça, s'approcha et pointa son index sur le haut du bras gauche. Oul-Azam hocha la tête, impassible mais en son for intérieur il était surpris, vaguement inquiet. Elle lui fit signe d'ôter la casaque en laine qu'il portait.

CHAPITRE 5

Lorsque Lien Rag accueillit Yeuse à sa descente du dirigeavion, il marchait sans peine et depuis la porte de l'appareil, elle le vit arriver tranquillement. Ses yeux s'embruèrent, car il serait mort si les Simone n'étaient pas intervenus avec leur hôpital exceptionnel et leur médecin qui l'était tout autant.

— Gdami est arrivé avec sa barcasse, Zabel et son bébé, et tout de suite a pris contact avec les quelques Roux qui campent encore au pied des falaises de glace, seulement des vieux. Jdriège tient donc parole.

— Pas seulement mon petit-fils, mais le peuple du Froid en entier.

Lienty les rejoignit et ensemble ils prirent le taxi glisseur que Liensun, président en titre, leur avait fourni. Mais depuis un mois c'était Vorgine, la secrétaire d'État aux Affaires humaines qui, nommée vice-présidente, dirigeait les Kerguelen.

— Gdami a eu beaucoup de mal pour rejoindre la mer de Ross avec sa chaloupe pontée. Il a dû passer par le détroit de Magellan et le péage lui a paru exorbitant. Nos baleiniers vont subir des tarifs tout aussi élevés et le prix de fuphoc rendu sera presque du double, expliqua Lienty. Les deux Patagonie ont associé leurs moyens pour maintenir le détroit ouvert, mais c'est extrêmement onéreux. Quatre brise-glaces travaillent sans cesse, nuit et jour, pour maintenir le passage libre, mais les bateaux les plus gros ne peuvent se croiser dans le chenal qu'ils creusent et doivent patienter dans des créneaux d'attente.

Yeuse l'interrompit en poussant une exclamation de surprise, désignant un remblai qui coupait la sortie de l'aéroport avec un passage souterrain pour le traverser.

— C'est quoi ?

— La future ligne qui en principe s'élancera vers le Nord, sur la banquise en formation qui devrait nous relier d'ici un an à l'île de la Nouvelle-Amsterdam et finalement à l'Afrique. D'après nos calculs, la banquise couvrirait une surface de deux cents kilomètres de large le long du 60^e méridien, avec un décrochement vers le nord-ouest et l'Afrique du Sud. Au fur et à mesure, nous construirons un réseau de six voies pour commencer. Dès que son épaisseur sera de deux mètres...

— C'est le ballast ? Il passe déjà des trains ? fit-elle naïvement.

— Dès que nous aurons reçu la première motrice, les premiers wagons et des rails. Nous avons passé commande auprès de plusieurs bateaux marchands, mais si la banquise se répand trop vite, ils finiront par être bloqués.

— D'où vient ce matériel ? fit-elle méfiante, se souvenant de ce qu'avait raconté Fleur à son père sur la famille Kalami des Seychelles, détentrice d'un énorme dépôt de matériel, mais soupçonnée de relations secrètes avec les Aiguilleurs de Lascasas.

— D'Australasienne. Et peut-être même de l'île du Titan, patrie de notre cher ami le Kid. Désormais on peut y accéder, mais pas pour longtemps. Les îles sont les premières captives des banquises et ici nous n'échappons pas à ce phénomène, puisque les bateaux accostent à dix kilomètres au large du port ancien. Nous n'avons pas les moyens d'ouvrir un chenal et une ligne provisoire permet l'acheminement du fret dans les deux sens. Mais les drasines ne sont pas assez puissantes pour tirer plus de deux wagons-citernes. Nous perdons un temps fou en manutention.

— Nous en perdons aussi à emprunter Magellan, reprit Lienty.

— Nous avons fait étape sur le détroit de Drake entièrement glacé, fit Yeuse machinalement.

Lien Rag se tourna vers son cousin.

— Incident technique ?

— Non, c'était volontaire. Je voulais vérifier l'épaisseur de la banquise. J'avais relevé sa largeur à l'endroit le plus étroit, vingt-cinq kilomètres. Nous pourrions creuser un chenal.

— Avec quoi ? ricana Lien Rag. À la pioche et à la pelle ?

— J'ai fait mes calculs. Si nous transformions un de ces petits baleiniers de taille moyenne en brise-glace, avec un équipage compétent, en quatre voyages ce chenal serait amorti. J'ai tout pris en compte et pas seulement le prix exorbitant du péage à Magellan. Mais aussi le temps. Entre dix-sept et vingt jours supplémentaires pour un seul voyage, autant au retour.

— Nous ne savons pas ce qu'est un brise-glace.

— Moi si, dit Lienty. J'ai demandé à Farnelle de prendre des photographies et des croquis lors de sa dernière traversée. Et Grathe avait reçu la même consigne, si bien que j'ai un dossier complet et que les travaux

pourraient commencer avant un mois. J'ai aussi fait étudier la banquise, celle de la mer de Weddell est pour ainsi dire stable, de même celle de l'autre côté de la Terre de Graham ou péninsule Palmer. Jusqu'ici on a cru que le passage de Drake était bouché sur au moins mille kilomètres, et lorsqu'on le voit du ciel on se rend compte que c'est faux. Mais jusqu'à présent on ne le survolait pas, on allait directement de la mer de Ross aux Kerguelen, en laissant Drake à deux mille kilomètres. Nos baleiniers, de crainte d'une mauvaise rencontre avec un bloc de glace, voire un iceberg, arrondissaient de plusieurs centaines de kilomètres pour piquer droit vers l'entrée du détroit de Magellan, entre Sainte Inès et Clarence. Même Gdami ignorait quelle était la largeur de cette banquise de Drake.

— Oui, d'accord, vingt-cinq kilomètres, mais l'épaisseur ? Tu n'as pas encore parlé de l'épaisseur. Combien de mètres ?

— Parce que tu vas t'affoler. Disons entre quatre et cinq de moyenne, mais peut-être plus au centre. La banquise, à cause des courants, s'est pour ainsi dire ratatinée en formant une arête. Et cette arête atteint parfois les dix mètres.

— Aucun brise-glace de force moyenne ne parviendra à creuser un chenal.

— Nous lui donnerons des moteurs surpuissants.

— La carcasse ne les supportera pas.

— La carcasse, comme tu dis, ne le supporterait pas pour une navigation au long cours, mais entre deux murs de glace, si. Le bateau sera encadré et ne pourra gigoter dans tous les sens à cause de moteurs de mille chevaux chacun.

— Et tu les trouveras où ces moteurs ?

— Dans l'île du Titan. Tu le sais très bien qu'il existe un dépôt que nous sommes les seuls à connaître. Même si les trafiquants vont chercher du matériel ferroviaire là-bas, ils négligeront ces moteurs qui d'ailleurs doivent être ensevelis sous la glace.

— Ils sont si lourds que ton baleinier coulera.

— On renforcera sa flottabilité mais ce ne sera qu'un début car ensuite je pense à un autre genre de brise-glace. Un brise-glace fabriqué comme tes ice-tankers, avec une armature en capillaires où circulera un liquide réfrigérant, maintenant la glace extra-dure, avec juste une partie métallique à l'avant pour écraser la banquise. Toi, tu peux concevoir et faire construire pareil bateau. Nous avons déjà acheté des capillaires pour une autre fabrication d'ice-tankers. Autant commencer avec ce brise-glace.

CHAPITRE 6

Harold Kowning l'appela depuis Salt Lake Station pour lui apprendre son échec. Son père restait introuvable et sa petite amie qu'il était allé rencontrer dès sa libération du train-pénitencier ignorait où il se trouvait.

— Je surveille son wagon d'habitation, mais pour l'instant elle ne s'est pas manifestée. Possible qu'elle lui ait téléphoné selon un code établi par eux.

— Ton père n'a aucune raison de se cacher puisqu'il a été libéré régulièrement, a reçu une grosse prime qui lui permet de vivre à l'abri du besoin un certain temps.

— Je suis allé voir Cristella Marlone et elle est furieuse contre Claudion Hyponias et Olga Tireligne, les accuse de harceler son fils et de le perturber. J'ai compris qu'elle regrette de ne plus avoir affaire à toi, mais le temps presse et ton ami bouscule un peu les choses.

— Tu vas rencontrer Olga Tireligne également ?

— Demain. J'ai pu convaincre Cristella de me laisser examiner l'échiquier de son fils et j'ai repris quelques numériques que je vais agrandir jusqu'au flou, ici, dans mon compartiment de traintel.

— Je ne comprends pas l'attitude de ton père. Ne fait-il pas confiance à Fortalès et estime-t-il que sa libération pourrait être remise en question si l'on ne stoppe pas la poussée du froid ?

— Mon père a peut-être d'autres affaires à régler dans une autre région. Tu sais, je l'ai toujours soupçonné d'avoir plusieurs foyers, disons plusieurs attaches sentimentales. Maintenant qu'il est libre, il est peut-être atteint de fringale érotique et court de l'une de ses conquêtes à l'autre, avant de revenir à Salt Lake Station.

Louria essaya de se coucher, mais ne pouvant dormir elle retourna d'abord dans son bureau, puis se rendit dans l'observatoire. Plusieurs collègues travaillaient sur les télescopes à miroir, malgré le ciel plombé de nuages, profitant de la moindre petite éclaircie. Ils devaient fournir un rapport sur la durée du jour au moment où le pôle Nord entrait dans la saison du printemps, ce qui donnerait des indications sur les travaux mystérieux de Charlster pour occulter le Soleil.

Elle revit quelques vues d'Altaï, les films du mouvement infime de la coupole, mais rien de nouveau et préféra retourner dans son bureau. Elle s'endormit la tête dans ses bras, fut réveillée par un appel extérieur.

— Mon père m'a appelé. Passe sur écran.

Elle avait du mal à sortir de son sommeil, vit apparaître un message incompréhensible sur l'écran, réalisa que c'était du français archaïque qu'elle devrait traduire. Harold lui avait dit une fois, par hasard, qu'il avait étudié cette langue ancienne en vue de lire certains documents. Elle enregistra le message et partit à la recherche d'un dictionnaire.

Lorsqu'elle eut la traduction, elle resta perplexe.

Edgon Kowning avertissait son fils qu'il devait se cacher, ayant failli être agressé sur un quai désert par deux hommes. Ce n'était pas une tentative crapuleuse pour lui voler son argent et sa combinaison isotherme toute neuve. L'un de ces deux hommes lui avait reproché de travailler pour l'usurpateur et d'empêcher le retour de la société idéale.

Harold rajoutait que son père lui avait laissé une indication codée qu'il ne parvenait pas à traduire en clair. Il rappellerait.

Encore mal réveillée, elle se rendit à la cafétéria, espérant obtenir du café, mais l'employée de nuit était en train de nettoyer la machine et ne pouvait lui servir une tasse. Elle se rabattit sur un thé très fort, retourna dans son bureau avec une deuxième tasse.

Edgon Kowning se donnait-il le beau rôle pour une raison quelconque ? Avait-il seulement été attaqué ? Louria ne pouvait oublier qu'il avait été condamné pour escroquerie et qu'elle avait été quelque peu agacée par son côté baratinneur. Mais si réellement il disait vrai, c'était que la Caste, du moins des factieux activistes, des Aiguilleurs proches d'Opérasque redoutaient que ne soit enfin inversée la dégringolade de la température. Donc ils étaient tout proches de la réussite.

CHAPITRE 7

Une fois seulement, il avait pris le risque de descendre jusqu'à la Locomotive. Il avait longuement révisé le générateur d'air, l'alternateur, avant de plonger sous la surface de la mer. Tout avait très bien fonctionné, mais il n'était resté que deux heures au fond, incapable de penser à autre chose qu'à ces appareils qui, là-haut dans la barge, assumaient sa survie. Il aurait pu, en cas de nécessité, remonter en apnée, mais la moindre erreur de parcours pouvait lui être fatale. Il ne disposait que d'une toute petite surface d'eau libre pour émerger et chaque fois qu'il était remonté, il avait tâtonné pour la trouver, se heurtant le plus souvent à la banquise. Au début, il avait installé une ligne de fond lestée, mais les courants qui persistaient sous la banquise la déplaçaient fréquemment, malgré son lest.

Lorsqu'il se hissa à bord, il pensa à Fleur qui lui venait en aide, ôtait son intégral pour qu'il puisse respirer à l'air libre. Elle l'aidait aussi à se déshabiller, l'essuyait après sa douche.

Il retrouva tout en ordre sur la barge et à l'intérieur, alla couper le générateur d'air. Il savait qu'il n'oserait pas recommencer le lendemain de cette façon, devrait imaginer autre chose de plus simple. La seule solution était de se fournir en air frais directement à la Locomotive de son père. Il devrait également apprendre à remonter sans faire le moindre écart qui l'égarerait sous la banquise.

Ce soir-là il s'inquiéta pour Fleur, essaya d'imaginer ce qu'elle avait pu devenir lorsqu'elle l'avait quitté. Il pensait de plus en plus qu'elle avait essayé de rejoindre le *Mistake*, leur baleinier amarré de l'autre côté de l'île. Mais pourrait-elle s'y installer alors que des squatters l'occupaient à tous les coups ? Ils avaient autorisé le maître du port à l'habiter et ce dernier se rebellerait si Fleur prétendait l'en chasser.

Le lendemain du départ de Fleur, il avait jugé bon d'installer des détecteurs d'infrarouge à l'entrée de la faille entre les deux collines de congères, mais en avait aussi prévu le long de la mer. Il n'avait eu qu'un remords passager de ne pas l'avoir fait lorsque Fleur vivait avec lui. Il n'avait jamais le temps, ce dernier le persécutait. Lorsqu'il constatait qu'il était en retard sur son programme de renflouement de la Machine, il devenait fou et chaque minute qui s'enfuyait l'obsédait. Il songeait aux réserves qui s'épuisaient, réserves alimentaires, de fuphoc surtout. Dans quelques mois il devrait reprendre la chasse aux phoques, essayer de se procurer de la

nourriture. Une perte de temps considérable, au moins deux mois de perdus. Fleur ne comprenait pas son acharnement, il la soupçonnait même de détester ce qu'ils faisaient, d'avoir même de la haine pour la Locomotive engloutie. Cette accusation qu'il n'avait jamais formulée à voix haute l'isolait dans une farouche détermination. Il avait fini par exclure Fleur de ses préoccupations immédiates, par oublier qu'il l'aimait, qu'il avait toujours souhaité l'avoir auprès de lui.

Lorsqu'il alla s'accouder à la rambarde pour voir l'aube diluer l'obscurité, il n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Un jour il partirait, car il ne pouvait continuer ainsi. Il essaierait de retrouver Fleur et renoncerait à ce projet insensé de voir la Locomotive-pirate, la Locomotive-dieu comme la surnommaient les habitants de l'hémisphère austral, remonter à la surface et parcourir le monde. Il avait anticipé sur l'avenir, cru que les réseaux allaient se multiplier à grande vitesse avec le froid revenu, et que lorsque la motrice serait renflouée, elle n'aurait plus qu'à rouler sur ces rails nouvellement posés à travers la planète. Il renoncerait, partirait et essaierait de retrouver Fleur. Il ignorait encore ce qu'il lui dirait si par bonheur il la rejoignait où qu'elle soit. Il la connaissait suffisamment bien pour accepter l'idée qu'elle ait réussi à retourner aux Kerguelen, auprès de son père. Elle ne portait pas à son demi-frère Liensun un véritable amour fraternel, mais il était le président de cet archipel et la protégerait.

Une dernière fois, il plongerait sans trop se soucier des appareils, s'enfermerait dans la Locomotive. Peut-être ne remonterait-il pas de longtemps, essayant de convaincre l'ordinateur qui régnait en maître de l'aider. Il était certain que la Machine pouvait fabriquer ses propres rails de résine, avancer pour débayer les coraux morts sur son passage, commencer d'escalader la pente. Alors il remonterait à bord de la barge pour manœuvrer le treuil et descendre les rails entreposés à bord. Plus de quinze kilomètres. Il ne savait plus le chiffre exact, ignorant où Fleur avait classé le bordereau de livraison.

Dès lors, il travailla sur les plans de plusieurs télécommandes. Il aboutit à la conclusion qu'il lui fallait un relais sous-marin pour les regrouper. Des télécommandes avec fil, les ondes radio de ses émetteurs disponibles ne pouvant faire l'affaire. Deux jours plus tard il reliait le générateur d'air à ce relais et disposerait donc une fois au fond de tout l'air nécessaire. Tant que le réservoir de l'appareil contiendrait du fuphoc. Donc il lui fallait aussi imaginer le moyen d'alimenter en permanence le générateur. Sur le petit ordinateur de bord, il calcula la consommation moyenne de l'appareil. C'était un gros container qui devenait nécessaire. De même pour l'alternateur.

Il progressait avec cette idée fixe que les chasseurs d'otaries reviendraient tôt ou tard et essaieraient de s'emparer de la barge. Il voulait les en dissuader.

Lorsqu'il eut installé toutes les télécommandes nécessaires, y compris la dernière qui lui permettrait depuis le fond de la mer de manœuvrer le treuil, il s'attaqua au problème de la sécurité du bord. La barge devrait apparaître comme une sorte de forteresse inattaquable. Il fallait donc que les projecteurs s'illuminent en cas d'agression nocturne, que des armes entrent en action. Tout d'abord la banquise à proximité de la barge serait rendue impraticable. Il disposerait des mines, les piégerait. Nul ne pourrait s'approcher quand il serait sous l'eau, peut-être même enfermé dans la Locomotive pour une durée indéterminée.

Cette nuit-là il eut un cauchemar au cours duquel Fleur, revenant vers lui, sautait sur une de ces mines. Il se réveilla haletant, alla boire un verre d'eau, essaya de se persuader que la jeune femme ne reviendrait jamais.

— Elle est trop entêtée pour accepter seulement cette idée d'un retour.

Mais il renonça peu à peu à ce projet de miner la banquise et en définitive à celui de rendre la barge inexpugnable. Pendant plusieurs jours il vécut avec la certitude que tout ce qu'il avait prévu ne valait rien, excepté ses télécommandes. Et puis il pensa aux détecteurs d'infrarouges qui en principe devaient signaler l'approche d'un inconnu. Il les avait installés à une certaine hauteur, ne voulant pas risquer de s'affoler parce qu'une otarie un peu trop curieuse se promènerait dans la faille. C'était déjà arrivé. Pour l'instant la banquise n'était pas fréquentée par des animaux plus gros. La colonie des otaries s'était développée et lorsqu'il grimpait sur les collines de glace, il estimait que deux mille individus s'étaient regroupés là. De quoi tenter évidemment des chasseurs et surtout ceux qui se déplaçaient dans un gros traîneau à vapeur.

Les réactions des capteurs d'infrarouges n'avaient qu'à être retransmises au fond pour qu'il soit alerté. Dès lors il pourrait remonter jusqu'à l'un des igloos de surveillance d'où il pourrait observer les visiteurs. Oui, mais pour remonter dans ces puits conduisant aux igloos, il aurait besoin d'air, devrait relancer le générateur à distance. Il essayait de modérer son impatience, car chaque nouvelle épreuve à régler retardait encore le moment de sa plongée vers la Locomotive. La nuit il rêvait qu'il avait tout résolu et qu'il se laissait glisser vers les profondeurs pour rejoindre le mausolée de son père. Mais à ce moment-là, soit la Locomotive avait disparu soit elle refusait de l'accueillir.

Il prit la décision d'effectuer au moins deux essais avant la dernière et véritable manœuvre. Il descendit donc dans le fond de l'eau, utilisa son relais pour télécommander les différents appareils. Non sans un court moment d'hésitation, il coupa l'alternateur, se retrouva dans le noir avec une masse d'eau exerçant sa pression sur son corps. Il s'efforça de tenir une demi-minute avant de relancer l'alternateur. La lumière revint à son grand soulagement.

— Le générateur d'air maintenant, dit-il entre ses dents.

Ce fut encore plus angoissant. D'un coup, l'air expiré fusa au-dehors, provoquant une brutale décompression qui colla la combinaison à son corps, l'étreignant presque douloureusement. Il ne tint pas dix secondes et lorsque l'air revint, il eut l'impression que ses yeux, sortis de ses orbites, ne reprenaient pas facilement leur logement.

Il repéra la ligne de fond qui balisait l'igloo de surveillance au-dessus de lui, mais constata que son tuyau d'alimentation en air et son câble électrique, pour l'instant il n'avait pas besoin de celui de l'interphone, étaient trop courts. Il devrait donc installer là aussi un relais pour remonter dans l'abri de glace. Encore deux jours de perdus et il ne pouvait pas tester son système renvoyant les réactions de détecteurs infrarouges.

Lorsqu'il remonta à bord, il était épuisé à cause de la tension nerveuse subie durant ce premier essai dans la solitude la plus insupportable qui soit. Depuis qu'il était adulte il avait recherché souvent cette possibilité d'être seul, mais ces moments, extraordinaires pour lui, ne duraient jamais aussi longtemps. Il constatait, furieux, qu'il ne pouvait supporter cet état au-delà d'un certain nombre de jours. La seule compagnie qui lui paraissait souhaitable, indispensable, était celle de Fleur. Tout être humain, même amical, n'aurait été qu'un intrus mal accepté.

Il but un peu plus de vodka que d'ordinaire et dormit assez bien, mais au réveil tous les inconvénients de son état d'abandon étaient toujours vivaces.

Ce relais qui devait être installé à l'aplomb de l'igloo de surveillance représentait une journée de travail au moins et il n'avait pas vraiment envie de s'y mettre.

Emportant son arme habituelle, il descendit sur la banquise, se risqua dans la faille pour s'approcher de la colonie des otaries. Comme toujours les mâles qui traînaient là au lieu de chasser sous la banquise se précipitèrent, la gueule ouverte, menaçants.

— Quel accueil, bougonna-t-il.

Puis il se moqua de lui. Qu'avait-il donc espéré ? Que ces animaux allaient faire une ronde de bienvenue autour de lui ?

Une semaine plus tard, tout était prêt pour un deuxième essai, mais il le reporta à plusieurs reprises. Il avait pris l'habitude de marcher sur la banquise et d'aller offrir du poisson aux otaries. Il le pêchait la nuit au projecteur, plongeait un filet dans l'eau à l'aide du treuil, le remontait à l'aube avec une dizaine de kilos de harengs.

Les plus jeunes animaux venaient happer ces poissons, malgré les avertissements grognés des ancêtres et les jappements des mères.

Une jolie petite femelle, très élégante dans sa robe moirée, approchait de plus en plus de lui et un jour eut même l'audace de plonger sa jolie tête fine et moustachue dans un des seaux qu'il apportait. Il en retint son souffle et eut la sensation désagréable qu'il allait pleurer, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis son adolescence. Mais à l'époque c'étaient surtout des larmes de rage ou d'impuissance qui troublaient son regard.

Ce jour-là il n'osa caresser cette audacieuse, mais lui parla doucement. Il admirait ses toutes petites oreilles, d'ailleurs le nom de l'espèce venait de là, « petites oreilles ». Plus proche d'ouïes que de véritables pavillons.

Le lendemain, dès qu'il déposa le seau plein avant qu'il n'ait puisé dedans, elle accourut pour se gaver. Et comme les autres attendaient à distance plus respectueuse, il plongea sa main dans le seau, sentant ses moustaches crisser sur son gant, la frôlant sans qu'elle ne s'inquiète. Il lançait ses poissons et quand elle eut rempli son estomac, elle resta là, campée sur ses deux nageoires, à le regarder faire. Il vida aussi le deuxième seau.

— Fini ma belle, je rentre chez moi.

Sous prétexte de reprendre le seau, il avança sa main avec prudence, sachant qu'elle pouvait le mordre cruellement mais elle se laissa caresser la tête et même ferma les yeux, comme si elle éprouvait un grand plaisir.

— Tu es une fille charmante, lui susurra-t-il.

Lorsqu'il reprit le chemin de la barge, il entendit une sorte de glissement derrière lui. C'était la petite otarie qui le suivait.

— Hé, où vas-tu donc ainsi ?

Elle l'accompagna jusqu'à la faille, mais pas plus loin.

Lorsqu'il lui adressa un dernier regard, sa silhouette mignonne lui rappela une copine d'école, là-bas à Lacustre City :

— Jenny ?

Elle se dandina comme pour lui répondre que ce nom lui plaisait bien.

— À un de ces jours, Jenny.

Il ne reviendrait pas le lendemain. Il plongerait pour son dernier essai avec le relais lui permettant de remonter dans l'igloo de surveillance.

Dès le milieu de la nuit il commença ses préparatifs, souhaitant que tout fonctionne bien pour qu'il puisse au plus vite reprendre son programme de renflouement.

Il descendit lentement et dès qu'il posa les pieds sur la poussière coralline du fond, il coupa l'alternateur, supporta mieux l'obscurité totale que l'autre fois. Par contre, l'arrêt du générateur fut tout aussi intolérable que la première fois. Il aurait voulu s'armer contre cette panique qui s'emparait de lui, tenir quelques secondes de plus en apnée, mais n'y parvenait pas. Le générateur redémarra.

Il alla installer le relais à l'aplomb de l'igloo. Lorsqu'il permuta le tube d'air tout alla bien, par contre le courant électrique ne fut pas relayé. Il jura à la pensée de devoir remonter pour réviser l'ensemble. Juste à cet instant une sonnerie fonctionna dans son intégral. Il avait oublié que les détecteurs d'infrarouges sur la banquise pouvaient transmettre leur alerte. Il avait la preuve qu'il avait bien travaillé, mais aussi celle qu'un ou plusieurs inconnus venaient de franchir cette faille.

CHAPITRE 8

C'était un étrange endroit, en dehors des coupoles protectrices de Salt Lake Station. Il fallait franchir l'écluse du nord-est pour y accéder, et ce sas était aussi encombré que les autres par la foule de ceux qui désiraient entrer dans la station pour fuir le froid, et celle plus clairsemée de ceux qui avaient à faire en dehors de la mégapole. Harold avait obtenu un laissez-passer provisoire de douze heures pour se rendre au-dehors, et réussi à louer une draisine. Mais les voies ordinaires étaient lourdement encombrées, si bien qu'il mit deux heures pour effectuer le parcours, passer sous les détecteurs de l'écluse et l'œil vigilant du physionomiste de service. Il prit un embranchement peu fréquenté, et pour cause, car il longeait d'anciens entrepôts ferroviaires abandonnés avec la crise de l'énergie. Des centaines de locomotives stationnaient là, attendant des jours meilleurs. Plus loin c'était le *N-Cemetery*, le cimetière nord où le grand-père paternel d'Harold et sa grand-mère étaient ensevelis dans leurs tombeaux de glace. Il se souvenait de leur avoir rendu visite quelques années auparavant et avoir été impressionné de les voir flotter dans leurs tombeaux transparents. C'était une technique abandonnée depuis, mais qui avait connu un grand engouement voici une vingtaine d'années, date de la mort du couple, et le père d'Harold, Edgon, avait tenu à les exposer ainsi aux yeux de chacun. Les entreprises funéraires de l'époque, juste avant le réchauffement, travaillaient sur une glace la plus pure possible, cristalline, et s'arrangeaient pour que les corps, vus d'une certaine distance, paraissent flotter dans les airs. Bien sûr, plus on se rapprochait et plus l'illusion s'effaçait à cause des menus défauts de la construction et du phénomène de la réfraction. Avec le réchauffement, il avait fallu à plusieurs reprises intervenir sur tous ces tombeaux trop modernes, et celui de la famille Kowning avait été lui-même rafistolé par injection de différents produits, mais le résultat était lamentable. Les deux cadavres ne flottaient plus, mais gisaient tout au fond du tombeau, quelque peu malmenés par les atteintes de chaleur.

Harold estima qu'il aurait pu venir plus tôt et commander une autre sépulture moins délabrée.

— Catastrophique ? murmura son père dans son dos. Je n'étais pas dans le coin quand c'est arrivé et ta mère a fait le maximum, même si ce n'étaient que ses beaux-parents.

Son père était alors en prison dans la Transeuropéenne, croyait-il se souvenir.

— Tu as résolu l'énigme que je te posais avec le nom de famille de ma mère ? Et le mot que tu utilisais enfant pour désigner cet endroit, gran'room, autrement dit *granny room*, la chambre de grand-mère.

— Tu n'avais mis dans ton message sibyllin que les deux initiales G.R., lui reprocha Harold.

— Mais c'est ainsi que tu t'es exprimé dès que tu as compris que malheureusement ta grand-mère ne s'éveillerait plus jamais. Tu ne disais plus que G.R.

Il avait oublié cette volonté d'ignorer la mort de sa chère grand-mère.

— C'est quoi cette histoire d'agression ? fit Harold soupçonneux.

— J'ai failli passer sous les roues d'un train de marchandises, oui. Tu sais, je voulais quitter SLST pour me rendre... enfin je voulais m'en aller et j'ai été agressé, et depuis je me cache. Je crois que j'ai plus qu'embêté certaines personnes en reproduisant ce cerveau biologique. À propos, vous avez pu enregistrer la mémoire de Charlster ?

— Oui, mais il y a un verrouillage que nous ne parvenons pas à repérer. Il doit se trouver dans la partie échiquier de la console, dans l'ordinateur usuel de ce type de jeu.

— Et vous ne trouvez pas ? C'est donc qu'il y a un virus en fonction. Quelqu'un s'est rendu compte que vous risquiez de réussir à stopper cette saloperie de froid et est intervenu à distance.

— Nous aimerions que tu jettes un coup d'œil.

— Je risque gros. Ils doivent surveiller un peu tout, depuis le labo universitaire où j'ai travaillé pour vous, comme le domicile de cette femme dont le gosse possédait l'échiquier. Et s'il s'agit d'un virus, il faut retrouver qui l'a programmé sur les réseaux. Sans la source, rien à faire. Mais pour remonter son trajet il faut du temps et beaucoup de chance.

— Un virus, murmura Harold penaud, nous n'avons jamais envisagé que ça puisse être la raison de ce non-fonctionnement. Nous pensions que Charlster avait disposé un verrouillage secret.

— Je me demande ce que vous fabriquez dans vos laboratoires, quelles substances vous ingurgitez et qui vous paralysent ainsi la réflexion.

— Tous nos réseaux sont sous haute surveillance et personne ne se hasarderait à les contaminer.

— Et du coup vous vous considérez comme hors d'atteinte. Les réseaux publics ne sont pas surveillés, eux.

— Tu pourrais remonter à la source de ce virus ?

— Oui, peut-être, mais aurais-je la protection la plus efficace ? Je suppose que ceux qui ont expédié le virus craignent que je n'intervienne. Ils doivent béeir d'admiration suite à mon travail sur l'échiquier et voudront m'éliminer. Et vous ne trouverez personne pour faire un travail aussi délicat.

— Je ne te savais pas aussi mégalo, murmura Harold, fataliste. Je pense que tu auras une protection.

— Tu as pris quelques précautions pour venir ici, chuchota son père, parce que je n'aime pas ces deux silhouettes qui se faufilent derrière les tombeaux, là-bas au fond.

CHAPITRE 9

Césaire roulait depuis cinq heures lorsque le jour vint. Sa vitesse dite économique était de cinquante kilomètres à l'heure. Il disposait d'une réserve calculée au plus juste et ne pouvait espérer se ravitailler en chemin car il ne disposait pas des jetons adéquats. L'ingénieur Cartier lui avait expliqué en toute franchise que le moindre écart de vitesse pouvait le laisser en panne dans le Grand Sud où il allait chercher ces quatre wagons-citernes de fuphoc.

— Nous nous efforçons de réduire la consommation d'huile pour économiser notre parc de phoques. Les colonies que nous exploitons sont composées de phoques de petite taille. Nous espérons introduire des morses qui sont déjà plus lourds, et éventuellement faire venir des éléphants de mer qui ont leur habitat dans le Sud et ne remontent que rarement vers nos régions. Par contre, les morses descendent volontiers.

Vers midi il comprit ce que l'ingénieur lui avait aussi expliqué. Il devait longer la frontière de la concession. À l'ouest c'était le territoire de l'AFC, l'Atlantic Fishery Company, et maintenant il apercevait leur réseau construit sur un remblai de glace, haut de cinq mètres au-dessus de la surface de la banquise. Pour l'édifier, il avait fallu de puissants engins de terrassement, preuve que cette compagnie de pêche disposait d'une grande puissance financière et matérielle.

Vers le soir, alors qu'il approchait de sa destination, il croisa un long convoi de wagons-citernes tirés par une puissante machine à vapeur. Il compta vingt-cinq wagons, quinze cents tonnes d'huile de phoque qui remontaient vers le nord, alors que lui faisait tout ce trajet pour remorquer deux cent quarante tonnes seulement.

Ensuite, sa ligne s'écarta peu à peu vers l'est et deux heures plus tard il apercevait les lumières du terminus. Il était attendu par une vingtaine de personnes, le personnel de la station et celui de la pêcherie. Ils le saluèrent à peine pour se précipiter sur le fourgon de queue qui contenait ce qu'ils attendaient comme ravitaillement, courrier et colis divers.

Lorsqu'ils se dispersèrent après avoir vidé le fourgon, le chef de station, un certain Monergy, l'invita dans le wagon unique de service, lui offrit à boire.

— Vous pourrez profiter de la cafétéria. On attellera cette nuit les quatre citernes et vous pourrez repartir ensuite.

— Je n'ai pas dormi la nuit dernière et je compte me rattraper celle-ci, répondit sèchement Césaire.

— Impossible, mon vieux, vous disposez d'un créneau entre deux heures et midi. Ensuite vous devrez laisser la priorité jusqu'à dix-sept heures pour rejoindre la station centrale. C'est ainsi et je n'y puis rien, c'est Cartier qui commande. Pas d'ennui sur le trajet ?

— Non, pas le moindre.

— Le retour sera peut-être différent avec les quatre citernes.

— Ça veut dire quoi ?

— Qu'il y a des amateurs pour le fuphoc. Des nomades possédant de nouveaux traîneaux mécaniques et aussi les gars de l'AFC, capables de vous faire dérailler pour crever ensuite les citernes. L'AFC leur donnera une bonne prime.

— C'est ainsi tout le temps ?

— Parfois un des nôtres s'en va déboulonner les rails d'en face et ça paye, car leur convoi se compose de quatre à cinq fois plus de citernes que les nôtres. Notre lot n'est pas fameux. Le cheptel ne parvient pas à s'agrandir et nous devons réviser sans cesse les quotas si l'on ne veut pas voir disparaître cette colonie. Cartier est furieux quand je lui annonce que nous ne chasserons que quatre-vingt-dix pour cent des animaux, mais pas moyen de faire différemment. Vous êtes armé ?

— Non, fit Césaire, de plus en plus perplexe. Est-ce nécessaire ?

— Je ne sais pas. Les autres le sont, mais si vous les canardez ils répliqueront forcément. Si votre convoi déraille vous verrez ce qu'il convient de faire. Je ne peux vous donner aucun conseil. Chacun agit pour le mieux et pour sauver sa peau.

CHAPITRE 10

C'était un chalutier de construction récente que Lienty dénicha dans l'une des îles de l'archipel des Kerguelen située à l'est. La famille qui l'avait fait construire était désespérée par la progression des banquises et surtout de celle qui isolait leur île. Des corvées de volontaires essayaient de maintenir ouvert un étroit chenal d'accès au petit port de pêche, mais d'ici quelques mois ces gens-là devraient renoncer à ce travail fastidieux.

Les Darkerson vinrent les accueillir au quai. Le père, la mère, deux fils et une fille, les conduisirent directement à leur bateau. Ce dernier surmontait, par sa taille et sa robustesse apparente, le lot des autres chalutiers amarrés dans le bassin.

— Il sort des chantiers de l'île de Mac Donald, précisa simplement le chef de famille. Ça fait trois ans et nous avons subi pas mal de coups de chien avec lui.

Comme il était amarré par l'arrière, Lienty demanda à examiner l'étrave. Les deux fils mirent un canot à l'eau et aidèrent Lien Rag à y prendre place. Il traînait un peu la jambe malgré ses fanfaronnades.

Pendant une bonne demi-heure, ils auscultèrent cette étrave, puis Lienty se hissa à bord avec une souplesse que lui envia son cousin. Il était de son âge, avait eu les deux jambes amputées, remodelées à bord du Bulb grâce à une technique de clonage, et il gardait toute sa vigueur. La même qui le faisait marcher sur les mains lorsqu'il n'était qu'un clochard ferroviaire cul-de-jatte.

Il pouvait alors parcourir ainsi de grandes distances.

— Ben quoi, leur fit Darkerson père, elle ne vous plaît pas mon étrave ? Dix pouces d'épaisseur, renforcée par des arêtes d'acier inoxydable ? Un mètre de glace ne lui fait pas peur.

— C'est exactement ce que nous cherchons, dit Lienty. Nous pensions acheter un baleinier de ce tonnage, mais votre chalutier nous convient parfaitement.

Ils s'installèrent dans le carré qui, contrairement à l'usage sur ces bateaux de pêche, n'était pas minuscule. Toute la famille pouvait s'y réunir et, ahuris, les deux cousins y découvrirent une cheminée. Une cheminée protégée par une plaque de verre, certes, mais une cheminée.

— Vous savez, lorsque nous partions en campagne de pêche pour trois mois, la présence, le soir, après une rude journée, d'un feu de bois dans cet âtre nous réconfortait non seulement le corps mais le cœur. Et ce n'est pas le bois d'épaves qui manquait avec le réchauffement.

Ce mot lui apparut obsolète, car il ne cacha pas sa tristesse :

— Réchauffement, c'est fichu. La glace va tout recouvrir, nous relier au monde entier, finie notre belle indépendance d'iliens. Si certains sont satisfaits de retrouver la situation de jadis, ce n'est pas nous autres.

Ils firent affaire, mais pour l'instant le *Dark* resterait dans ce petit port.

— Nous vous préviendrons une semaine avant de venir le chercher, promet Lien Rag.

Durant le retour, Lienty lui demanda pourquoi il avait caché la vérité aux Darkerson.

— Ils sauront tôt ou tard que nous allons faire de leur chalutier un brise-glace. Qui brisera plus d'un mètre de banquise et leur cœur en même temps.

— Je n'ai pas voulu les indigner. Ils étaient déjà bien assez malheureux de devoir s'en séparer.

Dans le même temps ils préparaient l'expédition jusqu'à l'île du Titan, espéraient y retrouver les puissants moteurs en céramique fabriqués par les ateliers du Kid. Un soir, alors qu'ils étaient couchés, Yeuse demanda à Lien Rag s'il souhaitait faire partie de cette expédition.

— Bien entendu. Je ne laisserai pas Lienty partir seul. Nous devons embarquer au moins une dizaine de personnes pour nous rendre là-bas. Nous allons envoyer le petit baleinier *Madam* prendre position à mi-parcours pour notre ravitaillement en fuphoc. Nous ferons escale en Nouvelle-Zélande pour rencontrer le père Sosthène, notre ancien mécano Olivary. L'océan Pacifique ne sera pas gelé avant des années, il demeurera le seul endroit où la navigation restera encore possible.

— J'aimerais qu'avant de t'embarquer pour une telle aventure qui exigera certainement une grande énergie, tu consultes un médecin et le meilleur serait celui de la *Chimère*.

— Le professeur Tupi-Tupi, ce vieux farceur ? Mais il faudrait que les Simone viennent faire escale chez nous, et depuis que le port est inaccessible, on ne les voit guère. Rester tout au bout de la banquise, faute d'un chenal assez large pour leur bateau, ne les intéresse pas vraiment. Les Simone aimaient descendre en ville, faire les achats, se promener.

— Dans ce cas, rends-toi à l'hôpital. Je trouve imprudent d'accompagner Lienty.

— Il est lui en pleine forme, fit Lien Rag, en s'efforçant de ne pas trahir son dépit. Il déploie une énergie fantastique afin de mettre au point ce projet de brise-glace pour la banquise de Drake. Et en même temps il collabore aux projets de la Société ferroviaire des Kerguelen.

— Liensun se démène aussi. Je crois que vous avez vu juste en le débarrassant de sa charge de président.

Un premier navire marchand venait de livrer un tonnage énorme de matériel ferroviaire, des rails, des aiguillages, des wagons. Beaucoup plus de wagons de marchandises que de voitures de voyageurs, d'ailleurs. Dans le lot il y avait aussi deux draisines de dépôt et une locomotive compound bien essoufflée. Le patron du navire marchand l'avait donnée en prime, car la chaudière était crevée et les deux étages de cylindres en mauvais état. Les ateliers Chalazy qui fabriquaient les glisseurs venaient, à la demande de Liensun, de créer une filiale de fabrication et de réparation ferroviaire. Mais plus que jamais le patron de cette entreprise désirait s'installer en Patagonie, pour des raisons d'économie sur la main-d'œuvre et sur le transport des matériaux dont il avait besoin. Lienty et Lien Rag avaient essayé de lui démontrer qu'avec la formation des banquises la situation économique des deux Patagonie serait mise en difficulté, mais l'homme persistait dans son idée. C'était un entêté qui ne supportait pas la pression des organisations ouvrières que Kerchinian animait. Entre lui et le député de la Nouvelle Société Marxiste les ponts étaient coupés et nul ne parviendrait à les rétablir.

Jusqu'ici, la nouvelle vice-présidente, Vorgine, avait préféré se tenir à l'écart de cette affaire, mais au cours d'une rencontre avec Lien Rag elle avait évoqué la possibilité d'une étatisation de l'entreprise, le jour où Chalazy déciderait de partir.

— Mais le froid peut précipiter la décision de Chalazy, avait-elle ajouté. Bientôt la navigation deviendra très difficile et sera libre au Grand Sud, ce qui est paradoxal. D'après les prévisionnistes, la banquise s'établirait entre le tropique du Capricorne et une ligne qui irait de la pointe sud de l'Afrique à Lagekkan. Comme Drake est fermé, personne ne pourra plus passer en bateau. Par contre le Pacifique resterait libre à peu de choses près. Si Chalazy compte nous abandonner, il devra le faire dans les trois mois à venir, six au pire.

— Ensuite il est capable de faire remonter ses poids lourds glisseurs vers l'Afrique, en empruntant la banquise en formation, et redescendre vers la Patagonie, mais quel serait alors son intérêt ?

— C'est justement ce qui est irrationnel chez lui. Pour contrer Kerchinian

il devient suicidaire, donc j'estime que l'État des Kerguelen devra intervenir pour sauver l'entreprise.

— Et Kerchinian triomphera et pèsera encore plus lourd sur son fonctionnement, avait prévenu Lien Rag. La seule parade sera d'associer le personnel aux succès de la fabrication. Sinon vous ne vous en sortirez pas.

Lorsqu'il découvrait le remblai qui désormais coupait en deux la grande île des Kerguelen, la seule d'ailleurs qui portait ce nom-là, Lien Rag admirait secrètement son fils, mais se demandait d'où il tirait l'argent nécessaire. Il payait ses fournisseurs en océanos et jusqu'à présent avait dû dépenser une petite fortune.

— Fréquente-t-il toujours cette femme qui élève des moutons en batterie ?

— Toujours, et comme l'île en question est réunie à celle-ci par la banquise, il y va en glisseur, murmura Vorgine.

— Songe supporte cette liaison ?

— Je crois qu'elle s'en fout depuis qu'elle met en place le fonctionnement de cette société ferroviaire. Elle est retournée à Magellan à bord de son cargo en location.

— Mais on l'en avait expulsée.

— Léonora Cabana a fait lever l'arrêté d'expulsion, si bien que Songe a repris là-bas des activités dont nous ignorons tout. Jusqu'à présent le capital de la société que vous avez constituée avec Farnelle, Yeuse et votre cousin ne suffirait pas à garantir les emprunts si elle n'intervenait pas. Dernièrement, elle a apporté trois millions d'océanos déposés dans la Banque Nationale des Kerguelen.

— Elle ferait chanter Léonora Cabana ? Celle-ci n'est pas du genre que l'on peut contraindre, je suppose. Il y a autre chose là-dessous. Peut-être devrions-nous enquêter là-bas, en Patagonie.

— Yeuse accepterait-elle de rencontrer Reiner ? Après tout, c'était son conseiller avant qu'il ne devienne président. Il pourrait lui révéler de quelle nature sont les affaires de Songe ?

Lorsqu'il en parla à sa compagne, Yeuse eut un petit sourire entendu.

— Tu te débarrasses de moi pour pouvoir filer avec Lienty à l'île du Titan, d'où tu risques de ne jamais revenir. Que crois-tu, que tes nouvelles artères synthétiques t'autorisent à faire n'importe quoi ?

— Le *Dragon* va livrer sa cargaison d'huile d'ici une semaine et repartira ensuite pour la banquise de Ross, via le détroit de Magellan. Tu descendras à Punta Arenas pour rencontrer Reiner et dès que la *Salamandre* se présentera dans le détroit, tu rembarqueras, à moins que tu n'aies l'attendre à Magellan où tu rencontrerais éventuellement la présidente. Vorgine ne serait que trop heureuse qu'une femme de ta réputation représente les Kerguelen dans cette région, en tant qu'ambassadrice exceptionnelle.

— Arrête tes flatteries. Lienty sera prêt dans combien de temps ?

— Pas avant huit jours. Il faut laisser au *Madam* le temps de prendre position à mi-chemin de l'île du Titan. Il est allé se ravitailler aux réserves de la Zone Tabou et remontera vers le nord.

— Ces réserves iront jusqu'à quand ?

— Une dernière vérification a donné un chiffre supérieur à celui que nous connaissions. Nous pensons que l'approvisionnement se prolongera de six mois.

Les ateliers Chalazy réparèrent la locomotive compound en un temps record et Lienty, intrigué, avait fait une enquête pour connaître la raison de ce zèle.

— Liensun a promis de grosses primes à tout le personnel. Celles-ci représenteraient un total de cent mille océanos. Lorsque tu sais que le salaire moyen mensuel est de quatre cents océanos, tu te poses des questions. Dans ce nouvel atelier indépendant de la fabrication des glisseurs, il n'y a pas plus de vingt-cinq personnes. Chacune va toucher équitablement quatre mille océanos ? Dix mois de salaire mensuel ?

Il soupira :

— Tu comprends pourquoi je souhaite également que Yeuse se rende à Punta Arenas et aussi à Magellan Station, mais elle doit commencer par Reiner, question de ménager l'amour-propre de son ancien conseiller.

— Elle n'a pas encore accepté, fit Lien inquiet.

— Le baleinier de Farnelle et Danglov accostera le terminal dans trois jours. Il faut qu'elle se décide. Liensun va faire rouler sa locomotive retapée d'ici une dizaine de jours, sur un tronçon de ligne ridiculement court, mais l'impact en sera énorme sur l'esprit des habitants de ce pays. Les rails sont en train d'être posés sur le remblai et atteindront environ vingt à vingt-cinq kilomètres, en une seule voie bien entendu. N'empêche que parvenir à un tel résultat quelques mois à peine après avoir créé cette société, c'est miraculeux. Et en économie il n'y a pas de miracles, tu le sais aussi bien que moi.

— Pour persuader Yeuse, je sais ce qu'elle attend de moi, que je renonce à t'accompagner à l'île du Titan. Alors seulement elle partira tranquille.

CHAPITRE 11

Elle était incapable de dire si le chameau qui avait mordu aussi profondément Oul-Azam était enragé ou non. Les Mongols avaient parlé d'animal enragé, mais voulaient peut-être dire furieux, méchant. La plaie était profondément mâchouillée par les dents, énormes chez ces animaux. Elle la nettoya avec une solution antiseptique qu'elle avait fabriquée elle-même grâce aux produits achetés au marché de Khangor Obo. Elle enduisit les chairs de pommade aux antibiotiques, mais c'était tout ce qu'elle pouvait faire.

Tout d'abord elle s'était efforcée de ne pas essayer de lire les pensées de ce terrible seigneur de la guerre, mais lorsqu'il subit son examen et que sa vigilance faiblit du fait de la douleur, elle se risqua à pénétrer son esprit. Bien entendu, il ne songeait pour l'instant qu'au moment merveilleux où il ne souffrirait plus, aussi lui donna-t-elle tout de suite de la morphine. On en trouvait assez facilement, extraite de l'opium cultivé dans presque toute cette partie du monde. Les laboratoires, souvent de minuscules installations, proliféraient un peu partout.

Elle fit comprendre à son malade qu'elle en avait terminé provisoirement, mais qu'elle reviendrait autant de fois que nécessaire pour surveiller l'évolution de sa blessure. En dépit de l'euphorie qui le gagnait, Oul-Azam n'était pas disposé à la laisser partir.

— Ton chef caravanier rejoindra son campement, mais toi tu restes ici. Tu vas aller rejoindre les femmes et je t'enverrai chercher quand je jugerai que c'est indispensable.

Sa première réaction fut de protester, cependant considérée comme muette elle ne pouvait que le faire mentalement et c'était dangereux. Elle réussit à modérer son irritation mais si cet homme croyait qu'il allait l'arracher à Dagan pour la mettre à son service, il se trompait. Elle pouvait le faire souffrir continuellement et rendre sa présence si insupportable qu'il finirait par la chasser. Elle voulait rejoindre le Pacifique à tout prix.

Se rendit-il compte qu'elle était mécontente, avait-elle sans le vouloir diffusé en ondes cérébrales son refus, toujours est-il qu'il s'adoucit et lui sourit.

— Ce n'est pas seulement pour ma blessure que je te garde, mais je veux aussi que tu détruises les fantômes qui hantent cette tour d'acier que tu as

aperçue dans notre campement.

Cette fois elle se figea complètement. Ce qu'il attendait d'elle risquait de devenir extrêmement dangereux.

— Tu sais ce qu'est cette tour ?

Elle secoua la tête.

— Les musulmans pensent que c'est un minaret de mosquée ancienne, mais il n'en est rien, car dans ce cas il serait cent fois maudit. Ce n'est pas une construction terrienne. Je veux dire que cet objet énorme est descendu du ciel un jour et a été transporté ici pour y être dressé comme tu as pu le voir. Je suis chargé de veiller sur lui, sans savoir pourquoi. Mais cette chose est occupée par un être malfaisant qui à plusieurs reprises a cherché à nous brûler, à nous asphyxier. Il a fallu fuir et plusieurs de mes guerriers ont été étouffés par ces émanations. L'un d'eux est mort, les autres sont toujours malades et tu iras les visiter plus tard.

Il adopta un ton plus bas pour lui demander si vraiment elle savait lire dans les pensées, comme la réputation publique l'affirmait. Elle sourit en secouant la tête.

— Tu sais écrire ?

Elle fit signe que non, car elle aurait dû le faire en écriture locale qu'elle ignorait complètement.

— Un de mes hommes va t'accompagner jusqu'à cette tour hantée et tu l'examineras, tu me raconteras ensuite ce que tu en penses. Du moins tu essaieras de me faire comprendre ce qu'il en est.

Elle suivit son guerrier qui visiblement montrait plus que de la réticence à s'approcher de la navette. Il ralentissait le pas au maximum et mourait de peur. Elle lui transmit quelques pensées apaisantes et il tourna vivement la tête vers elle. Elle mit la main sur son bras pour l'encourager. Elle lut dans sa nouvelle assurance qu'il lui était infiniment reconnaissant de sa compréhension.

On avait établi une barrière en bois à une cinquantaine de mètres du pas de tir. Les projecteurs puissants l'illuminaient bien mieux qu'en plein jour, ne laissant aucune partie dans l'ombre. Elle leva la tête et découvrit dans le cône terminal de minuscules hublots, se demandant si Zixiss pouvait la distinguer quarante et quelques mètres en dessous. À défaut de la voir, il pouvait pressentir sa présence, car lui aussi disposait de quelques dons de télépathie. Lui aussi était originaire d'un Bulb où cette particularité n'était pas rare.

Lentement, suivie de son accompagnateur moins effrayé qu'au départ, elle fit le tour de la navette. Elle inclinait la tête comme si elle prononçait des formules incantatoires, pratiquait une sorte d'exorcisme. Pour accroître le caractère authentique de ce rôle, elle fit signe au guerrier de se tenir à distance et refit le tour complet de la navette, découvrit qu'une porte permettait d'aller plus loin, une porte sans verrou, sans cadenas. Personne n'aurait eu l'audace de passer outre, mais elle le fit. Son garde poussa une exclamation de terreur, lui cria quelque chose d'une voix tremblante. Puis il la regarda se diriger sans hésitation vers cette chose infernale.

Movane vit les tuyères qui pouvaient cracher des gaz de combustion puissants, les mêmes qui avaient failli asphyxier toutes les personnes vivant dans le périmètre de cet engin.

Elle appuya sa main sur le métal de l'une d'elles, mais le trouva glacé. Zixiss n'avait pas recommencé son essai raté. Il avait commis une imprudence folle, pris le risque de faire basculer la navette si la poussée d'un des moteurs avait été plus puissante que les autres. Ayant vécu avec ce sphale, elle savait qu'il ne manquait pas de prétention et de suffisance, croyant pouvoir réussir n'importe quelle entreprise.

Alors qu'elle contournait la navette sans que sa main abandonne le contact, le guerrier en faisait autant autour de la barrière, et elle lisait dans son esprit qu'il était réellement inquiet à son sujet. Curieusement, ce barbare, en échange de quelques ondes de sympathie, lui donnait une véritable leçon. Sans le chercher, elle s'était fait un ami dans ce milieu cruel.

Lorsqu'elle le rejoignit enfin, il souriait de toutes ses dents, la quasi-totalité recouvertes, en signe de richesse, de jaquettes en or.

— Tu es courageuse, lui dit-il en mongol, mais comme il accompagnait cette phrase d'une pensée similaire, elle put le comprendre.

Alors qu'elle redoutait qu'il ne la conduise dans la yourte des domestiques, il la dirigea vers celle du harem de Oul-Azam et ce fut une matrone qui la prit en charge dans l'espèce de hall en peaux de chameau et de cheval. Elle pénétra dans une grande salle ronde où des femmes de tout âge la fixaient avec curiosité. Certaines prenaient le thé, d'autres jouaient avec des damiers, plusieurs paraissaient broder une étoffe. Beaucoup étaient jolies et les moins jeunes avaient une dignité qu'elle trouva sereine.

Ce furent les plus jeunes qui s'enhardirent à venir lui demander de les examiner pour des bobos la plupart du temps insignifiants, sauf pour deux d'entre elles qui souffraient d'ennuis intimes et auxquelles elle essaya de faire comprendre certaines choses. Elle distribua quelques médicaments, fut aussi sollicitée par des coquettes soucieuses de leur apparence. Elle ne se moqua

pas d'elles, trouva dans son sac quelques cosmétiques qu'elles ne connaissaient pas et qui leur arrachèrent des cris de joie.

Une femme brune d'une quarantaine d'années se tenait à l'écart de cette agitation et, curieuse, Movane aborda sa pensée, apprit qu'elle souffrait d'un sein et elle se dirigea vers elle, s'assit en face, pointa son doigt sur sa poitrine. Cette femme la regarda avec surprise, inclina la tête. Discrètes, les autres s'éloignaient et elle écarta le haut de sa robe. Movane découvrit la tumeur violette en forme de grappe sur le sein gauche. Elle savait qu'il n'y avait plus rien à faire, sinon donner de la morphine à cette malheureuse.

En cet instant une servante pénétra dans la yourte, apportant un autre plateau avec du thé et des pâtisseries.

— Hé bien voilà pour vous, créatures du diable, dit en anglais une voix bien connue, celle de Deborrah, l'ancienne marchande de mode de Talmyr.

Une rencontre effrayante pour Movane.

CHAPITRE 12

Louria appela le traintel de Harold en fin de journée, mais on lui répondit que le voyageur Kowning n'était pas dans sa chambre qu'il avait quittée le matin même. Non, il n'avait pas dit où il se rendait. Voulait-elle laisser un message ? Elle dit qu'elle rappellerait plus tard.

Cristella Marlone, elle, était chez elle et lorsqu'elle reconnut la voix de Louria se montra moins revêche et même lui demanda gentiment si elle ne comptait pas revenir à Salt Lake Station.

— Je n'aime pas du tout cette Olga Tirelignie et celui qui vous remplace, Claudion Hyponias. Je l'avais déjà connu à 87°7 Station et quand vous étiez venue voir Charlster, mais je le trouve très désagréable. Je regrette que vous ayez été remplacée.

— Comment va votre petit garçon ?

— Il est très perturbé car... Je n'oserai pas le dire à une autre personne, mais vous, vous êtes au courant. Rom n'est plus en contact avec son père et m'inquiète. Il manque d'appétit et en classe devient désagréable. Je ne sais que faire. Que se passe-t-il, sa console était-elle détraquée ? Cette Tirelignie m'a interdit de la prendre à l'extérieur, et les agents secrets qui me surveillent m'intercepteraient si j'envisageais de la porter chez un électronicien.

— N'avez-vous pas vu mon ami Harold Kowning ?

Elle posait cette question avec embarras, car lorsque Cristella s'était jetée sur elle pour tenter de l'étrangler, Harold avait dû l'assommer.

— Il est venu me voir et je regrette ce que je vous ai fait. Il s'est excusé de m'avoir frappée, mais je pense qu'il fallait m'empêcher de me comporter aussi stupidement. J'aime bien ce garçon, car il n'essaye pas de bousculer Rom comme les autres. Mais je ne l'ai pas revu aujourd'hui.

Lorsqu'elle eut terminé cette communication, Louria se sentit prise au dépourvu, incapable de comprendre ce qu'Harold avait bien pu devenir. Il avait reçu un message de son père qu'il avait le plus grand mal à déchiffrer. Edgon Kowning, pour une raison quelconque, avait jugé bon de lui fixer un rendez-vous dans un message codé. Louria avait d'abord pensé que le père d'Harold jouait un peu le mystérieux, mais il semblait que l'absence de son fils prouve le contraire. Son père disait avoir été agressé sur un quai par des

Aiguilleurs.

En y réfléchissant elle pensa que tout comme elle, Harold avait traité cette nouvelle et le rendez-vous crypté avec une certaine désinvolture. Peut-être une fois l'énigme déchiffrée s'était-il rendu à cette rencontre, sans prendre quelques précautions de prudence. Elle se reprochait d'avoir elle-même sous-estimé ce que racontait Edgon Kowning.

Une heure plus tard, Harold lui téléphonait, mais la communication ne dura que quelques secondes. D'après son père c'était un virus qui paralysait l'échiquier. Il raccrocha aussitôt.

CHAPITRE 13

Il choisit de remonter jusque dans l'igloo le plus proche de la barge pour observer ces gens qui s'étaient avancés au-delà de la faille. Depuis la colonie des otaries, ce passage n'était pas vraiment visible, les deux collines de congères se superposant. Les chasseurs qui avaient menacé Fleur avaient été, eux, avertis de la présence de la barge par la flèche du treuil que la jeune femme n'avait pas encore baissé. Ce raisonnement le conduisit à penser qu'il s'agissait peut-être de Fleur, que celle-ci avait finalement choisi de revenir vers lui.

Lorsqu'il sortit du puits communiquant avec la mer, il s'essuya soigneusement tout en regardant par les meurtrières, une dizaine, qui permettaient une vision de trois cent soixante degrés. Il essayait sa combi étanche, son intégral, pour empêcher l'eau de geler dans un air bien en dessous de vingt degrés. Puis il ouvrit la lucarne de son masque.

Il vit les chiens attelés à un traîneau, sept chiens à fourrure blanche, magnifiques, et puis il aperçut la silhouette enfouie dans une fourrure synthétique, debout devant la douve d'eau de mer, les mains sur les hanches, juste en face de la coupée dont la passerelle était relevée.

— Kurty ? criait une voix jeune, alors qu'un nuage de vapeur s'échappait de la bouche de l'inconnu.

Kurty reconnaissait cette voix claire, ne parvenait pas à se souvenir de la dernière fois où il l'avait entendue. Il ne bougeait pas, restait sur ses gardes. Puis il alla regarder du côté de la faille. Ce garçon, il pouvait parier sur son sexe, pouvait être le complice de malfrats, voire être sous une contrainte. Aussi profondément qu'il pouvait voir dans le défilé, long d'une centaine de mètres, il ne distinguait rien de suspect.

— Hello du bateau ? Vous ne me reconnaissez pas ? Attendez.

Imprudemment le garçon arracha la cagoule de protection, l'agita joyeusement au risque de geler son nez.

— C'est moi, Cébu.

Bien sûr, Cébu, l'un des jeunes îliens que Fleur et lui avaient entraînés pour la chasse aux cachalots, qui les avait aidés à faire les premières explorations sous-marines. C'étaient eux qui connaissaient l'emplacement

approximatif de la Locomotive-pirate.

— Kurty ? Je vous apporte des nouvelles de voyageuse Fleur. Je l'ai rencontrée à Bandar Station. Elle travaille à l'Ecuadorian Eastern Company. Moi, avec mes amis, je suis chargé des relevés topographiques pour l'implantation du réseau Nord, mais j'ai décidé de faire le détour jusqu'ici pour vous saluer et vous donner des nouvelles de voyageuse Fleur.

Cébu, lorsqu'ils l'avaient quitté, ne donnait pas du « voyageur » ou de la « voyageuse » en signe de politesse. Kurty le trouvait bizarrement courtois. De plus il était chaudement habillé et conduisait un attelage de sept chiens. Sur le traîneau s'entassaient plusieurs sacs imperméables : implantation du réseau Nord pour la comment déjà ? Ecuadorian Eastern Company. Avec pour siège Bandar, certainement sur la côte Nord-Ouest de l'ancienne île de Bornéo. Jadis, le même Cébu ou ses copains affirmaient que c'était un endroit dangereux, plein de gens de sac et de corde. C'étaient aussi des pirates et bien avant le réchauffement, ils attaquaient les trains, violaient, égorgeaient, se chargeaient d'un butin important.

Il n'avait pas envie de trahir le secret de cet igloo qui, même à dix mètres, ressemblait à une congère solidement fixée à la banquise. Il remit son intégral, brancha ses tubes et câbles, redescendit dans la mer, parcourut juste en dessous de la banquise la distance jusqu'à la barge et remonta sans bruit sur la gauche du garçon. Contrairement à ses habitudes, il émergea lentement et non en jaillissant, espérant surprendre Cébu, mais les chiens, eux, ne s'y trompèrent pas. Le chef de meute dressa sa gueule vers le ciel et hurla comme un loup. Le garçon sursauta, se replia vers le traîneau, saisit une carabine à crosse courte, faite pour pouvoir tirer d'une seule main.

Kurty ôta son intégral, leva la main.

— Hello, Cébu.

Le garçon le regarda ébahi, puis un sourire détendit ses lèvres. Il avait toujours les dents aussi blanches sur sa peau d'un brun doré.

— Hé, Kurty... Vous faites l'otarie maintenant ?

— Attends, je remonte par l'échelle de l'autre côté et je baisse la passerelle.

Cébu replaça sa carabine sur son support et, rassuré, Kurty contourna la barge, se hissa à bord, déposa son intégral et alla tourner la manivelle de la passerelle. Pendant ce temps Cébu avait fait coucher ses chiens, à l'exception du chef de meute qui restait assis bien droit, signe de son autorité.

Pendant que Kurty se débarrassait de sa combinaison de plongée, Cébu,

sur ses instructions, préparait du thé. Il était visiblement heureux de revoir son ami. Il expliqua qu'il était avec ses anciens copains pour piqueter la banquise en direction du nord, en évitant au maximum les dénivellations trop fortes.

— Mais nous devons éviter que les rails ne serpentent pas trop. Le réseau sera pour des trains rapides. Huit voies pour commencer. Ils construisent la station de Bandar, avec un dôme et tout.

— Qui c'est « ils » ?

— La EEC.

— Oui, mais encore ?

— Des Indiens.

— La famille Kalami ?

— Vous les connaissez ?

Kurty hocha la tête, essaya de boire son thé brûlant, dut remettre de l'eau froide.

— Et toi et tes copains travaillez pour ces gens-là ?

— Pas exactement. Nous avons créé une association, une entreprise. Quand le froid est arrivé nous sommes tous partis d'ici. Tout le monde a choisi le Nord parce que la mer de Chine méridionale ne gelait pas. Moi je suis allé vers le Sud-Ouest, suivi par cinq copains. On avait deux pirogues et on a réussi à tuer des cachalots, comme vous nous aviez appris. On vendait la bête en entier et ça marchait. Puis la banquise s'est installée et il fallait aller trop loin de la côte pour chasser. Nous avons pêché, mais ça ne rapportait pas beaucoup. C'est alors qu'on a commencé par nous demander des informations sur l'état de la banquise. Les gens de Bandar, les Indiens, les Chinois n'aiment pas beaucoup le froid et pas du tout la glace. Nous, on s'était aguerris et on leur a proposé d'explorer la banquise pour eux. On prend des photos, des vidéos même, parce qu'ils sont méfiants. On a appris à établir des courbes de niveaux, à dessiner les collines de glace, celles que forment les congères. On sait repérer les couloirs par lesquels ces congères et aussi des icebergs encore de petite taille arrivent avec le vent du nord-est. C'est important ces connaissances pour l'implantation d'un réseau.

Au-dehors le chef de meute hurla plaintivement. Cébu regarda sa montre, sourit.

— C'est l'heure du repas. Il ne faut jamais la rater sinon ils ne comprennent plus. Je reviens.

À tout hasard, pendant son absence, Kurty enfila un vêtement qui descendait jusqu'à ses cuisses, cacha dessous un lanceur de missiles. Il alla ensuite regarder faire le garçon qui distribuait du poisson congelé aux chiens. Le chef avait droit à un supplément pour le fortifier dans son rôle.

— Je n'en ai presque plus, pourrai-je pêcher dans cette eau autour de votre bateau ?

— C'est une barge. On plongera le filet qui sèche dans la mer. En général on le remonte à moitié plein.

Kurty alla préparer le repas. Cébu avait parlé de construire un igloo, mais il lui avait proposé de coucher à bord et le garçon avait accepté. Les chiens pouvaient rester sur la banquise, ils avaient l'habitude et personne ne s'aviserait de s'approcher du traîneau.

— Vous êtes fâchés, vous et la voyageuse Fleur ?

— Je me suis montré trop dur au travail, dit simplement Kurty.

— Elle s'occupe de la mise en place du système informatique du réseau, expliqua Cébu. Elle paraît bien se débrouiller. Ses patrons...

— Qui sont-ils ?

— Ce sont des cousins Kalami. Une grande famille, paraît-il, deux couples sont à Bandar.

Il hésita puis se décida à faire des confidences.

— Ils m'ont demandé de faire ce détour par ici. Je comptais bien venir mais eux ils veulent savoir où vous en êtes avec la Locomotive-dieu. Je ne sais pas pourquoi ils paraissent préoccupés par votre présence. Ils espionnent aussi voyageuse Fleur. Elle m'a raconté que lorsqu'ils l'ont embauchée, elle était à bout de ressources. Elle travaillait dans une cafétéria, devait faire la cuisine, la plonge et même servir lorsque la patronne, une grosse sale était saoule. Et puis elle les a vus, soit un couple soit l'autre, venir manger dans ce machin infect, alors qu'ils logeaient dans le seul hôtel convenable de Bandar et pouvaient manger autrement mieux. Ils ont discuté avec elle et lui ont proposé de s'occuper du réseau informatique. Attention, pas du réseau électronique de la Traction pour les signaux, les aiguillages. Juste l'informatique, c'est-à-dire les messages entre stations et aussi entre stations et conducteurs.

— Comment savaient-ils qui elle était ?

Cébu haussa les épaules, se servit une nouvelle fois.

Kurty commençait de bien s'y prendre en cuisine et était assez satisfait de ses repas.

— Fleur est assez maligne pour se douter de quelque chose.

— Elle reste méfiante. Elle vous fait dire de vous méfier vous aussi. Si je suis venu seul jusqu'ici, c'est parce que je ne voulais pas impliquer mes copains, mes associés aussi, dans une histoire de ce genre.

— Où sont-ils ?

— Ils seront demain à Tay-Tay où certains ont de la famille. Mais ils s'arrêteront aussi à Cléopatra, une ancienne ville d'autrefois en ruines, sur la côte. Les dirigeants de EEC voudraient y créer une station Y. Vous savez ce que ça veut dire ?

— Il y a les stations Y avec un tronc commun et deux réseaux divergents, les stations X puis les stations étoiles à cinq, six branches ou plus. Ce sont les Stars Stations suivies d'un chiffre, cinq, six, sept et au-delà.

— Je n'avais jamais appris tout ça. Je suis né en plein réchauffement, alors que la Ceinture de Feu nous obligeait à nous exiler une fois de plus. Pendant cinq ans, puis nous avons pu revenir à condition de supporter jusqu'à soixante-dix en plein soleil.

— Que vas-tu dire à tes commanditaires ?

— Ce que vous voudrez que je dise. Vous savez je suis votre ami avant tout et celui de voyageuse Fleur.

Kurty faillit lui dire de renoncer à cette formule de politesse imposée par la Caste des Aiguilleurs, mais y renonça. Le garçon avait besoin de travailler pour les Kalami, même si ceux-ci étaient aux ordres des Aiguilleurs de Lascasas, le Grand Maître halluciné de l'Altiplano sud-américain.

— Seul, je ne peux pas faire grand-chose. Tu ne connaîtrais pas des garçons qui voudraient travailler avec moi ? Je n'ai pas d'argent pour les payer, seulement de quoi les nourrir et les abriter du froid.

— Voyageur Kurty, à Bandar nous recevons de l'argent. Des dollars.

— Ils ne valent que le vingtième de leur valeur initiale, précisa Kurty en haussant les épaules. Vous vous faites rouler.

— Non, Voyageur, ce sont des dollars estampillés. Tenez j'en ai sur moi.

Sur ce billet de vingt dollars bien usé apparaissait l'image neuve d'un aigle à deux têtes et d'une signature parfaitement lisible. Las Casas en deux mots.

Confondu, Kurty retournait le billet dans tous les sens. Il n'aurait jamais pensé que les Aiguilleurs de l'hémisphère Sud se seraient infiltrés aussi loin de leur base grâce à cette monnaie dévaluée. Qu'une sorte de décalcomanie et une signature la revalorisent le laissaient coi. Il rendit le billet à Cébu.

— Bien joli cette image et cette signature, mais qui garantit cette valeur de vingt dollars ?

— Une autre monnaie qui commence à se faire une belle place Voyageur, l'océano de la République patagone orientale. J'ai un de leurs spécimens sur moi.

Il exhiba un billet de dix océanos !

— Il y a parité, Voyageur.

Pendant quelques minutes ils restèrent silencieux. Cébu laissait Kurty assimiler cette nouvelle inquiétante. Puis il se décida à parler :

— Je peux vous trouver quelques garçons de l'ancienne équipe qui ne demanderont pas mieux de travailler pour vous, mais il faudrait que vous leur donniez au moins dix dollars par jour. Vous savez, ils vont découvrir que le grand réseau Nord sera bientôt construit et que l'EEC embauchera à cent dollars par jour. Même s'ils viennent travailler ici, dans quinze jours, un mois ils vous quitteront sans prévenir pour gagner pas mal d'argent. Vous savez ce que préparent les Kalami avec ce réseau ? Une jonction avec un endroit qu'ils ont inscrit sur une immense carte dans leur bureau. J'en avais entendu parler par mon père. Lacustra City, vous connaissez ?

— C'est au sud de l'ancienne Chine, pas très loin d'une ville d'autrefois, Canton. C'est le demi-frère de Fleur, Liensun qui avait édifié cette cité sur pilotis lorsque les inondations succédèrent aux glaces. Elle est détruite aujourd'hui.

— Vous vous rendez compte, deux mille kilomètres en ligne droite avec des stations X et Y pour desservir les pays sur chaque rive du réseau ?

— Les dollars non estampillés ne valent donc rien ? demanda Kurty sans se faire d'illusion.

— Bien sûr que non. Quoique certains ont fabriqué des estampilles et des signatures fausses.

CHAPITRE 14

Jamais Harold n'aurait imaginé que son père disposât d'un wagon luxueux dans cette banlieue chic de Salt Lake Station, une zone résidentielle où n'habitaient que de hauts personnages de la finance, des haut gradés Aiguilleurs et même deux ou trois membres du gouvernement Fortalès.

— Mais enfin, quand tu étais dans ce train-pénitentiaire, il n'y avait personne pour occuper ce wagon luxueux. Les voisins ont dû s'en soucier, prévenir la police.

— Non, mon cher fils, car ce wagon est sous séquestre en quelque sorte, à cause d'un litige sur un héritage. L'affaire dure depuis des années et je suis locataire en titre jusqu'à preuve du contraire. Quand le jugement sera définitif les héritiers pourront me foutre dehors, mais ce n'est même pas sûr qu'ils y parviennent. Du coup, que je sois là ou non, les voisins ne s'en occupent pas, sachant que l'instruction de l'affaire est en cours.

Non seulement l'intérieur se composait de six compartiments vastes et très bien agencés, avec des meubles de prix, mais un étage panoramique permettait d'avoir une vue sur les lumières les plus éloignées de la ville à cette heure du soir. Bien entendu, Edgon avait installé un atelier suréquipé d'électronique.

— Nous allons traquer le virus.

— J'en ai parlé à Louria tout à l'heure de ce virus, mais tu as interrompu la communication. Je dois la rappeler pour la rassurer.

— Tu as vu ces deux silhouettes au cimetière ? Nous leur avons échappé de justesse et avons dû errer la journée comme des clodos pour être certains que nous n'étions pas suivis. Ah ! que je te dise, je suis connu ici, sous le nom de voyageur Janson Grieg.

— À quoi bon passer la journée à déjouer toute filature, si ton téléphone est sur écoute.

— Pas le mien, mais celui de NPST, oui. Et possible que les réseaux le soient aussi. Donc silence total tant que nous sommes ici. Demain je t'indiquerai comment donner de tes nouvelles à cette jolie personne. Tu as du goût, mon cher, mais je crois que tu plairais fort à cette Olga Tireligne que je te recommande. C'est une experte qui peut en moins d'une heure te présenter

tout un catalogue de figures étonnantes. Moi qui suis un amateur éclairé, j'ai été bluffé, c'est dire.

Tout en bavardant, il mettait en route plusieurs programmes de recherches sur ce virus inconnu qui paralysait l'échiquier où Charlster avait enregistré sa mémoire.

— Le gosse de Cristella Marlone n'entend plus la voix de son père et dépérit, dit Harold. Sa mère est fort inquiète.

— Laissons faire la magie électronique et allons boire un verre, et manger un morceau. Depuis ma libération je n'ai guère eu le temps de renouveler mes provisions, mais il y a quand même de quoi.

Ils s'installèrent dans la cuisine. Jamais Harold n'avait connu la même chez des particuliers fortunés. Celle-ci aurait pu appartenir à un restaurant de grande renommée.

— Peux-tu approfondir mes connaissances sur cette biologisation des logiciels Altaï ? Le résumé succinct que j'ai étudié m'a laissé sur ma faim. Peux-tu remonter aussi loin que possible, car il se peut que l'origine du virus soit différente de ce que nous envisageons. Certes, la Caste est dans le coup avec peut-être Opérasque en arrière-plan, mais si l'on raisonne correctement, à qui profite le crime, hein ? Les Aiguilleurs ne peuvent tout de même pas accepter l'hypothèse que nous connaissions, d'ici un an, le froid absolu, le froid où personne ne peut survivre, même pas les Roux. Ils ne peuvent suivre la folie d'un bonhomme comme Charlster, ce génie démoniaque qui savait bien qu'il allait mourir et nous a tous condamnés, y compris son fils.

Avec méthode, Harold recommença toute l'histoire des différentes découvertes faites avec Louria sur le rôle d'Altaï dans l'établissement des basses températures. Il expliqua comment Charlster avait depuis longtemps soupçonné l'existence d'immenses blocs de glace en errance dans l'orbite lunaire.

— Il les appelait d'ailleurs lunar icebergs. Et il a réussi à les découper en immenses galettes qui renforcent la présence des poussières lunaires et occultent de plus en plus la lumière et la chaleur solaires, au fur et à mesure qu'elles se soudent selon une mécanique découverte par Charlster. Les e-gènes d'Altaï, les logiciels autonomes, correspondent grossièrement en somme à nos chromosomes.

— C'est effrayant, murmura Edgon. Je m'occupe de logiciels depuis longtemps et je n'ai jamais soupçonné qu'ils puissent agir en dehors de la volonté humaine. Crois-tu que tous les systèmes, tous les réseaux soient ainsi pollués ?

— J'y pense également, mais nous attendrons d'avoir rétabli le processus d'une remontée de la température avant de nous intéresser à une telle possibilité.

Lorsqu'il eut terminé ses explications, son père se leva pour aller suivre le développement de ses programmes de traques. Harold le suivit et constata en même temps que lui que pour l'instant les résultats étaient nuls.

— Ce type qui remplace Louria, il est comment ?

Voyant Harold se rembrunir, il insista :

— Oublie qu'il a couché avec ta petite amie et essaye d'être objectif. Nous devons peut-être le rencontrer. Je préférerais lui que la Tireligne, car dès qu'elle arrive je ne suis plus capable de réfléchir à nos ennuis. Que veux-tu, je suis ainsi. Ma libido m'envahit en n'importe quelles circonstances et quand j'ai été condamné, l'avocate générale était si désirable que je n'ai même pas entendu la sentence.

CHAPITRE 15

Il avait éteint son phare unique dès qu'il s'était éloigné de la station de chasse et roulait à petite allure pour économiser son carburant. Il scrutait la nuit avec inquiétude, sans cesser de surveiller son indicateur de continuité des rails. Ce système avait été mis en fonction jadis et on l'avait à nouveau imposé sur les locos. À tout moment la voie pouvait se tordre, casser à cause des mouvements de la banquise, mieux valait en être prévenu un kilomètre avant d'arriver sur ce point de rupture. Certains appareils portaient sur dix kilomètres, mais à moins de cinquante à l'heure Césaire estimait qu'il pouvait stopper son petit convoi sur un kilomètre. Quatre wagons-citernes, deux cent quarante tonnes plus le fourgon et la loco, c'était faisable.

Lorsqu'il approcha de la frontière entre les concessions, il fut plus vigilant que jamais. Il était tout de même novice dans la conduite d'un train, même si celui-ci n'était pas très important, et il se demandait si un déboulonnage de rail laissé en place serait signalé par l'indicateur de continuité. Ces salopards pouvaient, à l'aide d'un fil électrique, relier le rail déboulonné aux autres encore en place et camoufler ainsi le sabotage. À l'école de conduite, son stage n'avait pas duré une semaine, on leur avait assuré que l'indicateur, même s'il ne sifflait pas avec la même tonalité, se manifesterait.

Il vit poindre la lumière d'un phare dans le lointain et les deux réseaux concurrents étaient si proches qu'il crut un instant qu'un convoi fonçait sur lui, alors qu'il roulait en territoire de l'AFC.

— C'est quoi ces illuminations ? dit-il à voix haute.

Le convoi lancé à grande vitesse le croisa dans un mugissement insupportable. Il vit défiler des wagons de voyageurs remplis de nombreux passagers. Il essaya de les compter, mais tout allait trop vite et il pensa, lorsque la nuit revint, que la rame se composait d'une quinzaine de voitures. On lui avait parlé de trains de marchandises circulant sur le réseau d'à côté, jamais de convois de voyageurs. Il estima que mille personnes étaient ainsi emportées à cent kilomètres heure vers le sud.

— Ceux-là ne font pas d'économies de fuphoc, se dit-il, en poursuivant sa petite route tranquille.

Alors qu'il était largement dans les temps et arriverait au Central avant la fin du créneau horaire qu'on lui avait attribué, il constata que la jauge de son

réservoir d'eau était au rouge. Il consulta ses Instructions Ferroviaires, vit que la prochaine station n'était qu'à vingt kilomètres. Il espérait ne pas perdre trop de temps pour faire le plein mais ignorait une chose, l'eau nécessaire devait être décongelée avant et pour amorcer la pompe qui s'en chargeait, il fut contraint de tailler des blocs de glace dans la banquise, sans atteindre la couche salée. Cartier insistait sur la nécessité de ne pas accepter de l'eau salée et un vérificateur avait été installé sur toutes les machines, tolérance zéro.

Il travailla deux heures durant pour obtenir suffisamment d'eau et repartir sans crainte, mais calcula qu'il serait coincé à midi sur la ligne, son créneau étant écoulé. Donc il devait vraiment remplir le réservoir s'il ne voulait pas que la machine tombe en panne.

Ce château d'eau installé en rase campagne, du moins en rase banquise, n'était pas alimenté en électricité et tout était manuel. Il n'y avait même pas d'abri de secours, juste un château d'eau et l'unité de décongélation fonctionnait au fuphoc. Un vulgaire brûleur. Il fallait pomper pour envoyer l'eau dans le gros cylindre rouillé contenant un mètre cube. Il ne cessait d'apporter les blocs à fondre, pompait l'eau déjà obtenue, recommençait. Il dut s'éloigner pour ne découper que de la glace d'eau douce, et ce fut alors qu'il était à quatre cents mètres de son convoi que celui-ci s'ébranla en douceur. Lorsqu'il s'en rendit compte et se mit à courir, la loco augmentait sa vitesse et envoya un coup de sifflet moqueur. Il titubait en atteignant les rails, se laissa choir sur une traverse, regardant le fanal rouge du fourgon de queue que les voleurs venaient d'allumer.

CHAPITRE 16

À cinq heures de l'après-midi, Louria envoya toute une série d'e-mails aux centrales électriques du secteur. La nouvelle en fut répercutée une heure plus tard dans tout le train-observatoire et une sourde rumeur vint battre contre la porte close de son bureau.

Puis on frappa et lorsqu'elle eut crié d'entrer, elle découvrit une demi-douzaine de ses collaborateurs sur le seuil, avec à leur tête Jane Marwell, l'éternelle contestataire.

— De quoi s'agit-il ? Quelle est la revendication du jour ?

— Voyageuse Finister, vous venez d'alerter toutes les centrales électriques situées dans un rayon de cinq cents kilomètres, qu'entre minuit et une heure vous devriez disposer d'une puissance équivalant à la production totale et horaire de la bonne moitié de ces usines.

— C'est exact. C'est bien ce que j'ai demandé.

— Si nous comprenons bien, vous comptez utiliser le super laser au fluor atomique durant ce laps de temps ?

— Vous avez à nouveau vu juste, fit Louria ironique.

— Vous n'ignorez pas que la couverture nuageuse et la couverture extraterrestre sont à leur maximum d'opacité ces jours-ci, et que pour atteindre une cible quelconque vous ne pourrez agir qu'à l'aveuglette.

Louria accentua son sourire.

— Voyageuse, je suis en pleins calculs d'approximation de ma cible, je viens de lancer mes recherches sur plusieurs computers en même temps et je pense que cette nuit je disposerai de données me permettant, à quatre-vingt-dix pour cent, d'atteindre mon objectif.

Il y eut un silence accablé et les visages s'allongeaient d'inquiétude.

— Quatre-vingt-dix pour cent... S'agit-il d'un programme d'exploration, voyageuse Louria Finister ?

— Certainement pas. Disons plutôt que j'envisage d'utiliser le super laser comme moyen de destruction partielle.

Quelqu'un à l'arrière-plan dut se détacher du groupe pour aller répandre la nouvelle, car Louria remarqua un vide dans le nombre de ses visiteurs.

— Avez-vous comme la dernière fois l'aval de la Présidence ?

— Non.

— Voulez-vous dire que vous n'avez pas présenté de demande au président Fortalès ?

— C'est ainsi que vous devez interpréter ma réponse. Maintenant je vous demande de me laisser, que je puisse prendre lecture des dernières approches de mes calculs.

— Voyageuse Finister, vous risquez la destitution et nous redoutons que dans son irritation le président n'ordonne le déplacement de ce train-observatoire pour une destination moins avantageuse pour nos explorations sidérales.

— Je sais que je prends des risques, mais pourquoi faut-il que chaque fois que nous devons utiliser ce laser performant nous soyons forcés d'en demander la permission ? Pourquoi nous l'a-t-on accordée, pourquoi a-t-on dépensé une fortune pour le réaliser et l'installer, si nous ne pouvons l'utiliser qu'une ou deux fois par an ? Ma décision sera peut-être déterminante à ce sujet et j'en prends le risque.

— Voulez-vous dire que c'est une opération blanche, sans véritable enjeu scientifique ?

— Justement, non. L'enjeu est même colossal, je ne vous le cacherai pas plus longtemps.

Prévoyant d'autres réactions au plus haut sommet de la Compagnie, Louria avait débranché le système audio des téléphones pour ne garder que les signaux lumineux. Et elle avait un appel sur sa ligne directe ainsi que sur son écran personnel.

— Je vous rencontrerai plus tard, dit-elle, je dois répondre à un interlocuteur.

Ils refluèrent vers le couloir, mais la porte refermée elle les entendit chuchoter de l'autre côté. Ils ne lèveraient pas le siège de sitôt. Elle prit la communication. Ce n'était pas Fortalès comme elle le pensait, mais son chef de cabinet.

— Nous venons de recevoir des messages de différentes centrales électriques du Grand Cercle polaire, comme quoi le train-observatoire aurait

besoin cette nuit d'une énorme quantité d'électricité. Est-ce exact ?

— C'est ce que j'ai annoncé à ces centrales, effectivement.

— Avec quelle autorisation ?

— Voyageur, je suis la directrice du train-observatoire de NPST et l'on m'a confié pour les recherches de cet observatoire un appareil ultrasophistiqué qui a coûté une somme folle à la Compagnie. J'estime qu'il doit régulièrement servir pour notre travail, sans que chaque fois je sois forcée d'attendre une autorisation. L'urgence prime en général, car nous n'avons pas des conditions favorables chaque nuit. Il se trouve que durant celle qui s'annonce nous pouvons disposer d'un créneau d'une heure pour effectuer une opération.

Là, elle mentait sur les conditions favorables annoncées, alors que tout le monde savait dans l'observatoire que jamais elles n'avaient été aussi mauvaises.

— Le superlaser au fluor ne peut fonctionner sans l'aval de la Présidence. Les conséquences de son action sont trop catastrophiques pour la région du Grand Cercle et vous le savez bien. Vous avez déjà effectué une fois ce type d'opération sauvage et vous en avez connu les résultats. Nous vous prions donc d'annuler vos messages et de renoncer à cette expérience. Veuillez rassurer les directeurs des différentes centrales.

— Le président Fortalès est-il d'accord avec cette sentence ou bien en êtes-vous le seul auteur ?

— C'est lui-même qui l'a décidé, dès que les managers de ces unités de production électrique se sont empressés de lui faire part de votre décision.

— Bien. Je vais donc retirer ma circulaire, mais je veux tout de même vous dire une chose. Si demain vous avez deux, trois degrés de moins à votre thermomètre, vous comprendrez pourquoi je voulais passer outre à certaines conventions. Il est des cas où il faut oublier les contraintes, quand l'urgence s'impose. Avec mes salutations, Voyageur.

— Attendez...

Elle avait raccroché. Elle respira profondément mais s'étonna de n'éprouver aucune gêne respiratoire ni aucun emballement cardiaque. Elle mit ses coudes sur sa table de travail, croisa ses doigts et attendit. Elle attendrait le temps qu'il faudrait. Les signaux optiques clignotèrent sans qu'elle prenne la communication. Si bien que la surveillante en chef du train-observatoire l'appela sur l'interphone.

— Voyageuse Finister, on cherche à vous joindre depuis Salt Lake Station.

— Je suis en pleine opération délicate et je ne peux prendre d'appel dans les minutes qui suivent pour une trop longue conversation qui risque de me déstabiliser. Veuillez l'expliquer à la personne qui insiste.

— Mais, Voyageuse directrice, cette personne n'est autre que le président Fortalès en personne.

— Peut-il rappeler dans cinq minutes ? Dites-lui que je suis désolée, mais il y a urgence.

La surveillante-chef acquiesça du bout des lèvres, visiblement choquée par une désinvolture à laquelle la directrice ne l'avait pas habituée. Louria resta seule avec son coup de bluff. Elle se sentait d'un calme total. Froidement, elle avait pris cette décision de la dernière chance. Harold avait disparu et elle se sentait capable de n'importe quelle folie pour essayer de le retrouver. L'utilisation du superlaser était indirectement un élément qui pouvait y contribuer.

Cinq minutes exactement plus tard, Fortalès rappela. Il ne cachait pas sa colère et elle eut l'impression que la menace d'une descente de la température ne l'avait pas impressionné. Soupçonnait-il son coup de poker ?

— Vous savez très bien que vous ne devez pas utiliser ce maudit laser sans un certain nombre de précautions et sans mon autorisation. Qu'est-ce qui vous prend ?

— Voyageur Président, une question préalable : votre nouvelle orientation dans les recherches pour stopper ce froid mortel vous apporte-t-elle de grandes satisfactions ?

— Il n'y a que trois jours que Claudion Hyponias, avec l'aide de voyageuse Tireligne a pris la direction de cette opération.

— Ce qui veut dire qu'ils n'ont rien trouvé. Tout ce qu'ils ont réussi à faire, c'est perturber le gosse de Cristella Marlone. Ce que je veux tenter, c'est une opération qui pourrait être comparée à une attaque de commando. Je ne vous le cache pas, je vais agresser les e-gènes d'Altaï, ces logiciels qui enivrés de leur autonomie se permettent de faire n'importe quoi, maintenant que leur Imbu ne se manifeste plus. Je vous ai expliqué la biologisation, et ce qu'est un Imbu ?

— Un opérateur en informatique qui se croit le maître d'un système, alors que celui-ci lui échappe totalement et fonctionne en toute indépendance.

Louria sourit, admirative. Fortalès avait parfaitement assimilé ses explications. C'était un politique capable d'écouter les autres, doté d'un esprit vif et non un de ces bravaches qui n'en faisaient qu'à leur tête.

— Bravo, voyageur Président. Je vais donc les attaquer avec le laser. D’abord un avertissement durant quelques secondes, environ trente. Puis une pause et à minuit trente, s’ils n’ont pas réagi je fais sauter leur coupole.

Fortalès resta silencieux, essayant peut-être de se souvenir de ce qu’elle lui avait montré sur un croquis hâtif, esquissé dans le loco-car présidentiel, alors que celui-ci les ramenait au centre-ville après la crémation de Charlster.

— Je crois entrevoir ce que vous préméditez. Mais comment leur imposerez-vous votre... ultimatum, car en réalité c’est de cela qu’il s’agit ? D’un ultimatum.

— Lorsque nous avons voulu une réaction d’Altaï l’autre fois, nous avons écorné leur coupole et ce système qui constitue l’intelligence électronique de cet endroit a su réagir, en alertant la mémoire de Charlster dans l’échiquier de son fils. Cette fois, à cause d’un verrouillage dont nous ignorons tout, ils ne pourront atteindre son cortex. Ils devront prendre une décision. Et que peuvent-ils faire ?

— Répliquer en agissant sur le froid... Je ne vais pas m’empêtrer dans ce que vous m’avez expliqué, les plaques de glace, les poussières et cendres lunaires. Ils vont nous plonger dans un froid mortel comme mesure de rétorsion.

— Au risque de voir sauter toute leur installation ? Si vous connaissiez les possibilités de ce superlaser, vous seriez aussi effrayé que je le suis. Mais s’il faut les faire sauter je le ferai.

— Charlster, m’avez-vous dit, agissait sur ces icebergs de glace qui se baladeraient au-dessus de nos têtes, avec un laser bien moins performant que celui dont vous disposez. Pourquoi ne pas attaquer directement ces blocs ?

— Parce que nous n’avons pas leurs triples coordonnées. Celles-ci ne sont enregistrées que dans les logiciels d’Altaï et la mémoire de Charlster. Pour les retrouver dans le cerveau biologique de l’échiquier, il nous faudrait des années. Notre propre cerveau contient des millions de neurones. Celui de l’échiquier, sous une autre forme, beaucoup moins, mais suffisamment pour rendre ce travail impossible. Ne reste que l’emploi de la violence contre Altaï.

— Ce n’est pas un langage scientifique, ça.

— Je sais, mais c’est le seul qui nous reste.

— C’est un pari. Il peut se transformer en désastre total.

— Président, notre chance c’est que le superlaser opère à l’intérieur du Cercle arctique et même du Petit Cercle polaire, et que l’électricité dont il a

besoin est fournie par des centrales installées elles-mêmes dans ce Grand Cercle, c'est-à-dire en plein dans une atmosphère glacée. Les logiciels d'Altaï peuvent plonger la planète dans un froid catastrophique, il ne nous atteindra pas. Nous continuerons à les assaillir et ils comprendront vite ce qui leur reste à faire s'ils veulent échapper à la mort. Car ils savent qu'ils peuvent mourir. Après deux mille ans de survie, ils n'ont pas oublié que même autonomes ils sont à la merci d'un humain qui ne s'en laisserait pas conter et reprendrait leur direction.

Ce qu'elle évitait de préciser, c'était que d'après ce qu'elle savait sur ce phénomène de la biologisation des logiciels, ils étaient aussi capables d'autoreproduction. Il était fort possible qu'ils aient fabriqué des répliques, lesquelles auraient été stockées dans un lieu sûr. Le superlaser pouvait détruire la coupole, peu à peu les installations humaines d'avant l'explosion lunaire, mais il ne pourrait pas faire exploser Altaï et ces e-gènes électroniques pourraient reprendre leur sale travail une fois le calme revenu.

— C'est vrai, dit-elle simplement, c'est un pari.

— Et vous alliez le prendre seule au risque de provoquer la pire des catastrophes.

Soudain elle réalisa avec horreur ce qu'elle voulait faire, parce qu'Harold Kowning ne donnait pas de ses nouvelles. Elle aurait sacrifié des millions de gens pour une passion amoureuse !

— Oui, reconnut-elle, j'ai peut-être péché par trop de présomption, peut-être par dépit de ne pouvoir en finir avec Charlster. Car en fait, c'est le fond du problème. Il est mort, mais persiste à nous entraîner là où il veut nous envoyer. Dans un enfer glacé.

Il y eut un long silence que ni l'un ni l'autre n'osèrent rompre le premier. On appelait Louria sur une autre ligne, celle limitée aux conversations du Grand Cercle polaire. Les centrales n'en finissaient pas de vouloir des confirmations. On avait dû leur dire, lorsqu'elles avaient prévenu Salt Lake Station, que le Président était en train de passer sa colère sur la directrice de NPST. Oui, c'était certainement ce que le chef de cabinet leur avait perfidement répondu. Mais Fortalès n'était plus en colère contre elle, il essayait simplement de réfléchir.

— Louria, murmura-t-il.

Jamais encore il ne l'avait appelée par son prénom.

— Louria, dans le fond de moi-même je suis persuadé que vous avez raison, qu'il faut les forcer à reculer. Peut-être n'ont-ils jamais été mis en

présence d'une volonté irréductible. Je parle des logiciels bien sûr, bien qu'il me soit difficile de les désigner comme s'il s'agissait d'êtres de chair et d'os. Personne ne les a jamais contrés, je suppose.

— Lorsque Charlster a découvert ce qu'il en était dans les anciennes installations lunaires d'Altaï, il a dû agir avec sa prudence coutumière. En présence de phénomènes étranges, il savait se montrer d'une humilité inattendue chez un savant qui traitait ses collaborateurs et le monde entier avec un parfait mépris. Il a dû les flatter, les convaincre qu'il était leur allié, mieux leur serviteur, un Imbu. Je vais me livrer à des spéculations hasardeuses, mais je pense que ces logiciels sont plus méfiants qu'agressifs, et qu'ils ne sont pas pollués par des désirs de conquête ou d'agressivité. Ils se défendent seulement. Ils ont conquis une forme d'autonomie et s'y cramponnent. Mes avertissements à coups de laser risquent de les convaincre d'abandonner cette mission dont les a chargés Charlster. Mais autant vous le dire, même s'ils décident de rompre avec ce contrat, l'œuvre maléfique de Charlster se poursuivra. À un moindre niveau, mais il y a peu de chance pour que nous retournions à la situation antérieure, celle du réchauffement sur les trois quarts de la Terre.

— Et quelles sont nos chances de voir le thermomètre marquer une pause ? Au moins cela, si nous ne pouvons espérer plus.

— Une chance sur dix, répondit Louria. Je ne peux être certaine en l'état actuel du ciel d'atteindre ma cible, ajouta-t-elle, révélant son bluff.

CHAPITRE 17

— Tu ne devrais pas m’accompagner, reprocha Lienty à son cousin. Tu as promis à Yeuse de rester à Cooktown, et à peine a-t-elle embarqué sur le *Dragon* en route pour Magellan, que tu passes outre. Tu vas au-devant d’un conflit avec elle. Tu la connais, elle aura du mal à te pardonner.

Lien Rag avait décidé de partir. Il se sentait en excellente forme et ses jambes avaient retrouvé leur agilité. Ils devaient s’envoler le lendemain à bord du dirigeavion, avec une équipe de dix personnes, sans compter les deux cousins et les deux mécaniciens de bord. Le baleinier *Madam* serait à son poste à mi-trajet pour l’île du Titan. La pensée de revoir cet endroit et le volcan qui se dressait au centre de l’île galvanisait Lien Rag. C’était à partir de cette source de chaleur que le Kid, jusque-là aboyeur dans une boîte de nuit où Yeuse exécutait un numéro assez osé, que ce petit homme estropié avait créé la plus puissante Compagnie ferroviaire après la Panaméricaine. Seul, il était parti en reconnaissance sur la banquise du Pacifique, avait affronté les pires dangers, côtoyé les individus les plus effroyables de cette solitude, les harponneurs de baleines terrestres. Il avait cru les incorporer dans sa Compagnie, mais en définitive ils étaient toujours restés ses ennemis les plus impitoyables.

Lorsqu’ils eurent refait leur plein en amerrissant à côté du baleinier ils firent escale en Nouvelle-Zélande, découvrant que la banquise avait du mal à s’implanter, surtout dans le passage, pourtant large de quinze cents kilomètres, avec l’Australie, mais les forts courants marins empêchaient l’eau de geler. Par contre, au sud-est la glace reliait bientôt la grande île aux petits archipels voisins, Auckland, Bounty et Chatham.

La structure dirigeable déployée, ils descendirent lentement vers la terre, dans ce cirque naturel où d’ordinaire les Néos les accueillaient. Le sol était recouvert par une épaisse couche de neige glacée, où à l’aide des lunettes puissantes du bord ils ne découvrirent aucune trace humaine.

— Ils se sont certainement réfugiés dans les cavernes alentour, dit Lien Rag, pour se protéger du froid.

— Il n’y a pas d’arbres dans cette zone, pas de bois donc. Comment auraient-ils pu survivre. Nous allons reprendre de l’altitude et aller voir du côté des sources qui alimentent le village des anciens pseudo-Romains. Ils ont besoin de cette eau pour leurs cultures.

— Qu'en est-il de ces cultures, murmura Lien Rag, avec ce froid ? Ils ne peuvent plus travailler la terre en plein air. La neige a tout recouvert sur au moins deux mètres d'épaisseur.

Évidemment, les chutes d'eau étaient transformées en falaises de glace et ils continuèrent vers le fameux village qui un temps avait utilisé les Néos comme esclaves.

Lien Rag et son cousin avaient réussi à les libérer, et un mécanicien de bord, adepte de cette religion, avait décidé de devenir le guide de la communauté. Depuis il se faisait appeler le père Sosthène.

Il n'y avait plus de champs, plus de canaux d'irrigation, plus de bétail en train de paître dans les prés autrefois d'un vert superbe.

— Une cheminée fume, constata Lienty.

Au centre du village existait déjà, du temps où ces gens-là se prenaient pour des Romains, une place, une agora importante et ils s'en approchèrent. Désormais le dirigeavion avait retrouvé ses ancres chauffantes de jadis qui pouvaient pénétrer la glace et s'y cramponner. Une fois le dirigeavion stabilisé, ils descendirent à l'aide de la nacelle.

— Regarde, Olivary vêtu de peau de bête, avertit Lien Rag.

Celui qui était devenu le père Sosthène apparaissait sur le seuil de la plus belle de ces villas romaines construites autour d'un atrium. Pour les avoir visitées, les deux cousins savaient qu'elles étaient spacieuses et bien agencées.

Sosthène les laissa arriver jusqu'à lui. Il portait son espèce de crosse épiscopale alors que le pape avait lancé une bulle d'excommunication à son encontre.

— Nous pensions que vous nous aviez oubliés, dit-il d'une voix rauque, essoufflée. Évidemment, le changement de temps vous excuse, mais vous arrivez alors que nous sommes à l'agonie. Les habitants de ce village ont péri les premiers, faute d'honorer le Seigneur, et nous sommes venus nous réfugier ici. Nous brûlons l'huile de soja qu'ils avaient stockée, mais elle ne durera pas encore longtemps.

Sosthène se drapait dans une peau de vache mal tannée qui empestait malgré la basse température. Et dans la villa, c'était encore pire comme puanteur. Le jet d'eau de l'atrium était gelé et les quelques rescapés de cette communauté néo se regroupaient dans une seule pièce où dans un poêle brûlait cette huile de soja. La température devait à peine dépasser le zéro.

— Nous avons tué les animaux et nous avons laissé congeler leur viande

au-dehors. Nous en tirons notre subsistance mais jusqu'à quand ?

— Vous devriez essayer de construire des serres qui, même sans chauffage, pourraient permettre à certaines céréales de germer. Il y a certainement des ressources énergétiques à trouver. Avec le réchauffement, des forêts avaient poussé pas très loin d'ici, à peine une journée de marche, pourquoi ne pas aller les exploiter ? Certes, il fait froid, mais beaucoup moins qu'ailleurs, cela ne devrait pas freiner vos activités. Pourquoi ces gens restent-ils dans une totale apathie ?

— Parce que Dieu le veut ainsi. S'il avait désiré nous donner de quoi survivre, il l'aurait fait. Vos forêts sont éloignées de nous, donc le Seigneur ne nous les réserve pas.

— Que sont devenus les anciens agriculteurs ? Je suis certain qu'ils ont essayé de faire face à cette baisse de la température, dit Lien Rag avec colère. Mais vous êtes venus les chasser ou pire les tuer pour profiter de leurs réserves qui ont toujours été importantes. Vous n'avez pas essayé de nourrir le bétail avec la nourriture que les gens d'ici avaient laissée, vous avez préféré le tuer, le dépecer, et maintenant que vous avez épuisé les provisions vous ne voyez qu'une seule solution, la mort pour tout le monde.

Les Néos, allongés sur des matelas raflés un peu partout dans le village, ne faisaient même pas attention aux nouveaux venus.

— Ils psalmodient, murmura Lienty.

— Nous ne pouvons plus rien pour eux, sinon leur laisser les vivres que nous avions prévues. Ils les aideront à poursuivre leur agonie un ou deux mois, c'est tout.

Mais ce fut l'équipage et les passagers qui durent les transporter à l'intérieur de la grande villa, les entreposer dans une seule pièce glacée. Les Néos ne firent même pas mine de s'y intéresser. Sosthène avait disparu et laissa repartir le dirigeavion sans se montrer à nouveau.

CHAPITRE 18

Lorsqu'elle était tombée en disgrâce, Ann Suba avait pris la décision de quitter NPST et même la Panaméricaine sans prévenir qui que ce soit. Elle avait embarqué à bord de sa draisine personnelle le peu de bagages qu'elle désirait emporter, et grâce à sa carte de priorité avait pu non seulement gagner la frontière-est, mais pénétrer dans l'ancienne Transeuropéenne, à condition de ne pas s'écarter d'un mince couloir septentrional pour atteindre la Compagnie du Consortium des Bonzes, en réalité une partie de l'ancienne Sibérienne dirigée par le président Tharbin. Elle comptait retrouver Songe qui était devenue secrétaire d'État à l'Économie et aux Finances et voir avec elle ce qu'elle pouvait obtenir comme emploi dans cette Compagnie. Tharbin, pensait-elle, serait peut-être satisfait de lui confier la recherche scientifique ou au pire un laboratoire de physique. Mais une fois à Talmyr, elle apprit que Songe avait mystérieusement disparu. Nul ne savait ce qu'elle était devenue, mais à force de poser des questions elle crut comprendre que la jeune femme avait choisi l'exil loin de ce maître exigeant qu'était Tharbin. On lui murmura que Songe était sa maîtresse en titre et qu'il était très exigeant, obtenant d'elle des services de toute nature, tant pour son plaisir que pour son gouvernement.

Ann Suba décida de ne pas se faire remarquer. Elle n'était pas la seule Panaméricaine dans cette capitale et nul ne lui prêtait attention. Elle possédait un passeport et une carte de priorité sur les voies. Du temps où elle était directrice de NPST, elle recevait un salaire important qu'elle ne dépensait presque pas, n'ayant pas l'occasion de courir les boutiques. Elle descendit vers le sud de la concession, roula tant qu'il y eut des rails, mais le froid faisait des ravages considérables dans cette partie du monde. Elle échoua dans une petite station proche de la Caspienne qui était en train de se recouvrir d'une banquise.

Elle aurait pu continuer à vivre dans sa draisine confortable, disposant de quoi coucher et cuisiner, mais la pénurie de carburant la força à l'abandonner provisoirement pour louer un compartiment exécrable dans le seul traintel du coin. Quand elle était arrivée là, il neigeait depuis huit jours sans interruption, et ces chutes se poursuivirent encore durant deux semaines.

Les habitants du coin ne savaient plus que faire. La plupart péchaient sur la mer Caspienne, mais désormais il fallait parcourir de trop grandes distances pour atteindre l'eau. Ils renoncèrent, forèrent des trous pour plonger leur filet et capturer des esturgeons.

Elle disposait d'une véritable fortune en dollars panaméricains, mais avec le froid cette monnaie se dévalua peu à peu. D'abord de façon assez légère, puis lorsqu'on crut que la neige n'en finirait pas de tomber, les prix flambèrent et pour son compartiment minable elle dut payer le triple, pour accéder à la salle de bains, gratuite jusque-là, verser une somme importante. Puis l'eau chaude fut coupée. On essayait d'extraire de l'huile des poissons, mais celle-ci était hors de prix. Pour remplir le réservoir de sa draisine, elle aurait dû se séparer des trois quarts de son pécule et s'y refusait.

On parlait de ce pétrole qui jaillissait spontanément depuis vingt-cinq ans à cause du réchauffement, mais qu'on n'exploitait pas vraiment, faute d'une raffinerie de transformation. Alors, dans son compartiment crasseux, environnée par des chants d'ivrognes et des bruits de bagarre, les gens s'agrippaient pour des riens, elle essaya de dessiner les plans d'une petite raffinerie. Entre-temps elle avait visité seule cette source d'huile minérale, une expédition de trois jours à pied, dans une région déserte au sud de la Caspienne. Elle avait vu l'huile souiller la neige et couler sans geler, se figeant à peine plus loin dans un grand lac puant.

Elle en préleva des échantillons, refit le chemin à l'envers, à pied. Elle arriva exténuée à son traintel, dut exiger qu'on lui restitue son compartiment qu'elle avait pourtant loué à l'avance. Devant ce regard impérieux dans son visage flétri, l'hôtelier céda et elle obtint gain de cause.

Elle dormit douze heures pour oublier sa fatigue, puis transforma sa draisine en laboratoire. Au bout d'une semaine elle avait réussi à fabriquer une raffinerie miniature qui distillait ses échantillons de pétrole brut et obtenait du gaz, bien entendu, mais aussi une huile proche de celle qu'on utilisait dans les diesels ferroviaires.

Elle enferma soigneusement cette sorte de jouet sophistiqué dans une caisse, et prit le seul train bihebdomadaire qui circulait encore et la laisserait à Bakou Station, également sur la Caspienne gelée.

Pendant des jours elle patienta dans la salle d'attente du gouverneur de cette province, en vérité un potentat qui se fichait bien du pouvoir central. Elle restait assise sur son banc, sa caisse sur les genoux. Un jour, au bout d'une semaine, un huissier lui demanda ce que contenait la caisse.

— De quoi faire du carburant, dit-elle. Il faut que le gouverneur me reçoive.

— Ce sera long, la prévint l'huissier.

Il la laissa mijoter sur son banc trois jours avant de lui proposer de rencontrer un ami à lui que cette invention intéresserait. Depuis qu'elle

patientait dans cette salle d'attente, elle avait fini par comprendre que le gouverneur était trop avare pour faire un investissement sur une raffinerie grandeur nature. Elle accepta donc cette offre.

CHAPITRE 19

L'ancienne marchande d'articles de mode s'approcha de Movane l'œil soupçonneux, la lippe méprisante. Cette femme était pétrie de suffisance et là-bas, à Talmyr, elle considérait sa boutique comme le summum de la beauté et du luxe. Elle n'avait jamais accepté que Halchiom, le patron du Gouffre aux Garous, lui envoie cette fille chargée de séduire le président Tharbin et de lui arracher ses secrets sur l'oreiller, s'il le fallait. Lorsqu'il avait fallu fuir la capitale du Consortium, elle ne l'avait jamais pardonné à Movane, l'accusant de tous les maux. Durant la longue approche de la navette dans le désert de Gobi, elle n'avait cessé de gémir, de s'en prendre à la jeune fille. Elle avait donc survécu à l'attaque de la caravane par les guerriers de Oul-Azam et était en quelque sorte l'odalisque, c'est-à-dire la servante de ce harem.

— Ainsi, voici la fameuse guérisseuse mongole Sandasaï que l'on dit muette, cracha-t-elle en anglais entre ses dents, certaine que personne ne comprendrait ses paroles. Ces sauvages n'ont même pas de médecins diplômés et prennent n'importe qui pour se faire soigner. Ils confondent charlatanisme et science.

Movane faillit lui tordre son gros ventre et la jeter pantelante sur les tapis du sol, rien que pour avoir le plaisir de calmer ses douleurs avec quelques passes et incantations, mais elle se retint, réservant cette agression pour plus tard, si Deborrah se montrait trop désagréable, voire soupçonneuse.

Elle effleura tout de même son esprit pour découvrir si par hasard elle ne l'avait pas reconnue, mais non. Deborrah la prenait vraiment pour une pseudo-sorcière. La seule chose qui la laissait étonnée était la façon dont cette chamane s'habillait. Elle la trouvait élégante malgré sa taille épaisse, et projetait déjà de tailler des robes et des gandouras de cette même facture. Ainsi, Movane sut qu'elle n'était pas seulement servante, mais couturière. D'ailleurs les plus jeunes des femmes, certaines n'avaient pas treize ans, l'entouraient déjà et pépiaient toutes à la fois.

— Du calme. L'une après l'autre. Je n'ai pas que ça à faire, moi. Si seulement j'avais une machine à coudre.

Justement Dagan en avait acheté tout un lot à Khangor Obo, des antiquités à pédale ou manivelle. Pour ces dernières, la couturière avait besoin d'une aide qui tournait sans cesse la poignée. Le chef caravanier allait les exposer prochainement, lorsqu'il aurait fait dresser ses yourtes où étaler la

marchandise.

Elle vit Deborrah s'éloigner avec soulagement vers le gros poêle en acier qui rougissait. Elle continua donc de s'occuper de ses malades, découvrit qu'une très jeune fille portait des traces rouges dans le dos. Elle avoua, non sans peine, qu'elle avait été fouettée pour avoir repoussé son maître Oul-Azam, n'osant pas préciser la raison de son refus. Elles s'isolèrent derrière une tenture et Movane oignit ses plaies d'un baume régénérateur qui soulagea rapidement la très jeune personne. Elle avait à peine quinze ans et avait déjà un bébé élevé par des matrones dans une autre yourte. Par punition on ne le lui laissait voir qu'une heure par jour et de plus on l'empêchait de le nourrir, parce qu'on craignait qu'elle ne transmette avec son lait son mauvais esprit. C'était une nourrice qui l'allaitait.

D'ailleurs peu après la yourte se vida de ses femmes qui se rendaient à la nursery, toutes sauf la petite Achalia qui essayait de contenir ses sanglots.

— Je reviendrai, lui fit comprendre Movane. Je dois aller m'occuper des enfants.

Achalia lui expliqua que son bébé avait six mois, qu'il s'appelait Kour et n'avait pas encore de cheveux. Movane lui promit par gestes de l'examiner pour voir s'il était en bonne santé. Elle crut que la chamane la comprenait, mais Movane lisait ses explications dans sa pensée.

Plusieurs yourtes étaient réservées aux enfants selon leur âge. Mais dès qu'ils atteignaient leur nubilité, les garçons étaient séparés sans tarder de leur entourage. Elle repéra facilement le bébé d'Achalia installé sur les genoux d'une femme bien en chair. Lorsqu'elle s'en approcha, celle-ci la regarda avec inquiétude, comme si elle appréhendait qu'elle ne lui arrache le petit Kour. Mais en fait il s'agissait de tout autre chose comme le découvrit Movane dans sa tête. Elle prit le bébé et le trouva léger. Elle écarta ce long vêtement qui le recouvrait, défit les bandelettes souillées qui emprisonnaient le bas du corps et constata qu'il n'était pas très bien nourri. Alors elle ouvrit la robe de cette nourrice, dégagea un sein, le pressa doucement et recueillit un peu de lait dans sa paume. Elle en frotta entre pouce et index, essuya ensuite ses doigts dans un mouchoir qu'elle leva vers les grosses lampes électriques qui éclairaient fortement les yourtes. Elle ne releva pas trace de gras. Cette nourrice avait un lait trop pauvre.

Depuis qu'elle agissait ainsi, les autres femmes avaient cessé de jouer ou de s'occuper avec les enfants et les matrones, trois femmes âgées, s'étaient regroupées pour chuchoter. Par chance, Movane connaissait quelques mots de mongol et notamment comment désigner le lait et comment montrer son désaccord. Elle cracha le mot comme font certains muets.

Une des matrones le prit de haut. Furieuse, Movane agit sur ses muqueuses nasales et cette femme suffoqua soudain, ne trouvant plus d'air à respirer. En même temps, de façon théâtrale la fausse chamane pointait son doigt sur elle. Toutes les mères rassemblant leurs progénitures reflurent au fond de la yourte et, alertés, deux eunuques se précipitèrent.

Movane projeta dans l'esprit de la matrone une série d'images lui indiquant ce qu'elle devait faire si elle voulait respirer normalement à nouveau et l'autre se soumit. Movane libéra ses narines et la surveillante des enfants respira à fond à plusieurs reprises, avant d'expliquer par gestes aux deux eunuques que la nourrice du bébé Kour n'avait pas du bon lait.

Les gardes interrogèrent rudement la nourrice qui se jeta à leurs pieds en pleurant. Elle avoua qu'elle avait trop nourri d'enfants après la naissance du sien, et qu'elle était au bout de sa lactation. C'est ce que Movane découvrit dans chaque image cérébrale qui accompagnait ce flot de paroles effrayées. C'est alors qu'elle lui dicta sa volonté avec force. Surprise, la nourrice la regarda avec désespoir, mais dut s'exécuter. Toujours pliée en deux aux pieds des eunuques, elle déclara que seul le lait de la mère pouvait sauver l'enfant qui était épuisé par une diarrhée continue.

Perplexes et effrayés, les deux gardes se consultèrent à mi-voix et l'un d'eux décida d'aller voir le seigneur de la guerre. Dans son esprit simpliste, il voyait Oul-Azam comme une sorte de dieu assis sur un trône imposant. Cela dura longtemps avant que le garde ne revînt avec une Achalia en pleurs. Lorsque l'eunuque, sans lui fournir d'explications, l'avait saisie par le bras pour l'entraîner hors du harem, elle avait cru sa dernière heure venue, mais voilà qu'on la poussait vers son bébé que Movane tenait dans ses bras pour le consoler. Ce fut elle qui indiqua à la toute jeune maman qu'elle pouvait le nourrir.

Durant cette dernière scène, Movane ne s'était pas rendu compte que Deborrah s'était introduite dans la nursery, les femmes pouvant accéder à ces endroits-là sans entrave. Lorsqu'elle avait aperçu Movane tendre la main vers la matrone pour lui bloquer les muqueuses nasales, elle s'était approchée, le sourcil froncé et depuis elle essayait de voir à nouveau la main de Movane. Celle-ci portait une longue robe façon tunique ou gandoura, avec de très longues manches qui faisaient disparaître ses mains et les gardaient au chaud.

Ce fut la pensée aiguë de l'ancienne boutiquière qui alerta la fausse chamane. Deborrah était en train de se demander où elle avait déjà vu une main comme celle-là, une main très fine, aux doigts longs, mais dont l'auriculaire était de la même taille que l'annulaire, marque de famille due à la mère de Movane.

Par chance, l'eunuque qui venait d'amener Achalia lui expliqua par signes

que Oul-Azam voulait la voir. Elle s'attendait à une admonestation, mais le seigneur de la guerre paraissait soucieux.

Il commença de parler, de façon si obscure, sans images accompagnatrices, qu'elle ne comprit pas sur-le-champ ce qu'il disait, jusqu'à ce qu'apparaisse l'esquisse virtuelle mal définie d'une sorte d'oiseau gigantesque. En y regardant de plus près, Movane estima que c'était plutôt un scarabée volant qui donnait de sombres terreurs à ce chef tout-puissant. Enfin elle comprit qu'il s'agissait du sphale, de Zixiss.

La nuit précédente les gardes de la navette avaient surpris un bruit aérien, comme un froissement de l'air et ils avaient aperçu un gros animal, un scarabée géant qui s'envolait du sommet de la navette. Cette fois l'image fut un peu plus nette dans le cerveau d'Oul-Azam. C'était bien le sphale qui prenait son essor. Un des gardes avait épaulé et tiré, mais le démon volant était déjà trop haut, trop loin. Ils l'avaient perdu de vue.

— Ils ont tous cru avoir une hallucination et n'ont pas osé établir un rapport immédiat. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit, aujourd'hui, qu'ils l'ont rédigé et me l'ont apporté. Je veux savoir ce que toi, chamane, tu en penses.

Sans demander la permission, Movane s'assit sur un pouf avec accoudoirs, sortit du papier et un crayon de son sac et dessina le sphale. Oul-Azam prit le croquis, parut émerveillé, fit appeler les gardes de la navette qui attendaient à côté et qui confirmèrent que c'était bien le démon ailé qu'ils avaient surpris prenant son envol.

Movane entreprit alors de leur expliquer, ce qui n'alla pas tout seul, que mieux valait ne pas lui tirer dessus, que les balles ricocheraient sur son corps aussi dur que l'acier. Elle réfléchirait, essaierait de trouver le moyen de chasser ce démon qui hantait le faux minaret.

Oul-Azam renvoya les gardes en leur recommandant de relever la prochaine apparition du sphale. Movane se demandait pourquoi Zixiss avait décidé de quitter la navette pour voler vers une destination inconnue. Elle ne le croyait pas parti à sa recherche, car leur séparation datait de plus d'un mois et il ignorait ce qu'elle avait fait après sa disparition, et où elle pouvait bien se trouver.

Ce soir-là les femmes l'invitèrent à un véritable festin qu'elles avaient confectionné elles-mêmes. Achalia fit même une apparition avec son enfant, mais désormais, tant que le petit Kour aurait besoin d'elle, elle vivrait dans la nursery. Movane apprit indirectement que la très jeune mère plaisait tant à Oul-Azam qu'il avait voulu lui faire l'amour alors qu'elle allaitait encore, ce qui était un tabou dans la tribu d'où elle venait, une communauté très stricte du Sud-Ouest de l'ancienne Mongolie.

Deborrah était également invitée et assise en face de la table basse qu'encombraient de nombreux plats savoureux. Les femmes aimaient manger, surtout des sucreries et plusieurs n'ayant pas atteint vingt ans étaient déjà très grasses, ce qui paraît-il plaisait à Oul-Azam. Pourtant Achalia était mince, presque androgyne malgré ses gros seins gonflés. Son air mutin de fausse ingénue, peut-être aussi son caractère plus affirmé que celui des autres épouses très conciliantes envers le maître, semblaient attirer ce dernier.

Movane se trouvait aux prises avec un dilemme d'une grave importance. Soit elle continuait de cacher ses mains aux longs auriculaires, soit elle les montrait carrément au risque de rappeler à Deborrah où celle-ci avait connu une fille ayant des doigts semblables. Elle décida d'agir normalement. Lorsque ses mains jailliraient de leurs manches elle ne ferait rien pour les dissimuler et la couturière du harem n'en serait que plus perplexe.

On la conduisit dans une partie isolée de la yourte nocturne, un espace que des tentures rendaient intime. Elle remarqua que l'une des femmes, une belle Circassienne, était en train de se faire maquiller par ses compagnes. Elle avait revêtu une tunique blanche brodée d'or. C'était la partenaire de lit que le seigneur de la guerre avait choisie cette nuit-là.

Le lendemain elle apprit que son chef caravanier avait souhaité la rencontrer, mais n'en avait pas reçu l'autorisation, et qu'il était reparti fort mécontent.

Munie d'un laissez-passer, Movane retourna au pied de la navette et en fit lentement le tour. Les gardes n'avaient pas enregistré de nouvelles apparitions du sphale. Pourtant ils avaient été doublés durant la nuit et les rondes s'étaient succédé. Zixiss s'était éloigné et n'était donc pas revenu. Avait-il renoncé à faire décoller la navette, avait-il pris le risque de partir quelque part, mais où ? Il n'y avait pas un seul endroit où il serait susceptible d'être accueilli. La communauté du Gouffre aux Garous avait presque entièrement disparu dans cette expédition vers la navette.

Elle se demanda s'il n'avait pas décidé de rejoindre la Panaméricaine et le groupe d'exilés qui l'avait accueilli et caché, notamment ses parents. Oui, mais elle-même ignorait ce qu'étaient devenus sa mère et son père. S'ils vivaient encore, où se cachaient-ils ? Les services secrets de la Compagnie avaient dû traquer les « aliens » une fois le Gouffre aux Garous découvert vide de ses occupants. Le sphale n'avait aucune chance en retournant là-bas. Elle, par contre, pourrait à la rigueur, à condition de retrouver certaines relations de ses parents, obtenir des renseignements.

Lorsqu'elle parut dans le harem, quelques femmes accoururent pour se plaindre de plusieurs bobos. Pour la plupart il s'agissait de troubles gastriques relevant d'une alimentation trop riche et trop abondante. Mais leur parler de

maigrir était exclu.

Puis Deborrah, profitant d'un moment où elle était seule, s'approcha et murmura :

— Bonsoir, Movane.

CHAPITRE 20

Césaire marcha tout le reste de la journée, espérant rejoindre son convoi en panne d'eau. Les voleurs s'en étaient emparé avant qu'il ne refasse le plein du réservoir et n'avaient pu parcourir qu'une vingtaine de kilomètres. Il franchit plusieurs croisements de voies, celles que justement il devait atteindre avant midi. Il marchait d'un bon pas et aperçut de loin son fourgon de queue. Sur une voie de garage, voie d'attente pour le croisement de deux trains sur cette ligne unique. La jauge des wagons-citernes indiquait qu'ils avaient été vidés là. Deux cent quarante tonnes de fuphoc transvasées. Oui, mais comment, sinon dans d'autres citernes ?

Il étudia la glace, releva des gouttes d'huile, puis de l'autre côté de la voie un pointillé de ces gouttes. Sur une distance de cinquante mètres en direction de l'ouest. Ensuite plus rien.

Il revint vers sa machine, prit une pioche et une pelle, retourna là où les gouttes disparaissaient et commença de creuser. Il découvrit une vanne. Continuant son travail, il mit à nu un pipe-line isolé soigneusement avant d'être enfoui sous cinquante centimètres de glace. Il repéra la direction, marcha sur cent mètres, creusa à nouveau, continua sa route dès qu'il aperçut le manchon d'isolation du tube. Le pipe-line se dirigeait droit vers une arête de glace, haute d'une dizaine de mètres. Il l'escalada et de l'autre côté creusa, mit à nu la conduite.

Nouvelle arête de glace et une fois en haut il aperçut le tracé de deux rails en résine transparente se confondant avec la glace. S'il n'avait pas fait l'escalade pour emprunter une des failles, jamais il ne les aurait découverts. Et dans l'alignement du tube il dégagea une autre vanne.

La ligne pratiquement invisible, à moins d'avoir le nez dessus, filait droit vers l'ouest, empruntant une étendue sans obstacles. Il marcha jusqu'à la nuit, construisit un igloo pour s'abriter du froid. Il n'avait rien à manger, suçait de la glace, mais dès qu'il serait reposé il repartirait. Il marcherait le long d'un rail que sa botte devrait rencontrer à chaque pas. Il n'attendrait pas le jour pour aller au bout de cette voie clandestine.

Vers neuf heures, alors que le jour lançait quelques lueurs précautionneuses, il tomba sur un réseau de deux voies où se raccordait la clandestine. Même pas un aiguillage, juste la possibilité de passer sur ce réseau en direction du nord. Il essaya de prendre ses repères, retourna vers son

convoi. Il estimait qu'il y serait à la nuit, mais celle-ci le surprit avant et de loin il aperçut des faisceaux de projecteurs. On s'était inquiété à son sujet, on avait envoyé des gens à sa recherche. Il distingua une grosse draisine à un étage, quatre silhouettes gesticulant autour de son remorqueur et ses citernes.

— Je suis Césaire, celui que vous cherchez. On m'a volé mon convoi au moment où je faisais de l'eau. J'ai marché et je l'ai retrouvé.

Un homme, portant un insigne de contrôleur à deux étoiles sur la poitrine de sa combi, s'étonna qu'il se soit éloigné vers l'ouest.

— J'avais relevé des gouttes d'huile. J'ai pensé que mes voleurs étaient dans le coin et je suis parti à leur recherche.

— Tout seul et sans armes, fit l'autre soupçonneux.

— Je voulais les surprendre, voir qui ils étaient et quels engins de locomotion ils utilisaient.

— Vous ne trouverez rien. Ils ont des citernes automotrices sur patins et ravagent notre Compagnie. Ce sont des bandes organisées qui revendent l'huile dans le Nord.

Ils n'essayaient pas d'imaginer autre chose, ne se doutaient pas de la présence du pipe-line et de la voie invisible qui s'enfonçait dans la concession des Panaméricains, avant de rejoindre un réseau régulier. Il pouvait garder ce secret pour lui.

Ils l'aidèrent à faire fondre de la glace pour remplir le réservoir à l'aide d'un système installé dans la draisine. Puis ils attendirent que la vapeur monte en pression pour s'éloigner, tandis qu'il mettait en route. Ses roues patinèrent puis accrochèrent. Ils lui avaient accordé un créneau de deux heures pour se trouver sur la voie lente du grand réseau.

Tandis que sa loco-remorqueur roulait, il dévora le reste de ses provisions, but un peu de vodka. L'alcool était interdit aux conducteurs, mais il en avait acheté une bouteille.

Peut-être pourrait-il un jour négocier avec ses voleurs pour qu'ils acceptent de l'emmener avec eux en direction du nord. Possible qu'ils aient besoin de mécanos et de conducteurs de l'autre côté de la frontière. Il n'avait pas l'intention de s'attarder dans cette NSTT, Nouvelle Société Transeuropéenne de Transports. Il ne parvenait pas à saisir le but de cette entreprise. Ce n'était pas vraiment la chasse aux phoques pour obtenir de l'huile. Ces gens-là avaient un autre objectif qu'il n'avait pas encore découvert. Et son compagnon d'infortune, Galias, commençait lui aussi d'avoir des doutes maintenant qu'il travaillait à la comptabilité.

Lorsqu'il arriva à la station centrale, Cartier le convoqua.

— Vos sauveteurs vous ont attendu des heures, que fichez-vous ?

Il reprit sa version des traces d'huile, mais l'ingénieur restait sceptique.

— Faites-moi un rapport détaillé. Vous n'auriez pas dû laisser votre machine sous pression quand vous avez fait de l'eau.

— Les instructions disent le contraire, que jamais en rase banquise on ne doit laisser tomber la vapeur, répliqua-t-il calmement.

— La prochaine fois on vous adjointra un aide-mécanicien.

CHAPITRE 21

En pleine nuit, Edgon avait réveillé son fils sans allumer la lumière, lui chuchotant qu'ils devaient filer au plus vite.

— Mes capteurs signalent du monde sur le quai. À l'intérieur d'un loco-car arrêté sur la voie de garage. Je ne veux prendre aucun risque. Nous allons filer par l'arrière. Tout est prévu depuis longtemps.

Mal réveillé, mal rhabillé, Harold le suivit d'un pas incertain, sortit dans le froid glacial. Depuis quelques jours le chauffage de Salt Lake Station, sous la coupole centrale et les dômes annexes, ne dépassait plus les cinq degrés et devait subir encore une baisse.

Ils arpentèrent des quais résidentiels, mais peu à peu traversèrent des zones moins luxueuses pour finir dans les confins de la station, là où la coupole centrale s'enfonçait dans la glace. Lieu de misère et de délinquance.

— J'ai un copain dans le coin, enfin sa femme. Lui est encore en taule, mais il m'a donné le tuyau. Il faut que je l'appelle tout de même depuis une borne pour savoir si elle est toujours là. Les femmes de taulards, ça va, ça vient.

Celle-là, qui s'appelait Margrita, était sédentaire et Harold comprit pourquoi quand il vit qu'elle pesait plus de cent kilos, et ne pouvait franchir le sas de son wagon qu'en y laissant quelques lambeaux de ses vêtements.

Mais elle sauta au cou d'Edgon avec une spontanéité revigorante pour les deux fuyards.

— Ça fait plaisir, dit-elle, Bomak sera heureux que vous ayez choisi de venir chez nous.

Harold entendit « beau mac » et se demanda où ils avaient atterri, avant de comprendre que ça s'écrivait différemment.

— Vous allez boire quelque chose avant de dormir. Vous prendrez ma couchette, moi j'ai mon recoin à côté.

Elle sortit une bouteille de vodka de couleur jaune que Harold regarda avec méfiance.

— Vous avez les flics au derrière, les deux ?

Le père d'Harold ne démentit pas. Tant qu'on parlait de policiers, ce genre de personne pouvait comprendre, mais si elle soupçonnait autre chose, la crainte de la Caste risquait d'être plus forte que le sens de l'hospitalité clandestine.

— C'est ton fils ! s'exclama-t-elle, lorsque Edgon, pour détourner la conversation, le lui annonça. Je ne pensais pas que tu avais un grand garçon. Et comme ça il suit les mêmes chemins que son papa ?

— Si l'on veut murmura Edgon, avec un clin d'œil pour Harold.

— Mais comment ça se fait que tu sois sorti ? Je croyais que tu en avais pour une paye, tout comme Bomak qui devra encore tirer trois ans.

— Permission, mais j'ai pas envie de rentrer tout de suite.

— Ils t'ont donné une permission ? À toi ? Ben ça alors. Dans ce cas mon Bomak devrait lui aussi en décrocher une. Demain je vais harceler mon avocat. Y a pas de raison.

— Comme tu dis, murmura Edgon.

Harold se douta qu'ils ne resteraient pas au-delà de la nuit, si cette femme se mettait en tête d'obtenir pour son copain ce qu'Edgon affirmait avoir eu.

Il découvrait également que son père avait mis toute sa confiance dans ce wagon huppé, dans le quartier résidentiel, comme cachette sûre, et que celle-ci étant éventée il ne savait trop où se réfugier.

Lorsqu'ils furent allongés côte à côte dans l'étroite couchette de Margrita, il chuchota à son père que peut-être, en téléphonant à Louria Finister, celle-ci pourrait leur venir en aide.

— Ou bien on fait appel au président.

— Y a pas panique, répondit Edgon, mais sans beaucoup de conviction. Si tu appelles Louria ils la pisteront dès qu'elle voudra nous rejoindre.

— Rejoignons-la dans ce cas. Le train-observatoire est un asile sûr. Jamais la Caste n'osera nous poursuivre jusque là-bas.

Son père ne répondit pas, essayant de respirer sur un rythme d'homme endormi, mais Harold n'était pas dupe. Son père fuyait toute réponse à ses suggestions, comme s'il redoutait un autre danger.

CHAPITRE 22

La tension ne cessa de croître au fur et à mesure que la journée s'écoulait dans le train-observatoire de NPST. Il avait fallu filtrer les appels destinés à Louria, car bon nombre de sources anonymes l'insultaient désagréablement. Les petits maîtres Aiguilleurs du Cercle polaire n'acceptaient pas qu'elle détourne au seul profit de l'observatoire la production électrique de toute cette zone. Ces gens-là appartenaient à la masse des conservateurs les plus rétrogrades, qui n'avaient jamais accepté que l'on enseigne à nouveau l'astronomie dans les universités et, pire que tout, que l'on crée des observatoires.

87°7 appela aussi pour se faire confirmer l'heure exacte du prélèvement énergétique, mais plus tard ce fut Claudion Hyponias qui intervint depuis Salt Lake Station. Le standard demanda à Louria si elle le prenait et elle hésita durant quelques secondes avant d'accepter.

— Tu essayes de nous griller, attaqua-t-il d'une voix monocorde significative.

Il s'efforçait de dominer sa fureur lorsqu'il parlait de ce ton assourdi et uni.

— Pas du tout, mais voici quatre jours que vous êtes en fonction, toi et Tireligne, et sans résultats tangibles, sinon un gosse traumatisé et une Cristella à cran.

— N'exagérons rien, cria-t-il, nous n'avons fait que notre travail.

— Moi, je fais le mien.

— Que comptes-tu faire avec ce laser, détruire les plaques de glace qui se baladent autour de la Terre ?

— Certainement pas, à moins que tu ne disposes des coordonnées en trois dimensions de leur situation. J'ai besoin du superlaser pour faire quelques vérifications, c'est tout.

— On dit que tu as mis le président Fortalès devant le fait accompli.

— C'est sous-estimer le président, répliqua-t-elle, le clouant net dans sa question suivante.

— Je poursuis mon travail de responsable d'un important observatoire, le

premier et le meilleur de la Panaméricaine.

Elle espérait que Claudion grinçait des dents en entendant cette déclaration triomphaliste.

— Je suis libérée de cette mission que m'avait confiée le président et je poursuis mes travaux.

— Sur cette nébuleuse que tu prends pour un deuxième Bulb, lança-t-il méchamment.

— Ne deviens pas médiocre dans tes attaques. Quand nous étions ensemble tu partageais cette hypothèse et tu ne parlais pas de nébuleuse. Pour l'instant, Flatty n'est pas dans mon plan de travail.

— C'est donc Altaï ta cible ?

Elle aurait dû se méfier. Il obtenait ce qu'il désirait savoir et finirait par comprendre ce qu'elle envisageait de faire.

— Ne me dis pas que Fortalès est au courant de tout ce que tu manigances.

Elle ne répondit pas.

— Faute de réussite scientifique, tu utilises les grands moyens d'intimidation. Toujours cette histoire fumeuse de biologisation des logiciels d'Altaï. Tu te fourvoies avec cette histoire. Pour moi, Charlster a réussi à réveiller le système électronique de ce morceau de Lune et l'a utilisé à sa guise. Il n'y a pas autre chose. Aucun scientifique n'est disposé à partager ta théorie.

— Ce n'est pas seulement la mienne, fit-elle sèchement. Maintenant excuse-moi, mais j'ai du travail.

— Tu vas faire exploser Altaï ?

Elle interrompit la conversation et se replongea dans ses calculs. Mais un de ses écrans l'obligea à prendre un message. C'était un circuit réservé que peu de monde connaissait. L'e-mail était de Claudion Hyponias.

SAIS-TU QUELLE FORME D'ÉNERGIE UTILISENT LES APPAREILS D'ALTAÏ ?

S'il croyait la tracasser avec ça, alors que la coupole d'Altaï était couverte de cellules photo-électriques, il se leurrerait. Puis elle eut quand même un doute et fit des recherches dans les documents rassemblés par le professeur Charlster, à l'époque de sa découverte. Comme elle s'y attendait, il parlait de cellules photo-électriques, dans un très long commentaire sur le sujet, avec

quelques renvois qu'elle négligea tout d'abord.

Elle oublia tout cela pour poursuivre l'établissement de son plan d'action, chaque seconde entre minuit et une heure du matin devant être soigneusement programmée pour éviter les pertes de temps. Elle souhaitait réduire au maximum la gêne que les utilisateurs du courant électrique supporteraient, surtout les conducteurs de train, les postes d'aiguillage et la signalisation. Il y avait bien des générateurs de secours, mais ils ne pouvaient assumer une distribution normale. Le plus délicat concernait les hôpitaux. Prévenus depuis maintenant dix heures, ils avaient eu amplement le temps de se préparer à cette panne de secteur, mais comme toujours il y aurait des incidents.

Sa tournure d'esprit fonctionnait à plusieurs niveaux, comme chez bon nombre de scientifiques. L'urgence première était l'approche de minuit et du moment où le superlaser essaierait de ravager le haut de la coupole d'Altaï, mais ensuite d'autres préoccupations poursuivaient leur développement. D'abord dans le domaine affectif, son angoisse sur le sort d'Harold ne cessait de croître et même essayait d'empiéter sur la froideur de son raisonnement supérieur. Mais venaient en troisième position les insinuations de Claudion sur les sources énergétiques d'Altaï, et ce souci l'emporta sur les deux autres.

Une nouvelle fois elle cliqua sur son clavier, reprit un à un les renvois de Charlster au sujet des sources d'énergie et finit par dénicher l'élément inquiétant. Juste une petite phrase sibylline, dans laquelle Charlster se demandait si les anciens scientifiques de cet observatoire lunaire ne disposaient pas d'un réacteur nucléaire de secours. Il avait découvert une très ancienne circulaire du gouverneur Schomber, en date de février 2034, exigeant que toutes les unités de recherches sur le territoire du satellite disposent de plusieurs sources d'énergie. Il en énumérait quelques-unes et parmi elles ce haut fonctionnaire insistait sur la nécessité de posséder un réacteur recyclant les déchets entreposés sur le sol lunaire. Une façon comme une autre de les éliminer.

Louria frissonna. Si ce réacteur existait, n'allait-elle pas le faire sauter, et avec lui tout ce morceau rescapé de la première explosion atomique ? De quoi pourrir pour des siècles une bonne partie de l'espace avec des retombées éventuelles de particules radioactives sur la Terre.

Faute d'un ciel dégagé de sa couche nuageuse de basse altitude et de cette couche plus épaisse conçue par Charlster, impossible d'atteindre sa cible sans tâtonnements. Le radiotélescope lui fournirait des images virtuelles mais celles-ci ne seraient pas l'exacte représentation de ce morceau de Lune. Elle comptait procéder par envoi de rayons rapides, laissant entre chaque rafale le temps nécessaire pour étudier l'impact. Elle pouvait très bien griller la base de la coupole, comme passer bien au-dessus de son dôme.

Puis on lui relaya le président Fortalès qu'elle ne pouvait faire attendre. Il devait lui aussi être dans les transes et elle allait devoir le rassurer. Mais contrairement à ses craintes, il la contactait pour tout autre chose.

— On me communique un rapport de police sur votre collaborateur Harold Kowning.

Elle ferma les yeux, s'attendant au pire.

— Il n'a pas reparu dans son traintel.

— Vous le faisiez surveiller ?

— Non, mais lorsqu'un personnage de cette qualité descend dans un traintel nous en sommes informés.

— Je ne sais où il se trouve, avoua-t-elle, à peine audible.

— Il est impossible de contacter son père Edgon qui lui aussi semble avoir disparu.

Elle hésitait à parler de l'agression dont Kowning senior avait été la victime.

— Cette absence vous perturbe-t-elle ? Voulez-vous vraiment aller jusqu'au bout de vos intentions ?

Elle en resta interloquée. Il avait donc établi une relation entre la disparition des Kowning et sa décision d'attaquer l'entité électronique qui régnait sur Altaï.

— Président, Hyponias est dans votre bureau, n'est-ce pas ?

Fortalès resta silencieux.

— Je sais qu'il est furieux de mon initiative, alors que lui et Olga Tireligne n'ont guère progressé avec ce virus qui paralyse l'échiquier.

— Un virus ?

Elle se mordit les lèvres.

— Je veux dire ce verrouillage inattendu de la console.

— Vous avez prononcé le mot virus.

— C'est une hypothèse comme une autre.

— Pas du tout, voyageuse Finister. Le verrouillage serait le fait de

Charlster vivant. Il l'aurait installé avant sa mort. Un virus a pu être conçu par n'importe qui, n'importe où, diffusé par des gens mal intentionnés qui ne veulent pas qu'on découvre le secret de Charlster. Il s'agirait donc d'une intervention récente, et dans ce cas l'origine est assez facile à déterminer. Nous pouvons effectuer une rafle dans les milieux contestataires du corps des Aiguilleurs, arrêter tous ceux qui se réclament encore d'Opérasque. Nous irons aussi fouiller la cellule de ce dernier et nous le transférerons ailleurs, après l'avoir obligé à se déshabiller et à abandonner ; outre ses vêtements, toutes ses affaires. Ce sera une opération que nous ne pourrons pas tenir secrète, mais nous l'assortirons d'une propagande de grande envergure, qui accusera ces gens-là d'être à l'origine de ce froid qui ne cesse de ravager la planète. Vous savez très bien ce qui arrivera ? L'opinion publique réagira avec haine et une chasse à tous les Aiguilleurs ensanglantera la Compagnie.

— Président, il ne s'agit que d'une hypothèse avancée par Edgon Kowning. Son fils l'a rencontré dans le cimetière nord, devant la tombe des grands-parents. C'est là que le père a parlé de virus. Puis ils ont surpris deux silhouettes qui tentaient de se rabattre sur eux. Ils ont réussi à fuir. Harold m'a téléphoné juste pour me parler de cette histoire de virus, mais la communication a été coupée, certainement par son père qui craignait qu'on ne les situe. Depuis je n'ai plus de nouvelles. Ils sont traqués par des inconnus.

— Par la police, dit tranquillement Fortalès. Un procureur a exhumé un vieux délit commis par Edgon Kowning et lancé un mandat d'arrêt à son encontre. Je ne l'ai appris que depuis une heure environ.

— Un procureur Aiguilleur, je suppose.

— Ils le sont à peu près tous, et nous ne pouvons tous les soupçonner de manœuvres subversives. J'ai appelé ce procureur et je pense qu'il va annuler ce mandat d'amener, mais il est possible que les Kowning soient également poursuivis par d'autres groupes. S'ils entrent en contact avec vous, conseillez-leur de se rendre au commissariat spécial du quai 104.

— Police de la Traction ? Ou de la Manutention ?

— La Manu. Ils peuvent le faire en toute confiance. Je serai prévenu sans tarder.

— De toutes façons le compte à rebours de l'expérience a commencé, Président, et nous ne pouvons l'interrompre sans raison grave.

— Êtes-vous certaine qu'il n'y a aucun risque ?

— Claudion Hyponias vous a parlé d'un risque nucléaire ? D'un éventuel réacteur servant de générateur de secours ? Il y a une circulaire du gouverneur

Schomber, qui administrait le territoire attribué aux USA, sur la nécessité d'avoir un générateur et même plusieurs de secours. Dans le cas d'un réacteur nucléaire, celui-ci devait utiliser les déchets stockés sur la Lune. Vous savez très bien, et Hyponias encore mieux, ce que sont devenus ces déchets. Ils n'existent plus que sous forme de particules radioactives dont la nocivité s'est atténuée avec le temps. Si un tel réacteur existe, il ne peut fonctionner faute de combustible. Les différentes puissances ne fournissaient que des réacteurs à fission, non à fusion. De bons vieux réacteurs première génération, à la réforme sur Terre et assez bons pour la Lune.

— Il reste tout de même des possibilités que ce réacteur soit encore en activité.

— Oui, Président. Dois-je arrêter le compte à rebours pour autant ?

Elle imagina Fortalès en train de regarder Claudion Hyponias assis en face de lui, quêtant peut-être son avis.

— Non, continuez, murmura le président. Nous devons prendre ce risque. Vous et moi, nous deux seuls.

CHAPITRE 23

Avant de partir, Cébu lui donna toutes les indications pour entrer en communication avec Fleur, à Bandar.

— Vous serez réceptionné par un standard qui vous orientera vers elle. Elle attend votre appel, je peux vous l'assurer. Moi, de mon côté, je vais essayer de vous envoyer quelques amis qui doivent s'ennuyer beaucoup dans le Nord de cette île.

Depuis la passerelle, Kurty vit disparaître l'attelage. Cébu courait à côté des chiens pour les épargner et avant de s'engouffrer dans la faille, il se retourna pour agiter le bras. Puis, il n'y eut plus rien. Même pas les traces du traîneau, la glace étant trop dure.

Kurty décida de préparer une nouvelle plongée. Il reprendrait les travaux commencés du temps où Fleur était encore avec lui et qui consistaient à s'alimenter en air et en électricité depuis la Locomotive. Il devrait installer des prises extérieures pour se brancher et l'ordinateur, maître de la Loco, s'y refusait, de crainte que l'eau ne pénètre à l'intérieur de la Machine. Depuis que l'ensemble était immergé, le système veillait sévèrement sur l'étanchéité et n'acceptait aucune exception. Il avait longuement exposé ses arguments, mais l'ordinateur central restait inflexible.

Son père, lors de la conception de cette Machine quelque cinquante années auparavant, l'avait voulue étanche, car il utilisait des réseaux sous-marins qu'il était le seul à connaître, puisqu'il les avait installés lui-même. C'est ainsi qu'il échappait aux poursuites lorsque toute une armada de bâtiments de guerre le traquait en Transeuropéenne. C'était la grande époque de la guerre entre cette Compagnie et la Sibérienne à l'est, et chacune disposait d'un arsenal fantastique. On avait vu alors des cuirassés de cent mille tonnes écraser la glace de leur poids, roulant sur vingt-quatre ou trente-deux rails, véritables forteresses mobiles. Mobiles jusqu'à un certain point, puisque la vitesse était la plupart du temps celle d'un homme marchant normalement, mais l'effroi que répandaient ces monstruosité suffisait à remporter la victoire. Victoire éphémère, car le lendemain c'étaient les forteresses d'en face qui passaient à l'attaque. Cette possibilité de rouler sous l'eau avait renforcé dans leur obstination tous les systèmes électroniques de la machine, et Kurty se trouvait seul face à une volonté inébranlable.

Vers le soir, avant que la nuit ne soit totale, il pensa à ce que lui avait dit

Cébu. Son émetteur radio était assez puissant pour atteindre Bandar, six cents kilomètres plus au sud-ouest. Il aurait Fleur à l'écoute avant qu'elle ne quitte son travail. Il ignorait dans quelles conditions elle vivait là-bas, et n'avait posé aucune question à Cébu à ce sujet.

Il reporta au lendemain cet appel, mais dès le réveil il se prépara à plonger, une fois son générateur d'air en route. Il descendit jusqu'à la Locomotive, se fit admettre par le sas. Il restait en apnée chaque fois et progressivement maîtrisait un peu mieux le manque de respiration. Les ennuis qu'il avait rencontrés au début, notamment pour atteindre le puits de l'igloo de surveillance, au-delà des collines de congères, ne seraient plus qu'un souvenir. Il pouvait atteindre les trois minutes.

Une fois de plus il présenta sa demande pour l'installation de prises d'air et d'électricité à l'extérieur de la coque, et une nouvelle fois l'ordinateur répondit qu'il allait étudier la question en se référant aux nombreuses consignes emmagasinées dans sa mémoire.

— Vous utilisez toujours les mêmes références, mais n'existe-t-il pas des annexes promulguées par mon père avant sa mort, élargissant quelque peu ces différentes dispositions ?

Il avait déjà posé la question et l'ordinateur trouvait toujours la réponse appropriée. Cet ensemble de logiciels vivait en parfaite autonomie et même en totale indépendance. Ainsi l'avait souhaité Kurts le pirate.

En attendant que cette intelligence artificielle lui réponde, il se prépara un bon repas dans la cuisine sophistiquée. La conservation des aliments avait été perfectionnée par son père et des nutritionnistes, si bien que les vieux stocks pouvaient être consommés sans crainte.

Depuis le poste de commande, il examina son travail de déblaiement des coraux morts. Il avait bien réussi son affaire et aurait pu installer les rails entassés dans la barge pour remonter vers l'inlandsis de Palauan. Les courants sous-marins apportaient cependant des poussières qui risquaient de s'accumuler et de faire disparaître le tracé qu'il avait imaginé. Il disposait de quelques jours encore pour prendre une décision.

Une nouvelle fois l'ordinateur rendit un verdict négatif et comme d'habitude il déposa une réclamation. Il ne désarmerait pas, mais savait que la Machine résisterait aussi longtemps qu'elle le voudrait. Jusqu'à ce qu'il renonce ou qu'il trouve l'argument qui débloquerait ses préventions.

Il était temps pour lui d'enfiler sa combinaison et de passer le sas. Il alla jeter un coup d'œil par le hublot à son tube d'air resté au-dehors et d'où s'échappaient d'ordinaire des bulles énormes, preuve que le générateur

fonctionnait. Le tube, sous la pression de l'air, se dressait en général, mais ce jour-là il gisait dans la vase du fond. Pas une bulle ne s'en échappait.

Il dut se le répéter à voix haute pour y croire :

— Le générateur est tombé en panne.

En un éclair il revit toutes ses vérifications méticuleuses prises avant de plonger.

— Ou bien quelqu'un l'a arrêté.

CHAPITRE 24

L'huissier s'appelait Korum et il lui donna rendez-vous dans une cafétéria infecte où il n'y avait que des hommes bruyants qui ne cachaient pas leur désapprobation de voir une femme, même âgée, en ce lieu. Mais lorsque Korum parut, ils se montrèrent très obséquieux avec lui et le patron de ce boui-boui les servit en personne.

— Je peux vous faire connaître un ami qui sera intéressé par votre invention, celle que vous cachez dans cette petite caisse. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je sais qui vous êtes.

— Bien sûr, j'ai donné mon nom à la réception.

— Vous êtes une grande savante qui venez de Panaméricaine. Vous savez, les services du gouverneur sont bien renseignés. Mais je suis le seul à savoir que vous avez dirigé un grand laboratoire là-bas. Donc, je vous fais confiance. Nous allons rencontrer cet ami qui possède une distillerie d'huile de pétrole, mais connaît d'énormes ennuis avec son matériel. L'huile qu'il fournit encrasse les cylindres et ne peut donc servir que dans les foyers des machines à vapeur, ce qui est dommage car l'huile de pétrole brut peut aussi être utilisée de la sorte. Le travail de mon ami ne sert donc à rien.

— Allons le trouver. Est-ce loin ?

— Non, il possède une concession sur la mer qui lui permet de récupérer toute l'huile qui remonte à la surface de l'eau, sous la banquise. Il la pompe, la filtre et essaye de la transformer comme je vous ai expliqué, mais ça ne fonctionne pas très bien. Nous allons nous rendre là-bas, j'ai une draine que m'a prêtée mon frère, mais je dois vous dire que mon ami, il s'appelle Allanabad, vit avec une femme.

— Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? s'étonna-t-elle.

— C'est une femme qui n'est pas du pays. Elle vient du Sud. En réalité elle est originaire du Consortium des Bonzes que le président Tharbin gouverne au Nord.

— Mais il gouverne également ici.

Korum eut un sourire amusé.

— Ici, c'est le gouverneur. Tharbin ne peut rien contre cet état de choses, parce qu'il est chinois.

— Mais cette femme, qu'a-t-elle de particulier sinon le fait d'être chinoise ?

— Elle n'est pas commode. C'est une énorme bonne femme qui se méfie de tout le monde et qui a toujours une arme à la main. Je vous dis tout ça pour vous prévenir. Tout le monde sait qu'elle a déjà tiré sur des visiteurs, sans raison ou presque, juste parce qu'ils lui déplaisaient.

— Dans ce cas, je préfère retourner attendre chez le gouverneur, dit Ann Suba, je n'ai pas envie de rencontrer ce genre de personne.

— C'est-à-dire qu'elle nous attend. Et que c'est elle qui décidera si votre invention lui convient.

— Ce n'est pas mon invention. Je n'ai fait que me souvenir de ces raffineries anciennes, et de reconstruire en miniature les divers éléments qui permettent de distiller l'huile brute.

— Il y a autre chose.

— Vous allez continuer longtemps de la sorte à m'annoncer des nouvelles désagréables au compte-gouttes ?

— Cette femme dit qu'elle vous connaît.

Ann Suba ne fut pas vraiment surprise. Du temps où avec Liensun elle avait créé les ateliers Kurts pour fabriquer des hydravions, son nom avait dû se répandre dans toute l'Asie du Sud-Est. Elle avait aussi appartenu aux Rénovateurs du Soleil qui vivaient dans ce qu'on appelait les Échafaudages d'Épouvante, dans le cœur du Tibet. D'épouvante, car il ne fallait pas être atteint de vertige, pour vivre sur ces installations branlantes qui s'étagaient le long d'immenses falaises, jusqu'à des hauteurs effarantes.

— Je ne suis pas toute jeune et j'ai occupé différents postes dans des domaines variés. Il est possible que votre virago ait entendu prononcer mon nom.

— Oh, fit Korum effrayé, ne la traitez pas de virago. Vous ne savez pas de quoi elle est capable. Son nom va peut-être vous dire quelque chose, elle s'appelle Murmose.

CHAPITRE 25

Les projecteurs de la Locomotive éclairèrent fortement l'extérieur, et Kurty ne cessa de regarder ce tuyau qui gisait maintenant sous la poussière du fond. Il ne voyait même plus son embout, tout juste sa partie verticale qui remontait vers la barge et le générateur. Le générateur arrêté pour une raison ou pour une autre.

Il estimait qu'il aurait pu passer le sas de sortie, se mettre en apnée et remonter vers la surface, en essayant de bien viser son point d'émersion entre la coque et la banquise. S'il surmontait cette première difficulté, il pourrait alors respirer normalement. Il savait qu'il pouvait tenir trois minutes, mais lorsqu'il remontait ainsi vers la surface il avait toujours l'impression que ses poumons allaient éclater. Il retenait mieux son souffle au fond, même s'il se déplaçait.

En admettant qu'il atteigne la surface et l'échelle plongeant dans l'eau. Celle-ci serait en place si le générateur était tombé accidentellement en panne. Il pourrait monter à bord et l'incident se terminerait là. Mais si des inconnus s'y étaient introduits, il pensait toujours à ces chasseurs d'otaries que Fleur avait affrontés, il n'était pas en mesure de les combattre. Il serait déjà hors d'haleine et ces gens-là auraient découvert l'échelle, la surveilleraient.

Il pouvait également sortir de la Locomotive, marcher vers la corde qui balisait le puits de descente depuis le premier igloo de surveillance, remonter à l'intérieur de celui-ci, se reposer, reprendre son souffle et voir depuis les meurtrières ce qui se passait à bord de la barge. Si cette dernière était occupée par des hôtes indésirables que pourrait-il faire, sinon risquer de périr de froid dans cet abri sommaire ? Il avait bien caché des armes, mais il ne se voyait pas partir à l'assaut de la barge. La passerelle serait peut-être relevée, interdisant de monter à bord.

Là-haut il faisait grand nuit et il craignait qu'en se penchant par-dessus bord d'éventuels inconnus ne découvrent cette lueur au fond de l'eau. Les projecteurs étaient très puissants et il avait pu vérifier que malgré la profondeur, leur éclat se transformait en flaque jaunâtre depuis la surface.

Attendre le lendemain, peu avant le jour, profiter de leur sommeil ? Il y aurait forcément une sentinelle. Il pouvait essayer de monter à bord grâce aux chaînes d'ancre. Il y en avait quatre qui stabilisaient la barge.

Seulement les armes en réserve dans la Locomotive étaient sous clé, et jamais l'ordinateur ne lui laisserait le loisir de pénétrer dans l'armurerie. Il aurait pu prendre un laser, il savait qu'il y en avait en stock, le protéger dans un sac étanche.

À tout hasard il alla exposer son problème à l'ordinateur, détailla les difficultés qui se présentaient. La première réponse fut rapide. Il lui était conseillé de rester à bord de la Locomotive et d'attendre patiemment la suite des événements. Furieux, il répondit que telle n'était pas son intention et qu'il voulait reprendre possession de sa barge.

— Êtes-vous certain que des ennemis se sont installés dans cette plateforme ?

— Non, évidemment, cliqua-t-il, toujours aussi énervé.

— Que se passera-t-il si vous brisez les chaînes d'ancre ?

— Pas grand-chose. La barge ira raguer contre la banquise, ce qui à force risque de provoquer une voie d'eau. Il n'y a pas suffisamment d'eau libre autour pour qu'elle tournoie sur elle-même et affole ses occupants.

Là-dessus il enchaîna sur sa constante réclamation.

— Si vous m'aviez laissé installer une prise d'air extérieure, je ne serais pas coincé ici. Vous vous êtes comporté comme un irresponsable.

Puis il se rendit compte que c'était absurde, ce genre de révolte.

— Votre intention est de vivre dans cette machine et voilà que vous désirez aussi vous en échapper, répondit l'ordinateur. Vous vous comportez comme un velléitaire qui ne sait ce qu'il veut.

Il soupira. Il l'avait bien mérité.

CHAPITRE 26

Lorsque le dirigeavion reprit l'air, les deux cousins eurent le sentiment d'abandonner Sosthène et les siens à une mort lente. Ils avaient essayé de les galvaniser, avaient proposé à l'ancien mécano de lui faire découvrir la forêt qui s'était développée à l'est, durant le réchauffement, et où cette communauté aurait trouvé de quoi se chauffer, des animaux à chasser, mais Sosthène avait tout refusé. Tout en lui souhaitait la disparition définitive de ce groupe de Néos, dans la certitude de gagner la vie éternelle.

— Rien ne l'arrachera à cette funeste décision, avait dit Lienty, ce n'est plus un groupe de croyants ordinaires, mais une secte aux tendances suicidaires qui ne voit qu'une issue, la mort.

Ils volaient vers l'île du Titan en s'efforçant d'économiser le fuphoc. La structure dirigeable était entièrement déployée et ils profitaient d'un vent soutenu du sud-ouest pour naviguer moteurs au ralenti.

— Nous devrions apercevoir les ruines du Chenal Noir prochainement, prédit Lien Rag qui traçait leur route sur une carte électronique. Reste-t-il encore en place, ou bien a-t-il subi les derniers sursauts de chaleur avant que le froid ne revienne ?

— Nous ignorons pourquoi le froid a succédé à cette longue période de chaleur. Tout ce que nous avons appris, c'est que Charlster a créé plus ou moins volontairement les conditions pour que le Chenal noir apparaisse. Lors de la Conférence d'Alone-Vatican, il n'a pas caché son rôle.

— Et Opérasque a proposé le projet Permafrost, c'est-à-dire d'essayer d'établir un climat tempéré, en laissant tout de même de grandes zones polaires. Mais on ne pouvait se fier à ce Grand Maître ambitieux, pas plus qu'à Charlster d'ailleurs. Ce dernier aurait lui-même réuni les conditions de disparition de ce Chenal Noir que je n'en serais pas surpris.

— Je suis également persuadé que Charlster a joué un grand rôle dans ce retour du froid.

— L'île du Titan se trouve au-delà de ce Chenal Noir. Nous devrions déjà apercevoir cette zone de nuit constante qui suivait approximativement le 120^e du sud au nord, la nuit éternelle disait-on. La véritable approche et ne nous permettra pas de démêler l'une de l'autre.

— Nous devons profiter de ce bon vent et économiser du carburant. Il nous pousse à plus de cent kilomètres à l'heure, à condition de voler à cette haute altitude. Dix mille mètres.

Les deux mécanos, habitués à l'appareil, ne s'inquiétaient pas, mais les autres passagers, des spécialistes en mécanique, en matériaux, en travaux publics, un géologue, chuchotaient entre eux sûrement au sujet du mythique Chenal Noir. Cette barrière qui élevait ses falaises de glace de l'Antarctique au détroit de Béring était devenue légende, rappelant l'Érèbe des Anciens. Parce qu'il avait osé remonter ce Chenal jusqu'au nord, Kurty était aussi entré dans la gloire avec tout son équipage de la *Salamandre*.

Les échos radars se précisèrent vers minuit. L'appareil se trouvait à deux cents kilomètres de cette arête de glace qui sillonnait encore le Pacifique, mais Lien Rag désignait du doigt des échancrures d'une grande largeur. Certaines atteignaient même des dizaines de kilomètres. Le Chenal Noir n'était plus, parfois, qu'un chapelet d'îlots dans une lumière blême.

— Lorsque le Serpent Gris apparut, ce passage dans la Ceinture de Feu bouleversa le rythme des courants marins. Il est possible que les plus chauds se soient détournés pour attaquer la base du Chenal Noir. En fait, celui-ci n'était qu'un immense iceberg de vingt mille kilomètres, profond de plusieurs centaines de mètres, peut-être flottant sur l'eau, et le courant équatorial sud, un courant chaud porté à une température proche de l'ébullition par la Ceinture de Feu, l'a attaqué, l'a usé.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, ces îlots de glace crépitaient en spots dispersés sur l'écran.

— Il faut informer notre équipe, les faire venir ici par petits groupes pour voir ce qui apparaît sur l'écran. Ce qui les rassurera. Je les sens nerveux à la pensée d'aborder cette zone inconnue du Pacifique.

Parmi ces spécialistes embarqués, il y avait un maître d'œuvre en travaux publics. Lien Rag pensait que les entrepôts du Titan de matériel ferroviaire et surtout les silos de moteurs se trouveraient enfouis, suite à des bouleversements géologiques. Il ignorait comment le volcan avait réagi tout au long du réchauffement, puis avec le retour du froid et du fait de l'existence du Chenal Noir à mille kilomètres de là. Ce chef de chantier, âgé d'une cinquantaine d'années, avait participé à l'aventure de Lacustra City, et ensuite aux Kerguelen avait dirigé de grands travaux. Il examina l'écran, les cartes que Lien Rag imprimait à mesure. Les spots apparaissaient. L'une d'elles fascina cet homme, Estriéna, qui s'isola. Lien Rag remarqua son intérêt pour ce tirage et vint à lui. Le gros doigt déformé d'Estriéna pointa une échancrure dans le mur occidental du Chenal.

— Là, pas d'érosion naturelle par l'eau chaude. On a fait sauter ces pans de glace sans économiser les explosifs.

— Vous êtes sûr ? demanda Lien Rag stupéfait.

— Tout à fait. Je sais ce que donne un explosif sur un mur de glace. Nous avons eu ces problèmes là-bas, dans la mer intérieure à la banquise de Ross, au moment d'agrandir les chenaux. Si vous avez de quoi faire un relevé spectrographique, c'est le moment. On connaîtra alors la nature des explosifs utilisés.

— Je m'en occupe, cria Lienty, depuis son fauteuil de pilote.

Une demi-heure plus tard, ils n'avaient plus de doute, on avait fait sauter le Chenal à hauteur du 12^e parallèle Sud.

— Des marins aventuriers se frayant un passage, expliqua laconiquement Estriéna. Ils avaient vraiment envie de passer de l'autre côté, car ce sont des milliers de tonnes de glace qu'ils ont pulvérisées.

Pourtant, le chef de chantier ne paraissait pas tout à fait satisfait et il préleva d'autres cartes pour les étudier, fronçant ses sourcils broussailleux. Et soudain une autre image apparut que Lien Rag déchiffra sans peine. Comme lui, il fallait avoir travaillé sur les réseaux ferrés pour identifier des rails, là où les autres ne voyaient que des zébrures sans signification.

— Le fameux réseau de l'Éternelle Nuit, les rails qui pendent dans le vide. Le beau projet d'Opérasque réduit à néant.

— Un réseau inutile, ajouta Lienty, une folie avec des trains ultra-rapides lancés à une vitesse folle durant des jours et des nuits de voyage. Aucun convoi n'était à même de parcourir cette distance sans arrêt, sans marquer de longues escales pour réviser les machines, effectuer les ravitaillements divers. Un fiasco. Il n'y a jamais eu de trafic.

— Fortalès, lui, voulait créer une plate-forme de transit où les bateaux livraient les marchandises que le train emporterait vers le nord et vice versa, mais dans son intransigeance Opérasque n'a jamais accepté de reconnaître un autre moyen de locomotion que le train. C'est un acharné de la société ferroviaire, un fidèle des lois de la CANYST. Vous vous souvenez ? La charte de New York Station qui codifiait une fois pour toutes les lois strictes de la société ferroviaire.

— Voyageur Lien Rag, fit Estriéna qui restait attaché à cette forme désuète de politesse, il y a autre chose. On a bien utilisé des explosifs mais uniquement pour forer un trou dans le mur du Chenal, en fait une véritable falaise d'après les récits qui circulaient. Examinez le spectre à nouveau et

peut-être même utilisez un compteur de radioactivité.

Non seulement Lien Rag, mais les autres voyageurs sursautèrent et regardèrent Estriéna comme s'il délirait.

Cependant Lienty, depuis son poste de navigation, avait branché un scintillomètre et relevait, même à cette hauteur, des traces évidentes de radioactivité.

— Je me disais aussi, murmura le chef de chantier, qu'aucun explosif connu n'aurait réussi à pratiquer pareille brèche. Il y a eu le choc de l'explosion puis la vague de chaleur proche du million de degrés, de quoi faire fondre cette masse de glace en quelques minutes. Sur le premier relevé radar il y avait des traces d'explosifs classiques et puis j'ai remarqué des formes plus arrondies, hors de l'eau, qui ne pouvaient provenir que de la fonte brutale des glaces. Un explosif classique dégage de la chaleur dans un court rayon. Or les formes arrondies apparaissent dans toute une série de tirages, vérifiez.

Le silence qui suivit impressionna chacun. Peu à peu les passagers regagnèrent leur place ou bien s'installèrent dans le salon pour discuter à voix basse.

— Désolé, fit Estriéna à Lien Rag, j'aurais dû tenir ma langue. Dès qu'on parle de nucléaire c'est toujours la même réaction d'effroi et c'est compréhensible.

— Vous avez bien fait, dit Lien Rag, mais ce qui m'effraye le plus c'est que des aventuriers se soient risqués à vouloir passer outre les falaises du Chenal Noir à l'aide d'engins nucléaires. Nous étudierons les relevés en détail pour en connaître la puissance. Où se les sont-ils procurés ? Comment ont-ils appris à les utiliser ? Ce n'est pas n'importe quel cinglé qui peut faire exploser une bombe atomique.

Les images du télescope automatique et celles des oculaires remplaçaient les spots du radar. Malgré la nuit elles étaient assez lisibles et très spectaculaires. Cette brèche créée par une explosion nucléaire s'étendait en fait sur une centaine de kilomètres, même si sur cette distance restaient des blocs reliés entre eux par un socle sous-marin.

— Des trafiquants voulant rejoindre la côte Pacifique de l'Amérique du Sud, fit Lien Rag, je n'y crois pas vraiment. Cette explosion est déjà ancienne.

— Ils visaient Titan la Mirifique. La capitale de l'ancienne Compagnie de la Banquise en fait rêver plus d'un. C'était une métropole fantastique m'as-tu dit. Avec des coupoles qui ressemblaient à d'énormes diamants. Il n'était pas qu'un peu mégalomane le président Kid.

— C'était un visionnaire.

Estriéna avait quitté le poste de pilotage et Lien Rag put exprimer avec émotion ce qu'il pensait.

— En réalité, c'était le Kid, le père de Jdrien. Je veux dire que c'est lui qui s'en est le mieux occupé, lui qui l'a sauvé des Sibériens, l'a emporté dans une fuite éperdue. Lorsque Jdrien est mort, le Kid n'a plus trouvé de goût à la vie et s'est laissé mourir. Moi je continue à vivre. Voilà toute la différence entre nous.

— C'était un véritable dictateur, un homme impitoyable. Quand je me traînais à l'état de cul-de-jatte et de clochard ferroviaire dans l'Australienne, on rapportait sur lui des histoires épouvantables.

— Peut-être bien, mais tout le monde souhaitait vivre dans la Compagnie de la Banquise et les files d'attente d'émigrants s'allongeaient devant les postes frontières. Cette attente interminable, désespérée aux portes de ce paradis donna naissance à une station incroyable qui prit le nom de Station Amertume, la bien nommée. Les gens venaient y oublier leur déception, leur désespoir d'avoir été refoulés par les services d'immigration en se saoulant, en se battant, en violant et en tuant. C'était l'enfer à côté d'une civilisation brillante en plein essor où la culture était vivement encouragée. Je connaissais cette station maudite car j'y ai vécu et j'ai faillit y mourir. Même si le Kid était parfois cruel, injuste, il a permis à des millions de gens de vivre un rêve sans le froid, sans privations.

Ils étaient à l'aplomb du Chenal et bientôt le laisseraient derrière eux. L'un et l'autre ne pouvaient que penser à cette explosion nucléaire qui avait ouvert une brèche fantastique dans ce mur de glace. Une explosion que personne n'avait détectée et pour cause. Qui se souciait désormais du danger atomique ? Chacun, avec le réchauffement, s'était replié sur son petit groupe, sa communauté, la régression avait été d'une rapidité phénoménale. Une sorte de retour à un Moyen Âge sans ambition, sans projets, dans l'oubli des plus simples techniques.

Lien Rag sortit du poste de pilotage pour essayer de reconforter ses invités, mais visiblement l'ambiance était morose. Peut-être fallait-il vider l'abcès et parler de ce qu'ils avaient découvert.

Lien Rag s'assit à la plus grande table du salon et commença de discuter avec les trois voyageurs qui se trouvaient déjà là, et les autres finirent par les rejoindre.

— Des aventuriers sans scrupules qui utilisent un explosif nucléaire pour faire sauter le Chenal Noir, et qui n'hésitent peut-être pas à le traverser tout de

suite après, c'est difficile à envisager. Une folie qu'ils ont dû payer cher par la suite, car ils ont été contaminés à mort.

— Peut-être disposaient-ils de combinaisons spéciales pour affronter ce danger, avança un des assistants. Pas seulement des isothermiques comme nous.

— Oui, dit un autre, les armées en avaient en stock, je parle des armées de la Panaméricaine. Chaque division avait son équipe de décontamination.

Cette dernière précision plongea Lien Rag dans une profonde méditation, à la grande surprise de ces gens qui discutaient avec lui. Il fit un effort pour leur sourire, se leva sous prétexte d'aller relever son cousin dans le poste de pilotage.

— Tu fais une drôle de tête, lui dit Lienty, que se passe-t-il ?

Lien lui rapporta les réflexions des passagers et son cousin comprit l'importance de ces paroles.

— Tu crois qu'il s'agirait d'un commando de spécialistes militaires et non d'aventuriers ?

— Exactement. Et je ne vois qu'une seule explication à cette présence de spécialistes, comme tu dis.

Lienty hocha la tête en silence. Lui aussi savait ce que cela signifiait.

CHAPITRE 27

Lorsque Deborrah lui avait souhaité « Bonsoir, Movane », elle n'avait pas cherché à nier son identité, avait accepté que la fatalité la poursuive. L'ancienne boutiquière lui avait dit que c'était d'abord son allure qui avait attiré son attention.

— Lorsque vous évoluiez dans mon magasin, j'avais remarqué votre élégance naturelle, celle du corps et des mouvements. N'importe qui peut avec des vêtements bien choisis donner une apparence acceptable, mais rares sont celles qui comme vous savent se déplacer, bouger. Je ne vous cache pas que je me sentais jalouse de vous voir ainsi et de ne pouvoir vous utiliser pour des présentations, mais j'avais reçu des ordres stricts. Vous deviez séduire Tharbin et lui arracher son fameux secret sur l'existence de cette navette, que le diable l'emporte.

D'un coup, elle s'excita et Movane lui fit signe de ne pas parler aussi fort. Elle était censée ne pas comprendre l'anglais et être muette. Deborrah regarda peureusement autour d'elle et hocha la tête.

— Vous avez raison. Je suis seule dans une partie de ma yourte au milieu d'un lot de domestiques, des sottes stupides. Rejoignez-moi là-bas.

En définitive, bien que restant très méfiante envers cette femme, Movane se sentait soulagée de ne plus devoir jouer la comédie. Elle s'allongea sur sa natte et lorsque le silence s'étendit sur l'ensemble du campement, elle se glissa jusqu'à l'endroit où Deborrah avait aménagé son coin. Elle y cousait et avait obtenu qu'on la laisse tranquille.

— Je préfère ne pas raconter ce qui s'est passé lorsque le combat cessa. Toutes les femmes furent amenées, les enfants dispersés sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus. Nous fûmes toutes violées par toutes ces brutes, des jours durant.

— Que sont devenues les autres filles et les autres femmes ?

— Elles ont été revendues à un seigneur de la guerre de l'Est quand les guerriers d'ici s'en sont lassés. Plusieurs se sont échappées, mais ont dû périr. Je suis la seule rescapée. Lorsqu'on a pillé nos bagages et que les femmes du harem ont vu les revues de mode que j'avais emportées, malgré l'interdiction qui m'en avait été faite, elles se sont précipitées dessus. Alors je leur ai fait comprendre que je pouvais réaliser ces modèles puisque je savais coudre. Les

matrones m'ont mise au défi de bâtir une première robe pour la plus âgée d'entre elles, et il faut croire qu'elle a plu car depuis je travaille à habiller ces dames. Je ne peux pas dire que je suis malheureuse, même si j'aspire à quitter ces gens-là pour retourner dans un pays civilisé. Je ne sais si j'y parviendrai.

Movane raconta sa propre odyssée, sa fuite avec le neurologue Kan. Lorsque se présenta l'épisode de l'apparition du sphale dans la crevasse où elle et Kan se cachaient, elle hésita puis décida de dire la vérité.

— Quoi, cette créature abominable a survécu ? Mais c'est un être sanguinaire qui ne cherche qu'à égorger les gens.

Movane ne chercha pas à justifier les actes de Zixiss, dit simplement qu'elle parvenait à le modérer, et qu'il l'avait aidée à sortir de cette crevasse où elle serait morte de faim une fois abandonnée par son compagnon. Elle se demanda si elle pouvait révéler à cette femme que le sphale était le démon qui hantait la navette depuis quelque temps.

— Mais comment êtes-vous devenue chamane ?

Movane l'expliqua, heureuse de ne plus parler du sphale. Elle préférait ne pas le trahir pour l'instant, sans savoir exactement la raison de ce refus.

— Vous avez une grande réputation, avoua Deborrah, et je sais que les créatures de ce harem ne cessent de parler de vous.

Il y avait un peu de dépit dans cette constatation.

— Tharbin, lui, n'est vraiment pas satisfait que vous n'ayez pas été capturée. Il a demandé à m'interroger, m'a menacée de tortures si je ne disais pas la vérité, mais pourquoi aurais-je menti à votre sujet ? Je lui ai dit que vous étiez chargée de le séduire et que vous étiez parvenue à vos fins. Il m'a paru à la fois furieux et plein de regrets. Vous avez dû lui apporter beaucoup de satisfactions, ajouta-t-elle, perfide.

— Je n'ai pas couché avec lui si c'est ce que vous voulez dire, se rebella Movane. Jamais je n'aurais accepté que ce gros poussah me touche.

Le sourire sceptique de Deborrah la mit hors d'elle et d'une voix sèche elle lui proposa de lui prouver qu'elle n'avait pas eu de faiblesses pour Tharbin, mais l'avait au contraire épouvanté.

— Vraiment, fit Deborrah, vous l'avez torturé parce qu'il jouit d'être frappé ?

— Il ne s'agit pas de sadomasochisme. Et puisque vous doutez, tant pis pour vous, mais je vous préviens ce sera douloureux. Elle tordit l'estomac de

Deborrah qui soudain devint verte et n'eut que le temps de se précipiter pour vomir dans un seau de toilette.

— Je continue ? demanda Movane, sans pitié.

L'autre essuyait sa bouche et secoua la tête violemment. Elle resta dans son coin, regardant la jeune femme avec horreur. Movane lui sourit.

— Je voulais juste vous faire changer d'opinion sur moi. Lorsque je fais l'amour, c'est avec un être qui me plaît, pas avec un bonhomme hideux.

Comme Deborrah restait agitée de grandes nausées, elle essaya de l'apaiser par le même truchement et y parvint. La couturière se laissa aller au sol, toujours décomposée.

— C'est lorsque j'étais dans le Gouffre aux Garous que j'ai découvert mes qualités de télépathe et de télékinésiste. J'en ai usé sur Tharbin, mais j'évite d'en abuser. Je voulais juste vous prouver que je n'ai pas eu besoin de mes charmes pour amener Tharbin à me confier ses secrets.

Désormais, Deborrah saurait à quoi s'en tenir avec elle, mais elle constata que cette femme doutait encore.

— Vous voulez dire que vous pouvez lire dans mon esprit, murmura-t-elle avec effroi, sachant qu'elle avait le plus souvent des pensées non convenables.

— C'est cela. Je savais là-bas, à Talmyr, que vous me méprisiez, pensant que je dispensais à Tharbin des caresses savantes. Vous jouiez l'effarouchée, la puritaine, mais en réalité cela vous excitait fort. Ne croyez pourtant pas que je serai constamment en train de guetter vos réactions cérébrales. Mais si vous doutez encore, pensez à quelque chose de précis et je vous dirai ce que c'est.

Deborrah secoua la tête et Movane eut un petit rire assez méchant.

— En réalité, vous pensez que je suis une détraquée et que vous aimeriez me dénoncer à Oul-Azam. N'est-ce pas la vérité ? Je vous mets en garde contre toute tentative de ce genre. Si vous persistez à me nuire, je vous abandonnerai avec une hémorragie interne que nul ne pourra stopper, et vous mourrez lentement dans d'horribles souffrances.

Elle ne pensait pas pouvoir provoquer cet épanchement sanguin, mais l'avertissement porta. Elle quitta le repaire de la couturière, rejoignit son recoin à elle. Avant de s'endormir elle estima que la nouvelle situation était préférable à une perpétuelle inquiétude de se voir découverte. Si l'autre respectait leur contrat moral, elle en tirerait profit, Movane pouvait influencer son entourage en la faisant passer pour une très grande spécialiste de la mode.

Vers trois heures, une grande effervescence éclata soudain dans le campement et des projecteurs illuminèrent fortement cette zone, si bien que Movane fut réveillée par la lueur qui traversait le feutre de sa yourte. Elle se leva et alla aux nouvelles.

Elle lut dans les esprits de tous ces gens qui couraient au-dehors que le démon était revenu, et qu'il avait même attaqué un des gardes en piquant sur lui depuis le ciel pour l'égorger. Après quoi il s'était à nouveau envolé et s'était introduit très certainement dans la navette.

Movaneregistra ces nouvelles avec inquiétude. Le sphale était de nouveau en proie à ces hallucinations qui lui faisaient considérer les humains comme ses ennemis héréditaires, ces laineux qui à bord du Bulb d'où venait Zixiss, étaient en guerre contre les sphales. Une guerre éternelle et impitoyable. Il fallait craindre d'autres attaques de ce type.

CHAPITRE 28

À partir de onze heures du soir, un silence profond éteignit tous les bruits, toutes les conversations dans le train-observatoire. Nul ne songea à rejoindre sa cabine pour dormir, nul n'eut vraiment envie de parler et les rares paroles étaient brèves, chuchotées. Les bourdonnements des machines de la centrale de secours, des différents appareils, créèrent un fond sonore qui devenait roulement de tambour funèbre, comme à l'approche d'une exécution capitale. Dans les coursives les gens se déplaçaient avec lenteur, de crainte de cogner quelque chose et de provoquer un bruit, même léger qui disperserait cette atmosphère lugubre. Atmosphère que nul ne songeait à dissiper, sachant que l'enjeu à venir dans une heure serait déterminant pour le sort de l'humanité tout entière. Louria, dans une circulaire sèche, en quelques phrases, avait expliqué pourquoi entre minuit et une heure du matin elle avait souhaité disposer d'une énorme énergie pour le superlaser à fluor atomique. Elle allait décapiter le sommet de la coupole d'Altaï, ce chicot lunaire qui persistait à fonctionner en totale autonomie, deux mille ans après qu'une explosion ait pulvérisé le satellite de la Terre. Elle ne précisait pas dans ce texte combien sa tâche serait hasardeuse, mais tous savaient que le contexte était mauvais, qu'il n'avait jamais été aussi mauvais. Non seulement la météo n'annonçait aucune éclaircie au-dessus du pôle, mais des éléments opaques, extérieurs à l'atmosphère terrestre, s'attardaient précisément entre le train-observatoire et Altaï. Louria Finister allait viser son objectif avec la seule aide des images virtuelles du radiotélescope, améliorées par ordinateur. Mais les astrophysiciens et même les simples employés du train savaient ce que ça signifiait. Le rayon laser destructeur pouvait manquer son objectif, se perdre dans l'espace ou frapper Altaï de plein fouet, bien en dessous de la coupole. Que se passerait-il alors, nul ne pouvait le dire, simplement l'imaginer.

Dès onze heures trente Louria se trouvait dans la nacelle en train de régler le radiotélescope selon les fréquences émises par Altaï, fréquences qui venaient d'être recalculées par les spécialistes, affinées autant que faire se pouvait. Les autres astrophysiciens dirigeaient les différents appareils à miroir, le spectrographe, les postes d'écoute radio.

À minuit moins le quart, Louria lut à voix haute sa check-list et chacun répondit de son poste. Lorsque ce fut terminé, elle se concentra, les yeux fermés, et attendit qu'à minuit pile toute l'électricité produite dans le Grand Cercle polaire diverge vers le train-observatoire. Les transformateurs allaient bourdonner de plus belle, peut-être quelques-uns lâcheraient, mais ils étaient

assez nombreux pour parer aux défaillances.

Une voix anonyme égrenait le compte à rebours et Louria imaginait le visage du président Fortalès, là-bas dans son bureau, solitaire peut-être ou en compagnie de deux, trois collaborateurs fidèles. La Panaméricaine ignorait ce qui se préparait, le monde entier continuait de vivre plus ou moins facilement sans la moindre appréhension.

— Zéro.

Le laser crépita et tout le système démarra, suivant strictement les dernières données enregistrées par le radiotélescope, les spectrographes et éventuellement les astrophysiciens. Louria n'avait pas sous-estimé la possibilité d'un miracle qui libère le ciel de sa couche nuageuse et, beaucoup moins probablement, écarte ces ombres opaques dans l'espace.

Sur un écran elle découvrit le schéma de la coupole d'Altaï, vit le rayon laser qui la grignotait. Elle nota la présence de vapeur d'eau, se demandant si le radiotélescope signalait son image de synthèse pour enjoliver le tableau, ou bien si réellement de la vapeur d'eau s'échappait de la coupole, preuve que le superlaser aurait fait sauter toute une partie de la carapace de glace.

Comme prévu, elle stoppa l'émission et tout de suite commença le défilé des images virtuelles, qui à partir de données déjà enregistrées, insérées dans les nouvelles acquisitions, essayaient d'approcher la réalité. Louria savait qu'il ne fallait surtout pas éprouver le moindre sentiment de triomphe dès que les premières images apparaîtraient, car au fur et à mesure elles se déformeraient, se détérioreraient pour mieux refléter ce qui s'était réellement passé là-haut, à trois cent mille kilomètres.

Elle avait choisi cette nuit-là en sachant fort bien que durant vingt-huit jours Altaï n'offrirait pas la même facilité pour un tir efficace. Dès quatre heures du matin, le morceau de Lune disparaîtrait même derrière ces couches successives qui empêchaient de le voir vraiment.

Au sol de la coupole, une équipe recevait également les images et pouvait les commenter à voix basse. Louria entendait leurs chuchotements malgré les ronronnements de ses appareils.

Lorsque la dernière image produite par l'ordinateur du radiotélescope arriva, elle ne parvenait pas à croire à sa chance. Entre la première et la dernière, trente-quatre s'étaient présentées et si dès la troisième il y avait eu du changement, depuis les modifications étaient imperceptibles. Elle se refusait de croire que dès la première rafale elle avait réussi. Elle avait annoncé à Fortalès qu'elle en enverrait plusieurs infiniment courtes, mais subitement elle décida de changer de tactique, de laisser aux logiciels d'Altaï

le temps d'assimiler l'agression.

Dans son bureau de Salt Lake Station, Fortalès reçut les dernières images et son conseiller scientifique dut les lui commenter. Mais Louria estimait que même ce collaborateur aurait du mal à préciser si c'était un succès ou un échec. Pour elle, c'était simplement bon. Elle avait trouvé la ligne de visée et n'avait qu'une légère modification à effectuer, deux paramètres d'angle à changer avec infiniment de délicatesse. Depuis le sol monta une sorte de crépitement qui la paniqua, croyant que le système fondamental du laser se détraquait, lorsqu'elle comprit que c'étaient des applaudissements. Elle ne sourit même pas, haussa les épaules, lança dans le micro :

— Attendez donc un peu la suite, vous n'aurez peut-être plus envie de crier bravo.

Puis d'une voix plus neutre :

— On recommence.

Dans le Grand Cercle polaire, les observateurs purent assister à cette succession de traits de feu extrêmement brillants qui allèrent frapper la couche nuageuse. Beaucoup pensèrent que depuis le train-laboratoire on essayait de disperser cette couche.

— Stop ! annonça-t-elle.

La première image montrait la coupole décapitée au dixième, ce qui était déjà assez satisfaisant, puis les autres commencèrent de présenter des vues synthétiques montrant la coupole endommagée sur un cinquième de sa hauteur.

— C'est peut-être trop, dit Louria à voix haute, fortement impressionnée. Ce résultat, elle ne pensait pas l'atteindre avant la fin de l'émission. Et il s'annonçait déjà. Elle cracha dans le micro :

— Vous êtes sûrs, vous en bas, les techniciens, que ce foutu radiotélescope ne déraile pas ? À moins que ce ne soit son ordinateur. Il me fournit des images apparemment invraisemblables.

Un silence, puis la voix d'une femme, électronicienne de valeur :

— Tout fonctionne normalement. Vous avez fait mouche, c'est tout.

Des acclamations de joie s'élevèrent, mais Louria intervint rudement :

— Un peu d'humilité s'il vous plaît. Ce ne sont que des images de synthèse qui ne sont jamais fiables à cent pour cent et dans ce cas, même à

quatre-vingt-dix pour cent ce serait un échec et vous le savez bien. Nous allons marquer une pose de vingt minutes. J'ignore comment, mais nous devrions avoir une réaction soit concrète, vérifiable sur-le-champ, soit également virtuelle.

Elle se servit du café de la Thermos qu'elle avait emportée, le but lentement en essayant de ne penser à rien. Mais c'était difficile car des préoccupations fusaient en feu d'artifice dans son cerveau.

— Appel de la Présidence, lui annonça-t-on.

— Branchez.

Elle aurait préféré que Fortalès ne l'appelle pas sur-le-champ, qu'il patiente un peu.

— Louria, le professeur Esquaille, mon conseiller scientifique, me signale que vous avez stoppé le tir du super laser contrairement au programme que vous annonciez. Des difficultés inattendues ?

— C'est exact. J'ai arrêté, mais il n'y a pas de problèmes.

— Est-ce en raison des images que nous avons reçues et qui d'après le professeur sont étonnantes, pour ne pas dire plus ? Il semble que vous ayez décapité cette coupole. Ça représente trois cent mille kilomètres malgré l'opacité qui règne sur le pôle, c'est stupéfiant.

— Ce sont des images de synthèse qui frôlent la réalité, sans jamais vraiment la représenter entièrement. J'ai arrêté pour laisser une marge de réflexion.

— Une marge de réflexion à qui ?

— À cet ensemble électronique qui gère cet observatoire lointain, fit-elle avec prudence, certaine que le professeur Esquaille allait bondir d'incrédulité.

Ce n'était ni un astrophysicien ni un passionné d'informatique. Il avait dirigé une unité de recherche sur la glaciologie. Avec le retour du froid et de la glace, il fournissait à la Présidence des analyses prévisionnelles sur les modifications géophysiques.

— Louria, comment ces... cet ensemble électronique pourrait-il réagir ? Votre théorie est qu'il communiquait avec Charlster par l'intermédiaire... euh... de cet échiquier.

Il chuchotait presque, mal à l'aise de sentir sur lui le regard désapprouvateur d'Esquaille. Elle pouvait très bien imaginer la scène entre le président ayant

essayé, avec une belle et bonne volonté de la croire sur parole, et ce professeur proche de la retraite, empêtré dans ses principes depuis au moins quarante ans. Acceptait-il seulement que l'astronomie et d'autres sciences interdites comme la recherche historique soient à nouveau autorisées ?

— Ce n'est pas une théorie, mais un constat que mon collaborateur Harold Kowning et la neurologue Olga Tireligne ont pu faire également.

— Je comprends bien, continuait Fortalès sur le même ton ennuyé, mais croyez-vous que d'ici vingt minutes il y aura un signal quelconque qui nous permettra d'espérer... une amélioration du climat ?

— Je n'irai pas aussi loin dans mes spéculations, mais si déjà nous avons un contact, ce serait extraordinaire. Je vous présente mes excuses, Président, mais je dois reprendre mon travail car les minutes s'écoulent. Il y a déjà cinq minutes que j'ai arrêté le tir et il ne nous en reste que quinze avant la reprise du programme.

Elle poussa un soupir de soulagement, ferma les yeux et essaya de chasser de sa tête tout ce qui l'encombrait jusqu'à l'obsession. Notamment l'incertitude sur le sort de Harold et de son père.

Elle but encore un gobelet de café, reprit ses schémas de vérification. Au sol, l'équipe s'était calmée et travaillait à nouveau, visiblement encouragée par ce que ses membres appelaient un succès, mais qu'elle n'osait encore qualifier.

Sur son écran elle aligna toutes les images de synthèse fournies par l'ordinateur et les étudia soigneusement les unes après les autres, en gros plan. Elle pensa même un temps descendre pour se rendre dans un laboratoire où un énorme écran de plusieurs centaines de pouces occupait tout un pan de cloison. Voire dans son bureau où en existait un autre.

Elle essaya de relever des imprécisions, des reprises douteuses. Cet ordinateur d'astrotélescope ne paraissait pas atteint de biologisation, mais il réagissait parfois dans le sens du convenu, comme s'il tendait à satisfaire celui qui le sollicitait. Louria savait que c'était stupide d'imaginer une telle possibilité, mais en cet instant de grand doute, de grande confusion, elle cédait à ce sentiment qui n'avait rien à voir avec le comportement scientifique classique.

Elle rappela la spécialiste en électronique qui s'occupait de cet ordinateur, et l'écouta répondre clairement et avec certitude que son appareil était digne de foi, dans la mesure où le radiotélescope ne trichait pas.

— Je ne devrais pas parler ainsi, car c'est prêter à cet outil des sentiments

humains, mais un grain de poussière peut l'induire en erreur, par exemple un artefact.

— Je vous remercie, dit Louria qui consulta son cadran.

— Il nous reste à peine dix minutes avant la reprise de ces tirs. Nous effectuerons de courtes rafales de cinq secondes espacées de cinq secondes également, annonça-t-elle aux techniciens qui veillaient sur le superlaser.

— Vous savez, voyageuse directrice, dit l'un d'eux, je viens de faire quelques calculs rapides et nous n'avons dépensé que quatre mille kilowatts, ce qui ne pouvait guère gêner la distribution.

— D'accord, toutefois il est possible que dans les minutes qui vont suivre nous utilisions dix à vingt fois plus.

Elle essayait de ne pas y penser. Mais elle espérait toujours que les logiciels biologisés d'Altaï allaient enfin réagir. Et elle n'était pas la seule. Fortalès lui-même devait attendre. Pourquoi s'était-il embarrassé de ce professeur Esquaille, Claudion Hyponias aurait mieux convenu, même si son ex n'aurait pas caché son ressentiment envers elle.

— Le compte à rebours commencera dans deux minutes, dit la voix neutre. Dans deux minutes commencera le compte à rebours pour la poursuite de l'expérience.

Drôle d'expérience, pensa Louria.

— Appel extérieur, claironna-t-on du sol, Harold Kowning en personne.

CHAPITRE 29

Lorsque Harold avait réveillé son père pour lui faire cette proposition, Edgon avait d'abord refusé de quitter ce refuge en pleine nuit, mais Harold l'avait alors menacé de partir seul.

— Nous ne réussirons à rentrer là-bas qu'avec l'obscurité et en profitant de cette heure matinale. Je suis certain que nous serons bien reçus.

Ils décidèrent de se séparer pour emprunter des tramways différents, se donnant rendez-vous sur un quai du centre-ville.

Bien qu'il ait bousculé son père pour lui faire accepter son idée, Harold comptait sur son habileté d'escroc pour pénétrer dans les lieux. Ils se retrouvèrent peu après et s'enfoncèrent à l'arrière d'un groupe important de wagons d'habitations. Ce fut un jeu d'enfant pour Edgon que d'ouvrir la porte arrière donnant sur ce quai de service réservé aux enlèvements d'ordures, aux déménagements et au stationnement des professionnels effectuant des réparations dans le coin. Nul ne pouvait emprunter le quai principal donnant accès à ces wagons et réservé au trafic et aux habitants.

Harold aurait préféré sonner chez Cristella Marlone, mais son père l'en dissuada, démontrant que ce faisant il créerait une grande agitation chez cette femme et ensuite dans les étages de ce wagon. La mère de Rom aurait peut-être du mal à se réveiller, voudrait connaître l'identité de ceux qui sonnaient.

— Nous rentrons et attendons qu'elle se lève normalement. Ce sera moins risqué.

Vraiment gêné, Harold se rendit à ses arguments et ils pénétrèrent dans l'ensemble de compartiments habitables de Cristella.

— Mais dis donc, c'est quelqu'un qui n'a pas de problèmes de fric cette voyageuse-là.

Ils s'installèrent, Harold dans un fauteuil, Edgon sur une banquette, mais il se rendit ensuite aux toilettes. Dans un silence total.

Cristella se leva vers sept heures, traversa le salon sans paraître les voir, pénétra dans la cuisine d'où elle ressortit en trombe armée d'un grand couteau à découper.

— Que faites-vous là, si vous approchez je...

Puis elle reconnut Harold qui souriait timidement, la tête penchée. Elle avait un faible pour lui et même une nuit avait rêvé qu'il l'embrassait. Elle en était restée émue toute la journée suivante.

— Désolée, murmura-t-il, mais nous sommes traqués. Je vous présente mon père, Edgon.

Elle le trouva presque aussi beau que son fils avec quelque chose de plus audacieux, de plus séducteur dans l'œil pétillant.

— Traqués ?

— Certainement les amis d'Opérasque. Nous ne savions où aller. Nous pensions demander le secours de Fortalès, mais devrions pour cela passer par un commissariat. C'est plutôt risqué car il y aura toujours un admirateur d'Opérasque chez ces policiers.

Elle leur fit signe de la suivre dans la cuisine, referma la porte.

— Je suis moi-même surveillée.

— Nous sommes passés par le quai de service. Il n'y avait personne en planque je peux vous l'assurer, dit Edgon, commençant à prendre sa voix câline de séducteur. J'ai une certaine habitude.

— Mon téléphone aussi est sur écoute.

— Pouvez-vous nous procurer un portable ? demanda Harold. À n'importe quel prix.

— Si je rentre dans une des boutiques spécialisées, mes accompagnateurs, ils ne se cachent même pas, y rentreront aussi et sauront quel type d'appareil j'ai acheté et son numéro. Rien de plus facile pour le mettre également sur écoute.

— Il faudrait que je prévienne Louria Finister, dit-il. Elle doit se faire du souci à mon sujet.

— Fiston, tu devrais y renoncer pour le moment. Nous allons passer la journée ici, si voyageuse Marlone nous accepte, et repartirons ce soir. J'ai soudain pensé à un endroit où éventuellement nous serons acceptés.

— Je dois réveiller Rom pour l'école, dit-elle. Je préfère que vous attendiez dans mon compartiment à coucher que nous soyons sortis. Vous pourrez alors préparer un déjeuner et vous reposer. Mon fils est très perturbé. Je sais qu'il aime bien Harold, mais n'empêche... Je le préparerai à vous

rencontrer ce soir.

— Claudion Hyponias est revenu vous harceler ? demanda Harold.

— Encore lui, il n'est pas très adroit mais la pire c'est cette Olga Tireligne. Je ne peux la supporter. C'est une arriviste qui espère parvenir la première à faire parler l'échiquier de Charlster. Voulez-vous me suivre dans mon compartiment ?

Lorsqu'elle eut refermé la porte sur eux, Edgon se déchaussa et s'installa dans la couchette avec un soupir de bonheur.

— Elle a un parfum très évocateur, murmura-t-il. Tu ne m'avais pas dit qu'elle était aussi charmante, certes un peu charnue, mais ce n'est pas pour me déplaire. Tu sais, je crois que tu lui conviendrais et que je ne la laisse pas indifférente.

Harold aurait préféré qu'il n'évoque pas des choses aussi futiles, mais son père ne changerait jamais. Il n'était sérieux qu'avec l'électronique, sinon il succombait devant les femmes pour peu qu'elles aient du charme.

Son père finit par s'endormir et Harold avait du mal à garder les yeux ouverts. Mais il résista et entendit Cristella revenir vers les neuf heures trente, attendit qu'elle décide de les rejoindre. Voyant que le père du garçon dormait, elle mit un doigt sur sa bouche et fit signe à Harold de l'accompagner à la cuisine. Elle lui prépara un solide déjeuner. Tout en mangeant il jugea indispensable d'expliquer leur situation.

— Mon père pense qu'un virus paralyse l'échiquier en question et empêche toute transmission avec Altaï. Il croit que c'est un complot des fidèles d'Opérasque, ou Opérasque lui-même, mais personnellement je me demande s'il a raison.

— Toujours est-il que Rom est très affecté par le silence de son père, Charlster. Vous savez je ne suis pas dupe, je sais que la voix de Charlster est enregistrée et tourne en boucle en quelque sorte, que le choix des mots s'effectue en fonction des questions pour donner une réponse sommaire. Mais Rom y croit et jusqu'à présent c'était très important pour son équilibre mental. Comme tous les enfants surdoués, il est extrêmement fragile.

Lorsque, un peu avant midi, Claudion Hyponias et Olga Tireligne s'annoncèrent en sonnant depuis le quai, ils se cachèrent dans le compartiment à coucher de Cristella qui reçut sans enthousiasme les deux visiteurs. Elle répondait sèchement à leurs questions. Toutes concernaient la console de jeu qu'Olga Tireligne était allée chercher dans le compartiment de l'enfant et manipulait sans se gêner.

Finalement Claudion Hyponias s'en irrita et lui fit comprendre qu'il ne servait à rien de s'énervier sur un appareil verrouillé. Il annonça qu'ils se retireraient.

— Vous pouvez sortir, leur dit Cristella, ce garçon est quand même plus raisonnable qu'elle.

— Je peux prendre une douche ? demanda Edgon.

— Oui, je vais vous donner des serviettes.

Harold resta dans le salon, réfléchissant à cette étrange situation. En venant à Salt Lake Station, il ne pensait pas être entraîné avec son père dans une sorte de cavale sans fin.

Quand Cristella reparut il la trouva un peu bizarre, silencieuse, et se rendit compte qu'elle était restée absente assez longtemps avec son père dans la salle de bains. Il préféra ne pas épiloguer, mais souhaitait qu'Edgon ne commette pas un esclandre qui les forcerait à se réfugier ailleurs.

Lorsque Rom revint, il fut quelque peu intimidé par ces deux hommes, même s'il reconnaissait Harold et en avait gardé un bon souvenir. Celui-ci alla s'amuser avec lui, ne fit aucune allusion à la console de jeu d'échecs. Il aida Rom à construire un train télécommandé, constata que malgré son jeune âge l'enfant avait déjà avancé dans ce travail.

— Si vous voulez, vous coucherez dans le compartiment de Rom puisqu'il y a une couchette sous la sienne facile à installer. Votre père pourra utiliser la banquette du salon qui se déplie.

Profitant de ce qu'ils étaient seuls dans le salon, Harold essaya d'avoir une conversation sérieuse avec son père, mais celui-ci était complètement détaché de leur situation précaire. Il dit que Cristella était vraiment une femme merveilleuse, qu'il se trouvait très bien chez elle et n'envisageait pas pour tout de suite de s'en aller.

— Tu sais fiston, laissons s'apaiser les choses, nos ennemis vont se lasser et dans deux, trois jours nous aurons plus de chance de leur échapper quand nous quitterons cette charmante planque. D'ailleurs Cristella est tout à fait de mon avis. Ne sois donc pas plus royaliste que le roi.

Son père avait un goût prononcé pour ces formules que plus personne n'utilisait. De même le terme de fiston. Mais pour eux c'était un signe de reconnaissance. Entre deux absences prolongées d'Edgon, quand il l'entendait crier : « fiston où es-tu ? » Harold mourait de joie.

Rom s'endormit tôt et Harold consultait quelques livres ayant appartenu à

Charlster. Il songeait à Louria qui devait craindre le pire à son sujet. Lorsqu'il alla boire un verre d'eau à la cuisine, il ne fut pas surpris de constater que la banquette du salon était vide. Son père ne perdait pas de temps. Autrefois il se souvenait que sa mère déclarait à qui voulait l'entendre que jamais plus elle ne le reprendrait, et dès qu'il réapparaissait elle oubliait ses menaces.

Lorsqu'il revint dans le compartiment de Rom, il se statufia à la porte. L'échiquier murmurait, le son étant réglé très bas.

CHAPITRE 30

Lorsqu'il séjournait à la station centrale, Césaire rencontrait son compagnon Galias à la cafétéria, à chaque repas. Le comptable n'était visiblement pas heureux dans cette société de transport et se plaignait. Césaire ne lui faisait jamais part de ses intentions secrètes. Lorsqu'il déciderait de tout abandonner pour rejoindre le Groenland et son oncle Sangole, il partirait seul. Galias était un compagnon exécrable, toujours en train de se plaindre. Il n'imaginait pas que ce serait en sa compagnie qu'il pourrait réaliser son rêve.

Ce soir-là, Galias parla de ce travail fastidieux qu'il effectuait, avec l'enregistrement de tout le matériel acheté d'occasion que la NSTT recevait par fournées, pêle-mêle. Il fallait fournir de grands moyens de manutention pour décharger les plates-formes, dresser un catalogue de ces rails, aiguillages, ponts, quais artificiels, draisines, wagons et locos.

— Il y a des machines presque neuves que les événements anciens de Transeuropéenne avaient envoyées au rebut et qui sont tout de même en bon état. Par exemple j'ai repéré une draisine de qualité, ce qu'on appelait jadis dans la Compagnie Transeuropéenne un loco-car. C'est comme un wagon d'habitation autonome capable de rouler grâce à un diesel. D'après les mécanos, ce moteur n'a guère souffert et il ne faudrait pas grand-chose pour le remettre en état.

Césaire resta sous le choc. Galias lui apportait la solution qu'il attendait depuis qu'il travaillait sous les ordres de l'ingénieur Cartier.

— Un loco-car ? En bon état.

— Si jamais les chefs le repèrent, ils voudront s'en emparer. D'après la fiche qui vient d'être établie, on peut avec ce véhicule rouler à bonne vitesse durant mille kilomètres sans refaire les pleins. Il appartenait dans le temps à un riche propriétaire d'une usine transformant les produits agricoles en plats sous vide.

— Il sera vite adopté par les ingénieurs de la société ou les cadres.

— Pas sûr, dit Galias, tout en engouffrant de grosses quantités de nourriture.

Il était insatiable et tout au long de leur longue marche après l'abandon de leur bateau, il n'avait cessé de se plaindre de la faim.

— Il est tout au fond du parc et celui-ci s'étire sur près d'un kilomètre. Si bien que personne ne va jamais jusqu'au fond, sauf moi bien sûr, l'imbécile de service pour comptabiliser le matériel.

— Dans ce cas, comment des mécanos ont pu établir un diagnostic de ce loco-car ? S'ils l'ont repéré, ils essayeront de se faire bien voir auprès de Cartier ou d'un autre ingénieur pour le signaler à leur attention.

— Ils n'ont vu que les moteurs. Moi seul suis rentré à l'intérieur. J'ai vu la cuisinette, la salle d'eau, les couchettes, les différents appareils. Je ne sais même pas à quoi servent certains. Ces mécanos n'ont pas remarqué qu'il était aussi bien équipé, et même l'un d'eux parlait de prélever les moteurs pour les installer sur une autre carcasse de draine.

Si au début il avait cru que Galias parlait de ce loco-car comme il l'aurait fait d'autre chose, il se rendait compte que le comptable dirigeait en fait la conversation. Galias n'avait pas envie de rester éternellement là et envisageait de partir ailleurs. Mais son manque d'énergie et de réflexion l'handicapait pour prendre une décision personnelle. Il avait besoin de lui, Césaire, dont il avait découvert la redoutable force de caractère. Il lui apportait comme sur un plateau la possibilité de quitter cet endroit, oui, mais à condition qu'il fasse partie du voyage.

Césaire se leva pour aller prendre un complément et lorsqu'il revint parla d'autre chose. La mine de Galias s'allongea.

— Vous n'êtes pas intéressé par ce loco-car ? osa-t-il demander à la fin.

— Quel loco-car ? Ah, celui dont vous parliez tout à l'heure. Pourquoi serais-je intéressé ?

— Vous savez, j'ai fait l'inventaire des réservoirs mal vidés qui se trouvent dans ce parc, et j'ai un total de quatre tonnes d'huile dont personne ne soupçonne la présence.

CHAPITRE 31

Ce fut l'ordinateur qui le réveilla à dix heures alors qu'il venait de s'endormir, lui conseillant de regarder par le hublot. Il découvrit que le tube d'arrivée d'air s'était redressé et que d'énormes bulles fleurissaient, irisées par les projecteurs puis s'échappaient vers la surface.

— Quelqu'un a remis le générateur en marche, conclut la voix métallique dans son dos.

Cet ordinateur disposait de multiples sorties vocales dans toute la Locomotive et ne se privait pas d'interpeller, de faire des réflexions, de philosopher à voix haute.

— Je vais remonter, décida Kurty.

— C'est peut-être ce que souhaite celui qui a relancé la production d'air. Il vous guette avec des intentions malveillantes.

— Je ne peux que profiter de cette occasion.

Il enfila sa combinaison étanche, passa dans le sas que l'eau de mer envahit aussitôt. Il ramassa l'embout, le cliqua sur son intégral, respira à fond. Un instant il avait craint que l'air contienne une substance anesthésiante. Fleur avait constitué une pharmacie importante avec des produits de ce type.

« Si l'un de nous a besoin d'une opération, nous pourrions éventuellement la faire, même si je préfère ne pas envisager pareille chose. »

Il remonta lentement, éclairé par la lueur des projecteurs de la Machine, aperçut la coque plate de la barge, glissa sur la gauche vers l'emplacement de l'échelle de plongée. Juste comme il posait sa main sur le dernier échelon, l'air cessa d'arriver et il paniqua. Malgré son entraînement à rester en apnée le plus longtemps possible, il eut l'impression d'étouffer. Il remonta plus vite qu'il ne l'avait prévu, se hissa sur l'échelle essayant d'arracher son intégral, oubliant qu'il y avait une procédure à suivre pour libérer les verrouillages. Il était à deux doigts de l'asphyxie lorsqu'il y parvint.

Il resta accroché à l'échelle, suffoquant encore, essayant de récupérer son souffle. L'intégral était tombé à l'eau, mais flottait. Il redescendit de deux échelons pour le récupérer. Il se sentait affaibli, avec un besoin de dormir. Comme un imbécile il avait épuisé dans son affolement toutes ses réserves

d'air pulmonaire, alors que s'il avait gardé son calme il serait en pleine forme en cet instant. Il flageolait sur ses jambes, se demandant s'il parviendrait à enjamber la rambarde. D'ordinaire il plaçait une caisse sur le pont pour faciliter sa manœuvre, mais elle avait glissé. La barge enregistrerait souvent des mouvements d'oscillations. Rien à voir donc avec ceux qui se trouvaient en ce moment à son bord et avaient remis le générateur en route. Par simple curiosité ou pour le piéger ? Mais l'avaient-ils déjà coupé la veille ou bien s'agissait-il d'une panne ?

Lentement il passa sur le pont, car il devait se changer au plus vite. La combinaison mouillée se glaçait sur-le-champ dans les moins trente ambiants et bientôt il ne pourrait plus bouger, les manches et les jambes raidies aux articulations par une épaisse couche de glace. En général il s'essayait vigoureusement dès son arrivée sur le pont. Oui, mais c'était Fleur qui lui apportait les serviettes chaudes pour un meilleur résultat.

Il choisit la soute arrière où il savait que des combinaisons sommaires étaient suspendues. L'une d'elles ferait l'affaire en attendant qu'il puisse récupérer les plus perfectionnées dans la cabine qu'il avait aménagée pour Fleur et lui. Il eut du mal à ôter celle de plongée déjà figée aux pliures du coude, des genoux. Et ce local était glacé, à la même température qu'à l'extérieur. Il grelotait en sous-vêtements, le temps d'enfiler son vêtement, regrettant qu'il ne soit pas auto-chauffant. C'était juste une protection anti-froid, pas plus. Aucun intégral, même pas une cagoule ne se trouvaient là et il enfouit son cou et une partie de sa tête dans un vêtement de laine polaire qui traînait.

Il lui fallait une arme et comme il en avait disposé un peu partout avec prudence, il savait où trouver une carabine classique à chargeurs souples chaînés. Deux chargeurs reliés en quelque sorte, quarante munitions, vitesse de tir cent à la minute.

Il rampa sur le pont lorsqu'il aperçut de la lumière dans la partie habitable de la barge. Pour travailler dans une atmosphère acceptable, il avait établi un roof important, avec la cabine bien chaude sur tribord. Par ici le pont glissait comme si on l'avait nettoyé à l'eau pour laisser ensuite celle-ci geler. Il ne comprenait pas la raison de ce travail. Les chasseurs d'otaries ne se seraient pas amusés à ça.

Il retrouva la carabine dans un coffre, sous des balises et des gueuses de fond. Pour atteindre le local éclairé il ne pouvait se risquer à marcher. Il aurait fallu disposer de bottes antidérapantes, mais il avait oublié d'en garder dans la penderie aux combinaisons.

Il se cramponna à la rambarde pour faire le tour complet de la barge. Ainsi il découvrirait si la passerelle était relevée ou non, si un gros traîneau à

moteur vapeur ne stationnait pas sur la banquise.

Les lumières du local n'éclairaient guère loin et il progressait dans une ombre protectrice. Quelqu'un sortant du roof ne le verrait pas tout de suite, alors que lui pourrait suivre tous ses mouvements.

Il entendit une voix. Une voix jeune qui chantonnait en pidgin. En même temps, le propriétaire de la voix devait lancer quelque chose dans la douve, provoquant des bruits d'eau.

Immobile, il analysait cette voix, ces bruits et crut comprendre qu'un homme, un garçon jeune, jetait de la nourriture à un animal qui nageait. Une otarie. Et il pensa à celle qu'il avait commencé d'apprivoiser. « Jenny, pensa-t-il, c'est Jenny qui a fini par comprendre que j'habitais ici. Ne me voyant plus approcher de sa colonie, elle est partie à ma recherche et c'est ce type inconnu qui a osé s'introduire chez moi qui la nourrit ! » Ce qui le rendait littéralement furieux. Cette jolie otarie n'était venue que pour lui, pas pour cet intrus. Dans un mouvement de colère, il porta la carabine à son épaule, mais n'alla pas au-delà. Une flèche de lumière fit briller le pont glacé avant de s'agrandir en forme de rectangle.

— Hé, Sumar, ne donne pas tous les poissons à cet animal, nous voulons en manger nous aussi, lança une voix depuis la porte ouverte du roof.

— Elle est drôlement affamée, répondit Sumar.

Kurty avait déjà entendu ce nom quelque part. Il commença de penser à la famille Kalami des Seychelles. Était-ce là-bas qu'il y avait un garçon portant ce nom ? Il finit par se dire que ces Indiens l'obsédaient quelque peu. Il voyait leur mainmise un peu partout et parfois se demandait si les chasseurs d'otaries qui avaient effrayé Fleur n'étaient pas à leur solde.

— Tu n'aurais pas dû laver le pont, Sumar, on se casse tous la figure dès qu'on veut marcher.

— Mets des chaussettes sur tes bottes, tiens. Ces saletés d'oiseaux qu'on a fait fuir en arrivant avaient chié partout. C'était dégoûtant et le voyageur appréciera que nous ayons nettoyé leurs saletés.

Kurty avait plusieurs fois eu des ennuis de ce type avec ces oiseaux de mer qui soudain s'abattaient sur la barge par centaines, lorsqu'ils croyaient l'endroit désert. Il tirait alors des coups de feu pour les faire voler, furieux de devoir nettoyer leurs déjections. Il se détendit, faillit se dévoiler, mais au dernier moment se contint.

— Ce générateur, c'est bien celui que nous faisons marcher quand ils descendaient dans le fond, mais il n'arrête pas de tomber en panne. À peine on

venait de le relancer qu'il s'est arrêté.

— Lorsque nous sommes arrivés il ne marchait pas, dit Sumar, qui se penchait par-dessus la rambarde pour dire à Jenny que le repas était terminé et que maintenant elle devait aller dormir pour digérer.

S'il reconnaissait aussi la deuxième voix, Kurty était incapable de mettre un nom sur le garçon qui la détenait.

— Si le voyageur ne revient pas, qu'allons-nous faire ? Repartir chez nous ? Ou bien l'attendre encore un peu. En pêchant du poisson on ne sera pas obligé d'utiliser ses provisions. Juste le thé et le chauffage, et les combinaisons plus pratiques que nos fourrures.

— Viens manger, Themaro s'impatiente.

Themaro, un grand gaillard qui était devenu champion du harpon dans la chasse aux cachalots. Kurty savait que celui qui se tenait à la porte se nommait Furau et qu'il pouvait plonger en apnée très longtemps. Il ne savait comment les aborder, ne voulait pas les effrayer. C'étaient des amis, jadis.

Il attendit qu'ils soient tous entrés dans le roof pour glisser le long de la rambarde et avoir le moins de distance à parcourir sur le pont glacé. En même temps il se disait que ce serait une sacrée corvée que de racler cette glace le lendemain, qu'il faudrait d'abord l'ensemencer avec du sel pour la faire fondre, puis balayer énergiquement.

Comme il s'approchait, des jappements s'élevèrent de la douve d'eau libre. Jenny le reconnaissait sûrement.

— Chut, fit-il, tais-toi donc.

Mais elle était folle de joie, essayait même de sauter vers lui, retombait dans l'eau avec des splash retentissants, si bien que Sumar réapparut à la porte :

— Va te coucher, reviens demain pour le poisson... Hé, que faites-vous là, vous ?

En même temps, effrayé, il reculait à l'intérieur du roof. Les deux autres, alertés, apparurent derrière lui.

— Je suis Kurty, le propriétaire de cette barge. Vous ne vous souvenez pas de moi ? Moi si et je peux vous appeler par vos noms, Sumar, Furau, Themaro. Je vais aller vers vous, mais je risque de me casser la figure sur ce verglas.

— Vous êtes le voyageur Kurty ? Mais où est la voyageuse Fleur ?

Tout comme Cébu, quelques mois auparavant, ces garçons n'utilisaient jamais les mots de voyageur et voyageuse. Ce retour à cette formule de politesse ancienne inquiétait Kurty. Ces garçons avaient donc eu des contacts avec les promoteurs de la nouvelle société ferroviaire, ou bien se préparaient-ils à en avoir ?

Il ne dérapa qu'une fois et saisit la main secourable de Sumar venu à sa rencontre, qui, lui, avait effectivement enfilé des chaussettes sur ses bottes.

— Nous sommes heureux de vous revoir, Voyageur. Nous sommes arrivés hier.

— Comment êtes-vous montés à bord ? demanda Kurty sur ses gardes.

— On a découpé un énorme glaçon dans la bordure de banquise et j'ai traversé d'abord, dit Furau, et j'ai abaissé la passerelle pour les deux autres.

— Et voyageuse Fleur n'est pas revenue de Bandar ? demanda Themaro. Étiez-vous allé la voir ?

— Non, dit Kurty sèchement. J'étais sous l'eau et soudain le générateur s'est arrêté. J'ai pensé que des gens malveillants étaient à bord et je me suis réfugié dans la Loco.

CHAPITRE 32

Ils survolaient l'île du Titan à très haute altitude, douze mille mètres, mais les ascendances chaudes créées par le volcan agitaient le dirigeavion de vibrations et ils durent s'écarter de l'aplomb.

— C'est vraiment un îlot plutôt qu'une île, constata Lienty.

Lien Rag, la gorge nouée par l'émotion, ne répondit pas. Son cousin avait raison, c'était un îlot avec seulement une grande frange de glace qui le ceinturait sur un kilomètre de profondeur environ. Il y avait un bateau au sud-est, certainement à l'ancre et des fourmis sur la glace, des hommes qui transportaient des choses lourdes.

— Quand la banquise du Pacifique existait, on ne savait même pas que c'était un îlot, dit-il enfin.

Le réchauffement avait provoqué de grandes destructions et les wagons qui servaient d'ateliers étaient pour la plupart en ruine. Dans l'oculaire proche de lui, Lien Rag découvrit des hommes en train de fouiller dans les détritits.

Dans le salon de l'appareil, les passagers étaient tous aux hublots, et Lien Rag les supposa déçus par le spectacle de cette terre minuscule que le volcan occupait aux quatre cinquièmes, ne laissant qu'une couronne de plaine entre lui et la banquise en formation.

— On pourra se poser sur la banquise au nord, annonça Lienty, après un examen minutieux des données enregistrées et analysées. Les éruptions s'écoulaient toujours sur le même côté et nous serons à l'abri d'un réveil brutal de ce volcan.

Pour l'instant il fumait avec nonchalance, mais sur ses flancs la chaleur atteignait des centaines de degrés, de quoi faire bouillir en un instant de l'eau et utiliser la vapeur dans une turbine. Il y avait là un potentiel énergétique puissant que personne n'avait jamais songé à domestiquer. La crainte des éruptions ? La légende du Kid et la pensée de commettre un sacrilège en venant prendre sa place ?

— Le chargement de ce bateau peut demander plusieurs jours, dit Lienty, allons-nous rester en l'air ?

Le bateau en question était un vieux cargo du Consortium des Bonzes qui

en avait construit à la va-vite des dizaines, lorsque le réchauffement avait conduit ces gens-là, et surtout le président Tharbin, à envisager d'autres moyens de transport. Ils étaient construits en matériaux légers, de façon sommaire et leur durée de vie avait été estimée à moins de quinze ans. Lien Rag constatait que celui-ci était rafistolé de toutes parts avec des résines à durcisseur rapide, pour éviter les voies d'eau. La moindre tempête, un coup de chien, pouvaient les retourner d'un coup car leur quille n'était guère importante. Il fallait que ces cargos puissent pénétrer dans les eaux peu profondes pour charger le fret. Les ports se construisaient alors moins vite que ces coquilles de noix, et celles-ci abordaient un peu n'importe où au fond des anses, des calanques, sur les plages, même.

— Nous allons nous poser, mais il faut que ces inconnus sachent que nous sommes là. Nous allons perdre de l'altitude et essayer d'entrer en communication avec eux.

— Ils n'ont pas d'émetteur, je ne vois pas d'antenne. Celle-ci est toujours d'une grande taille sur les bateaux pour une meilleure portée.

Pendant cette manœuvre, Lien rejoignit les passagers et donna les explications qu'ils demandaient.

— Nous nous poserons de l'autre côté, replierons la structure dirigeable pour ne pas offrir de résistance à l'air. Nous ancrerons solidement l'appareil et nous irons en expédition. Une fois que nous aurons effectué des prélèvements et trouvé ce que nous cherchons, l'appareil reprendra l'air comme dirigeable pour plafonner juste au-dessus du chantier. Nous débarquerons alors les engins et le matériel nécessaires.

— Ce bateau, qu'est-il en train d'embarquer ?

— Des ferrailles. Certainement de l'aluminium et du cuivre. S'ils les revendent en Patagonie orientale, ils encaisseront une fortune. Mais la traversée est longue.

— Sont-ils venus de l'est, croyez-vous ?

— Certainement. Par le détroit de Magellan.

— Vous êtes certain qu'il n'y a rien à craindre de ces gens-là ? On dit que sur ces vieux cargos se trouvent de véritables forbans.

— C'est souvent vrai mais n'ayez aucune inquiétude, nous sommes puissamment armés et dans l'hémisphère Sud tout le monde sait que le dirigeavion est une véritable forteresse volante. Rares sont ceux qui se risqueraient à l'attaquer.

— Oui, mais c'est toujours possible, continua celui qui s'inquiétait, géologue expert en détections souterraines.

C'était un homme efficace, capable de découvrir des gisements riches aussi bien en produits matériels qu'intellectuels, mais Lien Rag savait qu'il était timoré et n'avait envisagé ce voyage qu'avec énormément d'inquiétude.

— Nous allons nous poser et je vais seconder mon cousin.

Les deux mécanos veillaient eux-mêmes au grain. Gislake était le plus ancien des deux, et Keverny avait remplacé Olivary qui n'était autre que le père Sosthène, guide des Néos de Nouvelle-Zélande.

Il fallait toujours craindre des vents rabattants et l'énorme masse gonflée d'hélium contenu dans les ballonnets pouvait être le jouet d'une brise. Mais il était impossible d'atterrir dans l'îlot du Titan comme un appareil ordinaire, ni même d'amerrir comme un hydravion. Leur séjour nécessiterait plusieurs jours de travaux et l'océan pouvait rapidement devenir insupportable pour l'équipage et les passagers d'un appareil ancré, ballotté par les flots.

— Les gars du bateau nous ont repérés et ils nous contactent avec des signaux optiques et en langage morse.

— Que disent-ils ?

— Qu'ils ont presque terminé leur chargement et qu'il n'y a plus grand-chose d'intéressant à trouver sur place.

— Bien entendu, dit Lien Rag moqueur, c'est pourquoi ils ne cessent de venir piller les anciennes installations industrielles du Kid. Tout le monde sait dans le Sud qu'il n'a cessé d'investir dans ces ateliers de toute nature, et que de véritables richesses gisent soit sous la lave solidifiée, soit carrément sous les wagons entassés là.

En s'approchant de Titan, Lien Rag avait espéré apercevoir au moins les ruines d'une arche du gigantesque viaduc qu'il avait construit pour le Kid. Un viaduc qui enjambait la banquise du Pacifique, trop incertaine pour qu'on puisse y faire rouler des convois. Lien Rag avait fait construire selon son procédé des milliers d'arches qui progressaient vers l'est, vers l'Amérique du Sud, car tel était le projet fou, utopique du Kid. Et Lien Rag y avait adhéré avec la même folie en tête, le même vertige d'exaltation.

À perte de vue, il n'en restait rien. Les courants chauds avaient tout liquéfié dès les premières années du réchauffement. Peut-être que quelques marins égarés avaient rencontré sous forme d'arche un iceberg insolite, mais jamais Lien Rag n'en avait entendu parler. Par contre, lui et son équipage, à bord de ses ice-tankers, en avaient aperçu partant à la dérive.

L'atterrissage s'effectua en douceur et rapidement l'appareil fut haubané par des câbles et des chaînes d'ancre. Pour faire oublier le voyage et l'émotion de cette dernière manœuvre, Lien Rag avait prévu une petite fête avec un buffet et de l'alcool, et ses invités apprécièrent cette attention alors que la nuit venait. Ils ignoraient que Lienty et les deux mécanos avaient installé des capteurs de toute nature pour signaler d'éventuelles incursions, principalement celles de marins croyant voir dans l'arrivée du dirigeavion quelques opportunités de rapine. Ce qu'avait dit Lien aux passagers pour les rassurer n'était vrai que dans une certaine mesure, car ceux qui avaient le courage, la témérité plutôt de franchir le Pacifique sur un rafiôt dans un tel état, étaient capables de n'importe quel comportement agressif.

— Dès qu'ils auront levé l'ancre, nous irons sur les ruines des différents ateliers, mais pas avant, dit Lien Rag à son cousin. D'ailleurs notre spécialiste en fouilles serait trop épouvanté de savoir ces gens-là dans le coin.

Lorsque la fête fut terminée et les gens couchés, Lien Rag alla prendre son tour de garde, consistant à surveiller les différents appareils qui scrutaient la nuit. Lienty le relèverait dans trois heures et lui-même serait remplacé par l'un des mécanos. Les passagers ne devaient se douter de rien.

CHAPITRE 33

C'était vraiment une monstruosité, une montagne de chair blême et de graisse, surmontée d'une tête aux tics véhéments, aux yeux si enfoncés dans le gras qu'ils n'étaient plus que deux points noirs. À côté d'elle son mari ou son compagnon, Allanabad, ressemblait à un roseau tremblant d'inquiétude. Il ne cessait de s'incliner avec un sourire désarmant, mais Murmose restait terriblement hostile.

— Je vous ai rencontrée, jadis. C'est vous qui m'avez volé Liensun.

Ann Suba, tout au long du trajet, s'était demandé pourquoi ce nom de Murmose la mettait mal à l'aise, et maintenant elle comprenait la raison de son sentiment.

— Je ne m'en souviens pas, dit-elle sèchement. C'est possible. Liensun, comme moi-même, appartenait aux Rénovateurs du Soleil.

— Vous l'avez ensorcelé et il est devenu votre esclave.

— Il a eu d'autres maîtresses dans ce cas qui l'ont réduit en esclavage, savez-vous. Il y a eu Songe.

— Celle-là, je l'ai eue en mon pouvoir, là-haut à Talmyr et je commençais de la dévorer toute crue lorsqu'on me l'a confisquée, et qu'on m'a envoyée en exil. Mais un jour elle me le paiera.

Celui qui s'affolait le plus, c'était l'huissier du gouverneur Korum qui adressait des regards de reproches à Ann Suba. S'il savait que les deux femmes se connaissaient, il ignorait que Murmose accuserait l'autre de lui avoir volé un amant et il ne serait jamais venu.

Allanabad, lui, bien qu'apprenant que Murmose avait eu d'autres passions, allait et venait avec une fausse allégresse, disant qu'on allait boire le thé et manger des pâtisseries, et qu'ensuite on examinerait la machine à fabriquer de la bonne huile pour les diesels.

— Vous aviez une grande réputation autrefois, crachait Murmose entre ses fausses dents, et j'espère que vous n'essayez pas de nous embobiner avec votre truc.

— Je ne cherche rien, dit Ann, toujours aussi souveraine. Si ma maquette

ne vous plaît pas, j'irai continuer à faire la queue chez le gouverneur, en espérant qu'il me recevra. Mais je suis certaine que je trouverai finalement quelqu'un, car c'est une aberration de voir des tonnes et des tonnes de pétrole brut se répandre sous la banquise de la Caspienne en pure perte. J'ai trouvé un endroit où il parvient à jaillir mais c'est au sud.

Les sentiments divers de Murmose se traduisaient en remous violents de son visage mafflu et le spectacle qu'elle donnait était fascinant, avec une bouche qui se tordait vilainement, un nez qui se faisait avaler par les énormes bajoues. La colère teintait tout cela d'un violet sale, répugnant, et Ann Suba se demanda si elle n'allait pas sortir. L'huissier ne serait que trop heureux de la suivre et de filer loin de cette créature qui n'avait plus rien d'humain.

Ann Suba reconnaissait la responsabilité de Liensun dans cette déchéance. Au départ, Murmose était une jeune fille déjà grosse, laide et sale qu'il avait déniaisée et dont il s'était servi à des fins diverses, sans scrupules, allant jusqu'à la prostituer sans vergogne. Mais cette fille adorait Liensun et avait tout accepté de lui, sauf qu'il l'abandonne et s'affiche avec d'autres femmes. Ann Suba avait éprouvé pour le garçon, beaucoup plus jeune qu'elle, une passion insensée. Pour lui, elle aussi aurait tout abandonné, la science, son engagement chez les Rénovateurs du Soleil, son mari. Ce dernier s'était d'ailleurs suicidé. On racontait que Liensun l'avait assassiné pour satisfaire sa maîtresse.

Elle réussit à patienter encore un peu, but le thé, refusa les pâtisseries gluantes de faux miel et de vraie crème, déballa enfin sa raffinerie miniaturisée. Devant ce petit chef-d'œuvre de précision, Allanabad joignit les mains avec enthousiasme et voulut baiser les doigts d'Ann Suba, mais la virago d'un « tss tss » le rappela à l'ordre.

— Ouais, beau joujou, et ça marche ?

Son compagnon apporta un flacon de pétrole brut d'un vert foncé et d'une épaisseur peu commune. Ann Suba utilisait de petites batteries pour mettre le cracking en route. L'opération commença donc, et lorsqu'elle demanda une allumette pour enflammer le gaz à la sortie de la petite torchère, non seulement le mari mais la femme ouvrirent de grands yeux, dans la mesure où pour cette dernière c'était encore possible.

— Si le gouverneur savait ce qu'il a manqué, murmurait Korum, tout aussi admiratif.

— Ouais, mais l'huile pour les diesels, hein ? fit Murmose.

Ann Suba en récupéra un demi-flacon et expliqua que tous les résidus pouvaient encore être utilisés, et que plus tard ils pourraient être vendus.

— On n'a pas de diesel miniature, ricana Murmose, pour vérifier si ça marche, ce produit.

— Il en faudrait au moins un litre de cette huile-là, expliqua Allanabad, pour que je fasse fonctionner un petit groupe électrogène portable.

— Si vous avez la patience d'attendre, en quatre opérations on peut avoir un litre effectivement, mais cela demandera deux heures de patience.

— On a le temps, trancha Murmose. Et vous allez nous expliquer en attendant quelle serait la dimension de la raffinerie et sa capacité de production, pour voir si nous pouvons trouver des investisseurs. Et puis même si ce jouet fonctionne, ça ne veut pas dire qu'agrandi il marchera encore.

CHAPITRE 34

Après toute une série de voyages dans la concession en compagnie d'un aide-conducteur qui manquait de la plus petite expérience, Césaire obtint un congé de plusieurs jours, Cartier étant très satisfait de son travail. Dès lors il disparut et seul Galias savait qu'il réparait le loco-car abandonné tout au fond du parc de matériel. À midi, le comptable le rejoignait avec des plats pris à la cafétéria, et ils déjeunaient dans la cuisinette de ce véhicule confortable au chauffage agréable.

— J'ai aussi les bogies à revoir et il me faut une fosse à vidange.

— Je n'en connais pas.

— Un pont élévateur alors.

— Il y en a un à l'ouest du parc, mais je ne sais si les rails y conduisent.

— Il faut aussi récupérer cette huile que vous évaluez à quatre tonnes et qui dort dans les réservoirs des différents engins et machines oubliés ici.

— Comment faut-il faire ?

Césaire soupira :

— Vous prenez une pompe et un jerrycan. Quand il est plein vous le videz dans le réservoir du loco-car. Celui-ci contient deux cents litres, c'est-à-dire la quantité pour rouler sur cinq cents kilomètres à cinquante à l'heure. Moi je veux rouler à cent sur deux mille kilomètres.

Galias toussota.

— Pas seulement vous, mais nous deux.

— Bien sûr, grogna Césaire qui n'avait toujours pas l'intention de s'encombrer d'un compagnon aussi peu entreprenant et éternellement pleurnichard.

— Nous aurons donc besoin d'une tonne et demie de fuphoc dans des jerrycans. À vous de faire le compte de ces bidons nécessaires et de pomper l'huile. Nous devons filer le plus vite possible pour ne pas être poursuivis.

— Mais pour aller où ?

— Droit devant nous.

— Chez votre grand-oncle Sangole, là-bas dans un pays qui s'appelle le Groenland.

— Mais je n'en ai jamais parlé, protesta Césaire.

— Si, aux autres, pas à moi.

— Je verrai si nous irons chez lui. Je ne suis sûr de rien.

Galias trouva une pompe et stocka des jerrycans. Durant la pause de midi et le soir, Césaire le voyait arriver, tirant péniblement un jerrycan rempli et le déversant dans le réservoir du loco-car. Il finit par lui conseiller de trouver un truk, sorte de brouette roulant sur les rails, pour soulager ses efforts et Galias ravi du conseil en dénicha un.

Il commença d'empiler les jerrycans dans la soute du véhicule, tandis que Césaire mettait la dernière main au moteur. Il avait parlé des bogies, mais ceux-ci n'avaient nul besoin d'une révision. Il voulait seulement éloigner Galias un certain jour pour prendre la fuite aux commandes de ce loco-car.

Il effectuait les essais de moteur pendant que le comptable était à son travail, et lorsque celui-ci revenait et demandait si les réparations étaient terminées, il répondait qu'il y avait encore plusieurs choses à régler.

C'est alors que cet homme qui n'avait de curiosité pour rien commença de s'intéresser à la mécanique et posa des questions. Des questions de plus en plus pertinentes qui étonnèrent Césaire. Mais il avait toujours aimé expliquer les choses, avait un sens pédagogique inné et aurait voulu que ses interlocuteurs acquièrent les mêmes connaissances que lui.

— Ceci ? répondait-il à Galias. Mais c'est la pompe qui puise l'huile dans le réservoir et l'envoie dans les injecteurs des cylindres. Sans elle le moteur ne démarrerait pas.

— Vous en avez de rechange en cas ?

— Oui, deux, fit machinalement Césaire. Parmi d'autres pièces détachées. Plus nous irons vers le nord, plus le froid sera intense et n'importe quelle pièce peut claquer. Nous devons être à même de les remplacer nous-mêmes, sans l'aide de quiconque.

Puis vint le moment où Césaire se sentit prêt pour sa longue escapade. La nuit il s'était arrangé pour voler de la nourriture et tout ce qui serait nécessaire pour survivre plus d'une semaine. Il cachait le tout sous les jerrycans entassés par Galias dans la soute. Il avait surestimé la consommation future au cours

du voyage. Ce grand nombre de bidons dissimulerait, outre les provisions alimentaires, un certain matériel. Avec ce surplus de nourriture, d'huile et de matériel, il disposerait en route d'une monnaie d'échange.

Galias lui avait assuré qu'il pouvait rouler jusqu'au pont élévateur où il pourrait examiner tous les bogies du véhicule.

— Il y a trois aiguillages à franchir, mais ils se manœuvrent facilement à la main.

De son côté, Césaire avait établi son itinéraire qui suivait une voie débouchant directement sur le réseau principal. La veille de cette opération pour rejoindre le pont, Césaire décida de partir, profitant de ce que Galias était retenu au travail au-delà de son horaire. Le comptable ne se méfierait pas puisque les réserves alimentaires n'avaient pas été constituées par lui.

Le moteur refusa de démarrer lorsque Césaire voulut le mettre en route. Il alla ouvrir le capot, découvrit qu'on avait démonté la pompe à fuphoc et qu'évidemment les deux autres n'étaient plus avec les pièces détachées.

CHAPITRE 35

De crainte que ce chuchotement répétitif ne réveille l'enfant qui dormait profondément, Harold emporta l'échiquier au salon, puis alla finalement s'enfermer dans la cuisine, où il put enfin remonter le son.

— Coupole détruite par rayon lumineux cohérent. Deux émissions. Origine PN Terrien. Accident ou ultimatum ?

Le message avait été enregistré par la boîte vocale de la console et tournait sans cesse. Ce n'était pas la voix de Charlster. L'astrophysicien avait à plusieurs reprises écouté la voix du vieux savant modifiée par la boîte vocale. Plus certainement, c'était la voix synthétique de l'échiquier qu'utilisait un manipulateur à distance. La brièveté du message, le nombre restreint de mots, l'absence de verbes conjugués, tout incitait à choisir cette hypothèse.

— Coupole détruite par rayon lumineux...

Ainsi donc Louria avait décidé de brusquer les choses et de s'attaquer directement à la source du mal. Il n'aimait guère cette expression manichéenne, mais l'observatoire d'Altaï servait de relais à la mécanique sidérale et destructrice déclenchée par Charlster et poursuivait son œuvre au-delà de la mort. Les logiciels biologisés, bien qu'autonomes, avaient accepté un contrat contre l'humanité. Ils agissaient sur les plaques de glace ionisées et noircies de poussières et de cendres, mais que recevaient-ils en échange ? Que leur avait donc promis Charlster ?

Depuis qu'il avait entendu murmurer cette voix sans émotion, une voix venue de nulle part, il avait été pris d'un instant de panique mais là, dans cette cuisine ultra-moderne, face à une simple boîte électronique de jeux, il reprenait son calme, se demandant s'il ne devait pas essayer de se faire passer pour Charlster. Abandonnant la console, il retourna dans la chambre de Rom chercher sa serviette qui contenait tout un matériel personnel. L'enfant dormait toujours et il ressortit aussi silencieusement que possible, ouvrit la porte de la cuisine et découvrit son père entièrement nu en train de boire un verre d'eau glacée, penché sur l'échiquier.

— Je me demandais comment cet échiquier avait pu parvenir sur la table de cette cuisine. C'était donc toi ? Qu'est-ce qu'elle dit cette saloperie de voix synthétique ?

— Tu pourrais mettre quelque chose sur toi, fit Harold, gêné par la nudité

de son père.

— Je te fais honte. Je suis pourtant décent. Ce n'est pas comme tout à l'heure. Je me suis échappé pour boire. J'avais la bouche sèche. Cette femme a des ressources incroyables. Ce n'est pas Charlster qui parle ?

— Altaï.

Son père ne parut pas autrement surpris.

— Un appel au secours, alors ?

— Quelque chose comme ça.

— Ta copine de NPST fait des siennes, s'amuse avec le superlaser à fluor atomique.

Sans répondre, Harold ouvrait sa serviette, en retirait des troussees d'outils, de vérificateurs électroniques. Son père regardait tout ça les sourcils froncés.

— Que comptes-tu faire ?

— Répondre, mais avec la voix de Charlster.

— Fiston, ne fais pas cette bêtise.

Il alla décrocher un linge pendu et le noua autour de ses reins. Harold qui n'osait plus le regarder se sentit mieux.

— Ce message est un SOS qui tourne indéfiniment. Il ne s'adresse pas à Charlster en particulier. Cette entité, pour simplifier disons ainsi, cette entité, qui regroupe en une sorte de société anonyme tous les biologiciels de ce bloc lunaire, ne sait plus à qui s'adresser mais ne dispose que de ce canal, l'échiquier. Tu ne comprends donc pas ?

Harold, agacé, haussa les épaules.

— Fiston, le virus.

— Quoi le virus ?

— Disparu, sinon le message ne nous parviendrait pas.

Harold sursauta. Décidément le roi en électronique c'était bien son père.

— Il venait de là-haut, d'Altaï. Pas de soi-disant comploteurs.

Edgon Kowning était en train de fouiller dans les éléments accrochés le long des cloisons, en pestant.

— Papa, il venait donc d'Altaï et ils l'ont fait sauter ?

— Cristella m'a dit qu'elle avait de la vodka au citron, mais je ne la trouve nulle part. Oui, fiston, ils ont déverrouillé le système pour que leur SOS passe. Tu ne l'avais donc pas compris ?

— Mais que faut-il faire ?

Petit garçon il ne posait jamais la question puisque son père n'était jamais là quand il le fallait, et il se débrouillait tout seul, essayant de trouver la solution, même si celle-ci était parfois bancal. Maintenant que son père était là, à moitié nu, cherchant fébrilement de l'alcool, il se fiait complètement à lui et en ressentait une profonde amertume.

— Contacter ta coquine d'astrophysicienne.

— Tu pourrais l'appeler autrement.

— Mon œil ! Rien qu'à la voir te regarder j'ai tout de suite compris qu'elle te faisait voir des milliers d'étoiles virtuelles, celle-là.

— On ne peut l'appeler sans risque.

— La table d'écoute ? Passe outre, mon vieux. Merde, qu'est-ce qu'elle a bien pu faire de cette foutue vodka au citron ? Naturel paraît-il, tu entends ? Au citron naturel.

Harold restait indécis, regardant son père grimper sur un tabouret pour fouiller les rayons les plus élevés. Le linge qui le drapait se dénoua et tomba, sans qu'il s'arrête de chercher.

La porte de la cuisine s'ouvrit sans qu'ils s'en rendent compte et Cristella éclata d'un fou rire irrésistible à la vue d'Edgon perché tout nu, de Harold en caleçon à fleurs et tee-shirt, mais ce rire s'arrêta net à la vue de l'échiquier. Elle referma la porte, s'approcha et entendit le message qui tournait toujours.

— Ce n'est pas Charlster, dit-elle.

Désarmée, elle ramassa le linge tombé à terre, le passa autour des reins d'Edgon et le noua sur le côté, ne paraissant pas se rendre compte de l'insolite de ses gestes. Puis elle croisa le regard d'Harold et rougit.

— Criss, la vodka au citron ?

— Dans le salon.

Edgon sauta à terre et se précipita.

— Qui parle ?

— La boîte vocale manipulée à distance par la centrale électronique d'Altaï.

— Les fameux logiciels biologisés ? Louria Finister m'en avait parlé brièvement.

Comme un voleur ravi, Edgon revenait, fermait soigneusement la porte, prenait des verres, versait des portions si généreuses que Cristella protesta que jamais elle ne pourrait boire tout ça.

— Je m'engage à finir les fonds de verre, répliqua gaiement Edgon. À votre santé ! Tu ne bois pas, fiston ? Bois une gorgée et téléphone à ta copine qui va continuer les destructions. Demande-lui ce que nous devons faire.

— Comment veux-tu que l'on réponde à Altaï ?

— Par le même canal. Je m'en chargerai à condition que l'on me dise le contenu du message à renvoyer.

Harold décrocha l'appareil de la cuisine, mais son père saisit le combiné au vol, écouta, sourit et le lui rendit.

— Ils sont aux aguets.

Lorsqu'il obtint le standard de NPST, Harold se heurta au refus de la personne qui lui répondit :

— Je ne peux acheminer qu'un nombre très limité de messages. Je ne peux vous passer la voyageuse Finister qui est en pleine expérience.

— Je sais, elle utilise le superlaser et je viens lui apporter des précisions sur les tirs déjà effectués. Si vous ne me mettez pas en communication avec elle, vous prenez de graves responsabilités, car de moi dépend, depuis quelques minutes, la réussite de cette fameuse expérience.

— Je vous passe la surveillante en chef.

Il connaissait bien Servida et il savait qu'elle l'aimait bien. Elle décida de le brancher sur l'observatoire central sans promettre qu'il obtiendrait Louria, mais le dispatcheur de l'opération accepta de la lui passer.

— Louria...

Il entendit égrener le compte à rebours, comprit que dans moins de deux minutes Louria reprendrait l'émission de rayons destructeurs.

— Arrête le comptage, Altaï a appelé... Sur l'échiquier.

Il entendit crier Louria par deux fois et la voix enregistrée s'éteignit enfin.

— Où es-tu ?

— C'est sans importance.

— Je veux savoir.

— Chez Cristella, avec mon père.

— Pourquoi ?

La jalousie de Louria éclatait en dépit de ces dramatiques moments et il en fut choqué, même s'il comprenait qu'il était le seul homme en cause.

— Je suis avec mon père, répéta-t-il, comme si Edgon était un gage suffisant pour protéger sa vertu.

En fait il voulait qu'elle comprenne qu'avec son séducteur de père, l'aurait-il voulu qu'il n'aurait eu aucune chance auprès de n'importe quelle femme.

— Louria nous devons répondre, formuler nos exigences.

Il se la représentait toute seule dans sa nacelle, avec sa combinaison isotherme, son intégral, le froid qui régnait dans l'observatoire étant insupportable. Elle fit un effort surhumain pour oublier ses inquiétudes intimes.

— Réponds, pour commencer, qu'il s'agit d'un ultimatum pour que toute collaboration avec le programme Charlster soit abandonnée immédiatement. Mais comment avez-vous tué le virus ?

— Il venait d'Altaï. Je pense qu'ils avaient compris que Charlster était sinon mort, mais incapable de leur répondre et que l'enfant chargé de cette mission d'imbu n'était pas à l'écoute non plus.

— C'est tout le programme Charlster qui devra être abandonné, précisa Louria d'une voix tendue. Nous ne pouvons nous permettre de rentrer dans le détail, nous ne connaissons que les grandes lignes de ce que Charlster avait entrepris. Tu exiges que d'ici vingt-quatre heures la température moyenne du climat de la planète se stabilise et commence même à décroître, sinon c'est toute la coupole que je fais sauter, et s'il le faut Altaï en entier. N'oublie pas le rayonnement lumineux.

— Est-ce que ce sont des notions qu'ils pourront comprendre aisément ?

Le froid ils s'en fichent ces logiciels, même s'ils sont dotés d'une intelligence comparable à la nôtre.

— Comment répondrez-vous, par quel moyen, sur quel support ?

— C'est l'affaire de mon père.

— Passe-le-moi.

Curieusement, lorsque Harold annonça que Louria voulait parler à Edgon, Cristella fronça les sourcils et se rapprocha. Quant à son père, il tâta le nœud de son linge protecteur, comme s'il redoutait qu'en pleine communication celui-ci ne tombe et ne l'expose en toute indécence.

Il prit le combiné avec délicatesse et parla d'une voix policée que son fils ne lui connaissait pas.

— Ne vous inquiétez pas. Mon fils... mon fils est un garçon sérieux que l'on ne peut détourner de son devoir ni influencer... Oui, je pense inverser tout le système en moins d'une heure. Non, ce ne sera pas très compliqué si personne n'interfère sur les réseaux. Car le réseau sur lequel est branché l'échiquier doit être relié à un émetteur clandestin en relation avec Altaï. Dans tout système de ce type c'est le fonctionnement unique sans possibilité d'y échapper. Si un petit rigolo décidait soit de nous envoyer un virus, soit de faire sauter l'émetteur secret, nous n'y pourrions rien. C'est pourquoi il faut agir vite. Autre chose, alertez la Présidence car nous sommes sur écoute et ceux qui ont décidé de nous espionner ne sont pas tous des amis de Fortalès, loin s'en faut. Qu'on nous envoie au plus vite une équipe de protection.

— Je fais le nécessaire.

Il tendit l'appareil à son fils et alla chuchoter à l'oreille de Cristella qui eut un petit sourire en coin, tout en détaillant la silhouette du garçon. Elle portait un déshabillé éloquent qui sans être trop audacieux n'en mettait pas moins ses formes en relief, et Edgon préféra s'éloigner car il avait comme un regret tardif de ne plus être dans la couchette de Cristella, avec elle.

— Tu m'offenses, murmurait Harold. J'ai bien autre chose en tête et je peux t'assurer qu'ils roucoulent les deux sans qu'elle ait le moindre regard pour moi. N'oublie pas le président. Nous avons besoin de travailler en toute tranquillité. Mon père me paraît un peu trop optimiste, un peu trop sûr de lui, mais c'est dans sa nature. Une fois au travail, plus rien ne comptera.

Il alla raccrocher le combiné, resta immobile un instant avant de revenir s'asseoir à la table de la cuisine, devant l'échiquier.

— Je vais m'habiller un peu, annonça Edgon. Je ne peux travailler dans

cette tenue, tu comprends, fiston. Nous allons faire du bon boulot.

Harold n'y accorda pas tout de suite d'importance, tant il était absorbé par ses réflexions. Il prit un carnet dans sa serviette, griffonna quelques mots pour mémoire, monta le son de l'échiquier, espérant qu'un autre message sortirait de la boîte vocale, mais c'était toujours le même. Sur Altaï, ils avaient constaté que l'émission du rayon laser s'était interrompue, preuve que le message avait été reçu. Ils attendaient donc.

Soudain il trouva que l'absence de son père se poursuivait, se leva pour le prier de se dépêcher puis comprit, et résigné revint s'asseoir à la table en secouant la tête.

— Que veux-tu, fiston, déclara Edgon lorsqu'il apparut. On n'a plus vingt ans et à cette heure de la nuit se rhabiller c'est une corvée. Maintenant assez rigolé, on va le leur envoyer cet ultimatum aux zozos de là-haut.

À ce moment-là on frappa avec violence à la porte et ils entendirent le mot police.

CHAPITRE 36

Dans le petit matin embrumé par les fumées des centaines de braseros qui s'allumaient sur le marché, devant ou dans les yourtes, Movane se préparait pour une étrange opération, un véritable exorcisme du démon de la navette qu'ici tout le monde appelait le minaret. À la grande fureur des imams qui protestaient que cette tour n'avait jamais été consacrée à Dieu.

Les guerriers de Oul-Azam, les six cents au complet, cernaient la navette à distance, et lorsqu'elle parut en compagnie du seigneur de la guerre, ces hommes féroces frissonnèrent de la voir aussi fragile dans ses vêtements flottants. Elle avançait seule vers la barrière illusoire qui ceinturait une surface interdite autour de l'engin.

Elle avait conclu un marché avec Oul-Azam. Si elle débarrassait la navette du démon, elle pourrait retourner dans la caravane de Dagan et reprendre sa lente marche vers l'est, vers le Pacifique.

Lorsqu'elle fut à quelques mètres de la masse métallique, elle se concentra pour transmettre sa propre image aux multiples cerveaux du sphale. Les ganglions cérébraux étaient en effet dispersés sur tout le corps d'insecte de cet être. Non sans ironiser, Movane disait que c'était le seul cerveau démocratique qu'elle connaissait, car chaque ganglion donnait son accord sur chaque question qui se présentait, et c'était la majorité des réactions chimiques et électriques de ces organes qui votait.

— Zixiss, c'est moi, Movane, ton amie, ta compagne d'évasion, l'humaine qui a vécu avec toi dans une grotte avant que tu ne t'envoies pour ne plus revenir. Je suis au pied de la navette à la suite de circonstances trop longues à expliquer et je viens te mettre en garde. Cette nuit tu as de nouveau cédé à tes pulsions secrètes en égorgeant un des gardes préposés à la surveillance. Tu l'as sans doute pris pour un laineux, pour un de tes ennemis héréditaires, mais peut-être réalises-tu maintenant qu'il n'y a jamais eu de laineux sur Terre et que ta victime n'était qu'un homme. Le seigneur de la guerre, dont tu as égorgé un de ses hommes, est furieux, et il se propose de faire brûler la navette. Il a commandé toutes sortes de combustibles, depuis des broussailles, de l'huile animale, de l'huile minérale. Il fera construire un tel brasier que le berceau de la navette brûlera et s'effondrera, et avec elle la masse totale de la fusée. Tu te consumeras tant la température s'élèvera à l'intérieur, mais si tu ne brûles pas tu risques d'être coincé lorsque la navette sera couchée au sol. Alors je te demande de réfléchir. Voici ce que je te propose, mais avant tout

réponds-moi, fais-moi comprendre que tu as reçu mon message.

Elle s'accroupit, toujours la tête dans ses mains, et autour d'elle le silence était total, minéral. On avait éloigné ces maudits chameaux qui dans des circonstances pareilles mettaient une grande malice à blâter. Les chevaux également avaient été conduits à l'écart, car trop émotifs ils n'auraient pas supporté de sentir l'inquiétude de ces cavaliers et la tension générale.

Movane ne disposait que d'un délai assez court pour convaincre le sphale de s'envoler hors de la navette et de disparaître durant quelques jours, le temps que les esprits s'apaisent et que Oul-Azam renonce à son projet incendiaire. Il avait envoyé un message au président Tharbin pour lui annoncer que si le démon s'obstinait à rester dans la navette et égorgeait ses hommes, il la détruirait. Il cesserait d'être au service de Tharbin et reprendrait son entière liberté. En réalité il passerait au service d'un autre baron de cet immense pays. Tharbin avait répondu qu'il arrivait toutes affaires cessantes, en dirigeable. Movane ignorait si Oul-Azam lui avait parlé d'une chamane nommée Sandasaï qui allait essayer de chasser ce démon sanguinaire.

Zixiss ne se manifestait pas et pourtant il était là-haut dans la partie habitable de la navette. Plusieurs témoins l'avaient vu y pénétrer après son crime et toute la nuit durant on avait surveillé cette tour d'où il n'était pas ressorti. Elle savait qu'à la suite de ces crises de démence, le mot pouvait s'appliquer à ce dérèglement psychique de cet être complexe, il était épuisé, devait refaire son « plein » d'électricité et d'oxygène.

Lorsque Oul-Azam avait évoqué son intention d'allumer un immense brasier sous la navette, elle avait tout d'abord pensé qu'il aurait suffi de priver Zixiss d'électricité pour l'amener à négocier, mais sous peine d'être suspectée d'avoir eu des contacts avec lui, elle ne pouvait expliquer que cet être avait besoin de cette énergie pour survivre. Elle allait reprendre son interpellation télépathique lorsque Zixiss se manifesta avec lenteur, comme s'il avait du mal à rassembler ses sens. Elle pensa que ses neurones réagissaient avec un temps retard parce qu'ils restaient sous le choc de l'extrême dépense énergétique de la nuit. Dans ses excès de folie, le sphale consommait des ressources énormes et pouvait ensuite rester dans une sorte de coma, s'il n'avait pas la présence d'esprit de se brancher sur-le-champ à une source d'électricité.

— C'est vous, Movane, lança-t-il sous forme d'images la représentant. Mais où êtes-vous ?

En quelques mots elle expliqua comment, après différentes aventures, elle se retrouvait dans Landal Gobi et au service de Oul-Azam. Il ne manifesta aucune surprise, ne posa aucune question complémentaire. Il n'éprouvait jamais de grandes curiosités sur la vie des humains. Il avait vécu en sa compagnie et ils n'échangeaient des mots que sur la navette, le froid, le besoin

de nourriture pour elle, d'électricité pour lui, mais c'était tout. L'obsession de s'emparer de la navette revenait cependant constamment dans les pensées de Zixiss, qui croyait pouvoir l'arracher au sol terrestre pour rejoindre Flatty, le deuxième Bulb en orbite autour de la Terre. Elle l'avait accompagné, espérant trouver dans cet engin de quoi se protéger du froid et de la faim. Mais lorsqu'il avait réussi à pénétrer dans l'habitable, il l'avait complètement oubliée, n'avait même pas cherché à la joindre mentalement. Il était ainsi et elle s'en était accommodée. Mais parfois elle le haïssait pour tant d'indifférence.

— Ils veulent mettre le feu ? Alors je vais tous les égorger avant qu'ils ne me fassent brûler.

— Ça ne servira à rien. Il y en aura d'autres et puis Tharbin doit arriver sous peu avec son dirigeable, et depuis une hauteur que vous ne pourrez atteindre, il peut bombarder la navette, la détruire et vous avec.

— Je m'envolerai avant, répliqua-t-il naïvement.

Ce qui fit sourire Movane.

— Dans ce cas, lui répliqua-t-elle, suivez mon conseil. Envolez-vous au vu et au su de tous ces gens présents. Je vous garantis que personne ne tirera sur vous. Vous vous envolez et vous ne réapparaîsez pas de plusieurs jours. Si vous voulez revenir dans la navette faites-le avec discrétion et n'essayez plus jamais d'égorger un humain.

Alors il expliqua qu'il lui fallait souvent abandonner la navette pour effectuer de très longs vols dans différentes directions. Il emportait avec lui le fameux compresseur manuel qui lui permettait de produire de l'électricité.

— Il m'arrive de rester absent des jours et des jours.

Elle ne comprenait pas la raison de ces vols de longue durée ni pourquoi, à lire dans ses neurones, il ne pouvait s'en priver. Il dut y avoir concertation rapide et finalement Zixiss consentit à lui donner quelques informations sur ces voyages.

— Il y a des humains qui savent des choses sur cette navette. Je l'ai lu dans leur esprit mais ils sont très éloignés. Je suis allé voler au-dessus de l'habitation de certains autres, mais j'ai compris que je faisais erreur. Ils lisaient des ouvrages avec des histoires stupides.

— De la science-fiction ? Et vous avez cru que cela concernait la navette ? fit-elle compatissante.

— Oui, aussi je suis revenu furieux cette nuit et j'ai cru que le garde était

un laineux. Je regrette.

Non, il ne regrettait pas, mais il utilisait la formule convenue des Terriens.

— Je sais que dans l'Ouest il y a une personne qui me paraît plus fiable. Son esprit fonctionne comme celui d'un véritable savant, tenez comme celui de ce Bourguine qui était l'astrophysicien des installations du Gouffre aux Garous.

— Zixiss, j'ignorais que vous puissiez capter des ondes mentales émises à des distances énormes, fit Movane surprise.

— Lorsque nous avons des préoccupations obsédantes, nous parvenons effectivement à recevoir des émissions lointaines. Et vous savez combien cette navette me préoccupe. Plus les jours passent et plus je désire retourner dans ma patrie.

Le mot prêtait à sourire, mais le sphale n'en trouvait pas d'autres pour éprouver son regret nostalgique du Bulb Flatty.

— Ce sera un vol d'une semaine à l'aller et autant pour le retour. Ce compresseur manuel me donne des inquiétudes et il faut que je trouve dans la navette, soit à le remplacer soit à le réparer. Je ne peux pas m'envoler avant demain ou après-demain.

— Oul-Azam n'aura pas cette patience et Tharbin arrivera peut-être dans la nuit. Vous serez coincé, Zixiss, avec ce dirigeable au-dessus de vous, éclairant fortement le dôme tandis que ses tireurs seront prêts à vous abattre dès que vous tenterez de sortir.

Nouveau silence, nouvelle consultation interganglions cérébraux, puis de nouveau le contact :

— Je m'envolerai cette nuit à minuit, mais si on me tire dessus tant pis pour vous, j'aurai avec moi un gros missile qui tombera si je tombe.

CHAPITRE 37

Dans un nouvel appel qui cette fois franchit tous les obstacles, Harold lui annonça, d'une voix haletante, que des policiers frappaient à la porte de Cristella Marlone et menaçaient de l'enfoncer.

— As-tu prévenu Fortalès ?

— Oui, il m'a dit qu'il faisait intervenir une brigade spéciale. Tenez bon, résistez. Il ne faut pas qu'ils vous enlèvent et cachez l'échiquier. Vous gagnerez du temps, celui nécessaire pour que cette brigade vienne vous protéger.

Harold ne raccrocha pas tout de suite et elle pouvait entendre les coups frappés à la porte, puis les tentatives d'effraction. Heureusement, Cristella avait loué un demi-wagon de construction récente, doté de toutes les sécurités.

Elle ne raccrocha pas, appela Fortalès sur un autre appareil. Elle était descendue au sol et se trouvait même dans son bureau, n'ayant ôté que son casque. Elle étouffait dans sa combinaison chauffante.

— Président, on est en train d'enfoncer la porte chez Cristella Marlone. Les trois vont être malmenés, peut-être tués et l'échiquier risque de disparaître.

— Ma brigade va arriver sur les lieux. Elle est en contact direct avec moi, de plus j'ai fait cerner le quartier par une unité spéciale de la Manu. Les portraits des trois personnes à sauver sont diffusés sur tous les réseaux. Il n'y a rien à craindre.

— Je ne suis pas de votre avis.

Il venait d'y avoir un gros craquement et elle entendait Edgon crier que les flics venaient de faire sauter la porte. Puis il y eut les pleurs d'un enfant, Rom, que Cristella essayait de consoler.

— Président, les flics amis d'Opérasque sont dans les lieux. Vous voulez entendre ?

Elle plaqua les deux combinés l'un contre l'autre, juste comme une voix rude ordonnait : « Tout le monde à plat ventre même le gosse, si vous refusez nous tirez. »

— Voilà votre police, hurla Louria folle d'inquiétude, à quatre-vingt-dix pour cent à la solde d'un condamné à la prison à perpétuité.

— Bonjour, messieurs, disait Edgon avec ironie, vous êtes bien matinaux. Il n'y a pourtant aucun flagrant délit que je sache.

— Où est la console ?

— Chef, le téléphone.

— Non, cria Louria, si vous y touchez, vous le regretterez.

Il y eut un rire méprisant et le silence tomba. Elle commença de crier dans le téléphone en relation avec Fortalès, mais celui-ci avait raccroché.

Elle se mit à sangloter, puis sortit de son bureau comme une folle.

— On fait sauter cette saloperie d'Altaï, hurlait-elle.

— Hé, lui dit Jane Marwell, qui se tenait avec tous les autres dans la courive, ne vous énervez pas. Oui, nous savons que des flics subversifs se sont emparés de Kowning, mais tout va rentrer dans l'ordre, vous verrez. Si l'entité d'Altaï s'est manifestée, vous ne pouvez tout de même pas leur tirer dessus. Ils lèvent les bras, ils se rendent, comprenez-vous.

— Laissez-moi passer, rugit-elle. Je vais leur en foutre moi de leur Opérasque de merde. C'est lui qui est derrière tout ça, lui qui avait Charlster à sa botte.

Mais lorsqu'elle voulut foncer ils se jetèrent tous sur elle en criant des excuses, mais sans se laisser impressionner par ses menaces. À l'entendre, ils étaient tous virés. La doctoresse du train-observatoire accourait avec une seringue. Cinq minutes plus tard, complètement calmée mais lucide, Louria rejoignait son bureau.

— Vous étiez sous le coup d'une trop forte tension depuis que vous avez pris cette initiative audacieuse d'attaquer Altaï, lui dit la doctoresse. Bientôt seize heures que vous vivez sur les nerfs sans avoir rien mangé ni bu. Vous êtes dans un état plus grave que vous ne le pensez.

— Merci, fit Louria, mais je veux savoir ce qui se passe. Fortalès m'a raccroché au nez et je l'ai bien mérité. Il a dû me prendre pour une folle hystérique.

Le téléphone sonna. Ce n'était pas le président, mais Claudion Hyponias.

— Le président m'a chargé de suivre la brigade. Nous sommes sur le quai de Cristella. Je te tiens au courant.

CHAPITRE 38

Le gros hydravion 510, ayant appartenu aux gens de Crozet, avait été racheté par la société d'import-export de Songe. Il atterrit sur l'aéroport de Cooktown au petit matin et Songe se fit transporter jusqu'à la maison de Liensun, mais celui-ci était absent lui annonça la gouvernante.

— Bien sûr, fit-elle sans acrimonie, il est chez sa bergère. Je repars chez la vice-présidente Vorgine. Ceci dans le cas où il reviendrait et me chercherait, ce qui me paraît peu probable.

Vorgine la reçut très vite et Songe lui demanda où se trouvaient les cousins Ragus avec le dirigeavion.

— En principe sur Titan. Ils ont amené avec eux des tas de spécialistes des fouilles, espèrent un butin intéressant et plus tard un cargo ou un baleinier pourra aller chercher le plus lourd. C'est une expédition d'exploration.

— Ils vont séjourner sur Titan ? fit Songe préoccupée. J'arrive de Magellan Station. J'étais là-bas depuis pas mal de temps.

— Je sais, dit Vorgine sans ironie.

Songe préférait vivre là-bas où malgré la crise économique, la vie était beaucoup plus animée, sophistiquée, amusante disait-elle. Elle copinait avec Léonora Cabana. Par contre Reiner ne l'admettait plus sur le territoire de la Patagonie occidentale depuis qu'elle avait vendu des moteurs aux Aiguilleurs.

— J'ai appris que l'île du Titan était considérée par la Caste comme possession légale.

Cette fois Vorgine s'intéressa à la conversation.

— Comment avez-vous fait ?

— À Magellan les ragots n'en finissent pas de se répandre. J'ai quand même voulu vérifier celui-là et j'ai appris qu'une troupe importante d'Aiguilleurs s'était trouvée coincée depuis le début du réchauffement dans l'île de Madagascar, dont je n'avais jamais entendu parler, mais passons. Il y a quelques mois ils ont décidé de rejoindre les Aiguilleurs de l'Altiplano en naviguant vers l'est, avec un solide bateau fourni par, devinez qui ? Les Kalami des Seychelles. Avec une charge nucléaire ces gens-là ont fait sauter

le Chenal Noir abandonné depuis quelque temps, pour pouvoir passer, sont arrivés à Titan et ont décrété que c'était leur île. Ils ont entrepris des fouilles, et auraient trouvé un important matériel dans les ruines des usines du Kid. Ils ont creusé une base souterraine dans la base du volcan pour utiliser sa chaleur. Une garnison est assignée sur place, les autres ont continué vers l'île Chiloé où Lascasas a désormais son quartier général. Il faut mettre Lien Rag et Lienty en garde.

— Comment, demanda Vorgine, en passant par Alone-Vatican ? Le cheminement du message alertera ces gens-là, mieux équipés en radio que nous.

CHAPITRE 39

Tout en continuant de parler à Louria, Hyponias pénétra avec la brigade spéciale dans le wagon de Cristella et en direct, fermant les yeux comme pour ne pas visualiser la scène, Louria suivit l'attaque des policiers fidèles contre leurs collègues inféodés à Opérasque.

— Ils veulent que tout soit terminé quand l'unité de la Manu entrera en action. Toujours cette rivalité entre l'Aiguillage et la Manutention.

Louria redoutait plus que tout d'entendre des coups de feu, mais aucune des forces en présence n'osa prendre l'initiative de tirer sur des collègues et les assiégés capitulèrent. Le premier à intervenir fut Edgon qui, d'après Claudion, était couché tout comme Harold et Cristella, sur le linoléum de la cuisine. L'enfant, lui, se trouvait pelotonné sous la table.

— Je ne sais qui vous êtes, mais bravo, dit le père d'Harold. Nous sommes tous en excellent état. À qui téléphonez-vous ? Au président ?

— Non, à Louria Finister.

Edgon prit le portable et rassura Louria qui préféra attendre qu'Harold en personne lui parle pour respirer de soulagement.

— L'échiquier est intact, lui annonça son amant.

— Je me fous de l'échiquier, toi comment es-tu ?

— Comme te l'a dit mon père.

Une voix, celle du président, interféra leur échange et Claudion reprit son appareil pour répondre. Il annonça que la brigade entraînait déjà les autres policiers au-dehors, ne voulant pas que les locataires du wagon, réveillés par le tumulte, assistent à cette scène incroyable de policiers poussant d'autres policiers menottés dans l'escalier.

— Louria, fit Claudion, le président veut que j'assiste à la phase suivante, le contact avec le système électronique d'Altaï, mais j'ai voulu d'abord t'en parler. Si tu refuses, je ne t'en voudrai pas pour autant.

— Veux-tu en parler à Harold ? Je suis d'accord. Nous aurons certainement besoin de gens comme toi pour imposer notre ultimatum.

Fortalès l'appela sur un des appareils non occupés.

— Désolé pour ce contretemps, mais je ne pensais pas qu'il y aurait ce genre de problèmes.

— Du fond de son trou pénitentiaire, Opérasque continue de nous manipuler, dit avec lassitude Louria, comme si elle répétait un argument dont tout le monde se moquait.

— Jusqu'ici je n'y ai pas vraiment cru... Je vais ordonner une enquête. S'il faut le transférer dans une unité différente, sous la surveillance de fonctionnaires honnêtes...

— Le ferez-vous surveiller par des gars de la Manu ?

Fortalès ne répondit pas sur-le-champ. Faire appel aux hommes de la Manu équivaldrait à provoquer tout le corps Aiguilleur et à craindre plusieurs rébellions. Depuis toujours ce corps de métier ferroviaire, avec ses syndicats bien structurés, ses comités d'intervention administrative sur le fonctionnement de la Compagnie, s'opposait à la mainmise des Aiguilleurs sur l'ensemble des réseaux, et surtout sur la vie sociale des Panaméricains et aussi de tous les habitants de la planète. La Manutention possédait suffisamment d'actions pour alimenter une caisse florissante. Elle pouvait déclencher des arrêts de travail illimités et prendre en charge le salaire de tous les grévistes.

— Je dispose de gens tout à fait dignes de confiance, se déroba Fortalès finalement.

— Des gens de la Caste, répondit-elle. Nous allons reprendre notre opération ULTIMATUM. Je suis désolée de devoir raccrocher.

Lorsqu'elle appela chez Cristella, ils étaient tous en train de déjeuner, mais parlaient uniquement de ce message d'Altaï comme si l'opération de police n'avait pas eu lieu. Louria aurait aimé dire à Claudion qu'elle avait apprécié son rôle et surtout son fair-play, mais ce fut Harold qui lui répondit.

— Nous nous mettons immédiatement au travail. Mon père affirme que nous pourrions répondre à ces logiciens d'ici une à deux heures.

— Ne craignez-vous pas qu'après cet échec la Caste n'ordonne la destruction de l'émetteur clandestin en relation directe avec Altaï ?

— Ils savent que dans ce cas-là tu n'hésiterais pas à faire sauter Altaï et ne prendront pas le risque d'en arriver à cette extrémité. Nul ne sait ce qui arriverait si le rôle de cet observatoire spatial était soudain réduit à néant. Personne, ni la Caste ni toi.

Elle releva un accent de sévérité dans cette mise en garde et eut l'impression qu'il la giflait.

— Sans mon intervention avec le superlaser nous serions encore en train de patauger dans la gadoue. Peut-être que l'inertie vous convient à tous là-bas, mais moi j'ai agi et à ce titre je m'estime maîtresse officieuse de l'opération. J'ai pris un risque qui se révèle être concluant. S'il me faut raser peu à peu la coupole, je le ferai, que ce soit bien net entre nous. Maintenant arrêtez de bouffer et travaillez. Personnellement il y a vingt-quatre heures que je n'ai rien pris. Vous pouvez très bien vous lever de table et vous mettre au travail.

On lui signala que de nouvelles images de la coupole d'Altaï venaient d'être prises par le radiotélescope malgré son éloignement, alors que ce morceau de Lune présentait une autre face. Elle les fit apparaître, constatant qu'elle avait en quelque sorte tronçonné le haut de la coupole, en biais. Le matériau utilisé par les hommes du XXI^e siècle était un béton synthétique d'une grande résistance et d'une belle épaisseur, puisque aucun vide n'apparaissait. Par contre, la lunette du télescope principal était sectionnée, inutilisable. Lorsqu'elle rappela, ce fut Cristella qui répondit, expliquant que les trois hommes établissaient un plan d'action pour effectuer le travail demandé.

— Ils m'ont demandé de ne pas les déranger.

— Très bien, fit Louria furieuse.

Elle appela Fortalès, mais on lui dit que le président prenait quelques moments de repos.

— Il est bien le seul à dormir, fit-elle remarquer aigrement. Si vous pouvez lui parler, dites-lui que je veux qu'un système vidéo soit installé chez Cristella Marlone, car je dois suivre en direct le déroulement de l'opération en cours. Je dois être à même d'intervenir à tout moment s'il le faut.

— Quand le président rejoindra son bureau...

— Il a bien un enregistreur en permanence auprès de lui. Branchez-moi sur cet appareil.

— Voyageuse, je ne suis pas habilité...

Elle recevait le contrecoup de ses excès de langage et même de brutalité physique. Il avait fallu lui sauter dessus, la paralyser le temps de lui faire une piqûre calmante. Désormais elle traînerait une réputation de savante hystérique ou quelque chose dans ce goût-là. Elle se demanda si d'être à la tête de NSPT, d'avoir un amant aussi beau, de surclasser tous les autres astrophysiciens maintenant que Charlster était mort et qu'Ann Suba avait

disparu, ne lui était pas insidieusement monté à la tête, l'entraînant dans un vertige mégalomane dont elle devait à tout prix sortir sur-le-champ.

— Vous avez raison, je suis impardonnable. Le président a veillé comme nous tous durant cette nuit difficile. Mais ce que nous sommes en train de tenter est vital pour l'humanité tout entière, voyez-vous, voyageur...

— Bergson, je suis le valet du président. Je comprends, parfaitement vos affres, voyageuse, mais je vais attendre une heure avant de réveiller le président.

— Je vous en remercie.

« Vos affres », répéta Louria, un valet, je ne savais pas que le président cultivait les souvenirs empesés du passé. Il n'y a plus de valet et on ne parle pas d'affres, mais d'inquiétude, de peur.

Comme elle raccrochait, on l'appela sur sa ligne particulière. C'était Harold. Il commença d'une voix très calme à expliquer quelque chose qu'elle ne comprit pas tout de suite. Il parlait d'algorithmes qui venaient d'être traduits, grâce à un langage de programme inédit.

— C'est Claudion Hyponias qui nous a fourni ce langage de programme à partir de l'échiquier.

— En définitive, quel est le résultat ?

— Nous avons à découvrir la fréquence d'émission de cette entité d'Altaï, c'est-à-dire que même si des crétins font sauter l'émetteur clandestin, nous pourrons continuer à « relationner » avec ces logiciels bio...

En un éclair elle pensa qu'entre les « affres du valet » de Fortalès et ce « relationner » du néo-jargon en vogue dans le milieu scientifique, il y avait un monde. Où se positionnait-elle donc ?

— Et vous bavardez avec eux ? se moqua-t-elle, agacée.

— Ça va venir. Nous envoyons des icônes simplistes. Pas facile de représenter une plaque de glace, les poussières et les cendres lunaires. Par contre, dessiner une coupole d'observatoire explosant ce n'est pas compliqué. Nous espérons qu'ils finiront par comprendre nos subtiles suggestions.

Il raccrocha. Elle médita sur cet apport de Claudion dans ce travail en commun, sur ses algorithmes, son langage de programme. Nommé à sa place pour résoudre les énigmes de Charlster, il n'avait pas perdu de temps et avait acquis en quelques jours des connaissances époustouflantes. Il n'avait pas passé ses nuits dans la couchette de la Tireligne, mais à étudier. Cette pensée

la rasséréna. Était-elle aussi jalouse au sujet de Claudion ? Ou bien voulait-elle dominer tout le monde, y compris ses ex ?

— Quelque chose s'est détraqué chez moi, conclut-elle.

CHAPITRE 40

Lienty n'en parla que le lendemain, et seulement à son cousin.

— Durant mon tour de garde j'ai eu deux alertes. Furtives, mais le détecteur d'infrarouge a eu largement le temps de prendre des clichés. Tu veux les voir ?

— Des marins du vieux cargo cherchant à marauder ?

— Je préfère que tu les voies.

Les clichés étaient flous évidemment, mais on distinguait des silhouettes humaines. La vapeur qui s'échappait de leur bouche était visible, de couleur verte.

— Tu ne remarques rien ? demanda Lienty. Au sujet de la vapeur de la respiration de celui-là, le plus gros des deux.

Lien Rag secoua la tête.

— Il a deux bouches.

— Tu plaisantes.

— Je veux dire deux conduits d'évacuation de l'air vicié, et de chaque côté du visage.

— Un intégral sans filtre ?

— Maintenant regarde ces clichés pris au moment du survol du cargo.

Tous les marins portaient des vêtements en laine polaire qui les engonçaient dans des épaisseurs, les transformant en nounours patauds.

— Il y aurait à bord du cargo des types possédant intégral et combi qui se seraient cachés ?

— Je n'en sais rien.

On prépara la première expédition vers les ruines des anciens ateliers. Il fallait contourner le volcan, une marche de cinq kilomètres environ que les spécialistes embarqués ne paraissaient pas redouter, bien au contraire. Ils étaient impatients de mettre le pied dehors, excepté le chercheur en fouilles

profondes.

Lienty resterait à bord avec les deux mécaniciens et il était normal que Lien Rag, ayant connu l'île du Titan jadis, dirige la première prise de contact. Mais avant de sortir il remarqua que Lienty maintenait le système de surveillance et s'en étonna.

— Ces deux silhouettes t'inquiètent ?

— Exactement.

Ils longèrent la plage, avec la banquise légèrement en contrebas. Il n'y avait aucun obstacle sérieux et une heure plus tard ils approchaient des anciennes installations.

— Le bateau a repris la mer, constata un des participants.

Lien Rag en fut ravi, ainsi Lienty n'aurait rien à redouter durant leur absence. Ils approchèrent des ruines et Lien Rag essaya de rapporter ce qu'il voyait sur les croquis des anciennes usines. Celle qu'il voulait retrouver en premier lieu était l'unité de montage des moteurs en céramique. Les ingénieurs du Kid étaient passés maîtres dans l'utilisation de ce matériau à haute résistance thermique, et des moteurs de toutes puissances sortaient des ateliers, depuis des hors-bords pour canot pneumatique jusqu'aux énormes moteurs pour les iceberg-ships, inventés par Lien Rag, et que l'on appelait plus communément des ice-tankers.

Trabeskoski, géologue expert en fouilles profondes, on l'appelait plus familièrement Trabesk, déposait avec infiniment de précautions sa petite valise sur un ancien mur en béton allégé. Le Kid n'avait jamais vraiment respecté les oukases de la CANYST qui défendait d'utiliser autre chose que des wagons pour les installations industrielles. Chaque usine devait garder la possibilité de rouler sur des rails et d'être déplacée selon les besoins des délocalisations. Mais dans son domaine, le Kid n'en faisait qu'à sa tête, et ce béton alvéolaire était débité par de véritables centrales fonctionnant jour et nuit pour bâtir des ateliers en dur.

Trabesk s'équipait d'un boîtier à plusieurs cadrans, fourrait dans les ouïes de son intégral les écouteurs de son système, prit en main une manche se terminant par une grosse boule noire que les autres désignèrent sous le nom de sucette. Ce qui laissa Trabesk insensible.

Il commença à promener son appareil dans les ruines.

Des récupérateurs de matériaux avaient déjà creusé pour débayer les scories du volcan apportées par le vent, la lave s'écoulant sur une autre pente.

Lien Rag avait du mal à retrouver les immenses plates-formes où s'élaboraient les montages des moteurs. Les pièces détachées étaient coulées plus à l'est, ça il en était sûr. Les autres invités s'égaillaient dans les ruines et Lien Rag surveillait les plus téméraires, de crainte que la glace qui recouvrait les gravats ne s'effondre sous leur poids.

Il ne remarqua pas tout de suite que Trabesk s'éloignait lui aussi, pour se diriger vers la faible pente du cône volcanique qui fumait au-dessus d'eux, avec quelquefois des explosions très sourdes à l'intérieur de son cratère.

— Trabesk nous quitte, lança quelqu'un dans son émetteur d'intégral.

Lien Rag le constata et rappela le délicat bonhomme :

— Attention où vous mettez les pieds, mon ami.

Trabesk sans se retourner eut un geste de la main gauche, lui faisant signe de le rejoindre. Lien Rag se demanda si autrefois les ateliers de montage se situaient autant vers Titan et le rejoignit à tout hasard.

— Voyageur, j'enregistre des bruits étranges et aussi des rayonnements infrarouges qui n'ont rien à voir avec la chaleur volcanique. J'ai un appareil très pointu dans ses sélections thermiques. Je peux pour certifier à quatre-vingt-dix pour cent que des êtres de taille humaine, animaux ou individus, se cachent par là.

CHAPITRE 41

Lorsque, épuisée par l'interminable dialogue télépathique avec Zixiss, Movane rejoignit sa natte, elle trouva Deborrah qui l'attendait, le visage fermé, et comprit ce que cette femme lui reprochait.

— Je sais que vous avez exigé, en échange de la mise en fuite de ce démon sanguinaire, que Oul-Azam vous laisse rejoindre cette caravane qui vous a conduite ici. J'exige que vous m'emmeniez avec vous. Débrouillez-vous comme vous voudrez mais je ne vous regarderai pas partir en restant ici dans ce harem, avec ces femmes stupides.

— J'ai déjà eu le plus grand mal à convaincre Oul-Azam et je ne peux encore lui demander de vous inclure dans cet accord.

— Alors je vais vous dénoncer, déclarer au seigneur de la guerre que vous êtes la jeune femme que Tharbin recherche sans faiblir et en échange de laquelle il a promis une énorme récompense. Oul-Azam est avide d'or et il vous livrera. Et moi je serai récompensée pour mon zèle et ma fidélité.

— Je vous clouerais au lit, sur votre natte plutôt, avec la petite vérole. Ici, on ne peut la guérir et votre visage sera boursoufflé de boutons pleins de pus qui vous défigureront. Vous serez un tel objet d'horreur que l'on vous chassera dans le désert et que nul ne vous viendra en aide, car c'est le mal que les gens de cette contrée redoutent le plus.

— Vous bluffez, vous ne pouvez m'inoculer ce mal.

Movane, vidée par la longue tension maintenue durant ces heures de transmissions de pensées avec le sphale, savait qu'elle ne pourrait même pas donner de l'urticaire à Deborrah. Il lui fallait reconstituer ce qu'elle appelait son fluide, son influx nerveux.

— Comme vous voudrez, murmura-t-elle. J'ai besoin de dormir, mais à mon réveil nous en discuterons. Peut-être trouverai-je le moyen de vous libérer de votre condition d'odalisque.

En dépit de ce nouveau souci, elle s'endormit profondément et se réveilla fraîche et dispose. Elle déjeuna copieusement, soigna quelques petits maux dans le camp. Elle visita des guerriers non sans gêne, mais eux-mêmes étaient dans l'embarras de devoir montrer les blessures dont ils souffraient. Découvrir une jambe, un ventre, leur coûtait énormément, défiait leur pudeur ancestrale.

Les mêmes qui violaient les femmes sans scrupules, devant forcément dévoiler leur sexe, ne supportaient son examen que lorsque la douleur devenait intolérable.

Elle pansa les plaies, les saupoudra de sulfamides, fit comprendre que l'hygiène la plus stricte aiderait beaucoup la guérison. Elle fut autorisée à se rendre dans le campement de Dagan, eut une brève conversation secrète avec lui. Ensuite elle prit un peu de repos. Deborrah la rejoignit pour la menacer.

— Vous n'avez pas parlé à Oul-Azam. Vous allez le regretter.

— Il effectuait une patrouille et vient tout juste de rentrer. Je lui parlerai lorsque nous serons tous devant la navette à attendre, sur le coup de minuit, que le démon s'envole définitivement.

— Je ne vous crois pas. Il n'y a pas de démon. C'est une rivalité entre guerriers qui s'est terminée par cette victime égorgée et les autres ont parlé de démon.

Un peu avant minuit, non seulement le campement d'Oul-Azam, mais toute une foule agglutinée aux limites du marché, attendaient l'envol du démon au-dessus du soi-disant minaret. Movane se tenait dans le cercle le plus restreint, seule, agenouillée. Elle venait d'entrer en contact avec Zixiss pour une dernière demande que le sphale refusait de satisfaire.

— Juste saisir cette femme revêtue d'une robe rouge et l'emporter jusqu'au camp de Dagan. C'est tout.

— Ils vont m'abattre.

— Mais non.

Il finit par accepter et Movane revint alors vers Oul-Azam et sa suite, pointa son doigt sur Deborrah, fit comprendre que le démon exigeait que celle-là soit sacrifiée si l'on voulait qu'il quitte définitivement cette tour maudite.

— Je ne veux pas, hurlait Deborrah, ne la laissez pas faire. Je vais vous révéler une chose...

Movane envahit alors son cerveau de telle façon qu'elle eut une crise d'aphasie et ne prononça plus que des grognements. Deux guerriers la saisirent, pantelante, pour la jeter littéralement dans le cercle réduit. Movane l'aïda à se relever, lui souffla dans un murmure :

— Laissez-moi faire. Dans un instant vous allez vous retrouver dans le campement de Dagan où je vous rejoindrai. Dagan est au courant. Il connaît

votre réputation de couturière et compte en tirer profit.

Movane aurait aimé qu'une horloge tintât lorsqu'il fut minuit, pour que ce glas se joigne à la beauté inquiétante du spectacle, mais en réalité elle redoutait qu'au dernier moment Zixiss ne se rétracte. Et pourtant...

— Oh ! fit la foule.

Le déploiement de ces ailes de dentelles dans la lumière des projecteurs fut une vision féerique. Le démon volait avec une certaine grâce au-dessus de la navette et soudain il fondit sur Deborrah, la saisit dans ses griffes, remonta non sans mal dans les airs et finalement disparut dans le silence hébété de milliers de personnes. Un temps, Movane avait redouté que le sphale n'égorge la couturière.

Cette même nuit elle quitta le campement de Oul-Azam dans les sanglots des femmes, et rejoignit le campement de Dagan, très satisfait de la revoir. Il avait fait préparer un festin. Deborrah y fut invitée.

CHAPITRE 42

Une quarantaine de femmes et d'enfants, certains n'avaient pas cinq ans, recueillaient le pétrole brut de façon vraiment primitive. Ce n'était même pas de l'artisanat. Allanabad les avait conduits auprès de la Caspienne où il possédait une immense concession recouverte par la banquise. Pour récupérer le pétrole, les femmes creusaient des rigoles dont le fond était en dessous du niveau de la mer, sous la glace, et le pétrole visqueux y coulait avec une lenteur de limace. Les enfants, avec de petits récipients, il y avait même des verres à boire, des louches, des coquilles, récoltaient cette huile qu'ils vidaient dans des récipients plus grands. Un garçon de dix ans emportait ces récipients, grimpait le long d'une échelle rudimentaire au sommet d'un wagon-citerne et vidait sa charge de plus de dix kilos au moins.

— Mais c'est lamentable, s'écria Ann Suba, en découvrant ce spectacle. Comment acceptez-vous que des enfants aussi jeunes et des femmes fragiles récoltent ce pétrole de cette façon ? C'est inhumain.

Korum, l'huissier, et Allanabad, le compagnon de Murmose, ne comprenaient rien à sa colère, se regardant avec certainement la même pensée, cette vieille savante est un peu dérangée.

— Si vous voulez que je surveille la construction de cette raffinerie d'après mes plans et la maquette que vous avez vue fonctionner, il faut changer le mode de ramassage de ce pétrole brut. Sinon je repars attendre chez le gouverneur qui se décidera bien à me recevoir.

— Aïe, aïe, s'écria Korum, vous allez au-devant de gros ennuis avec Murmose. Elle n'acceptera jamais qu'on change la méthode. Vous savez, ces femmes et ces enfants font partie de la concession. S'ils veulent gagner un peu de nourriture, il faut qu'ils travaillent.

— Ça empeste ici, et les vêtements de ces pauvres gens sont souillés par ce pétrole. Ils sont pleins d'eczéma croûteux. Regardez ce petit.

Elle essaya de saisir le bras maigre d'un gamin qui se débattit et glissa entre ses doigts tant sa peau était ointe d'huile. Au même moment elle réalisa ce que venait d'annoncer Korum.

— Vous voulez dire que lorsqu'on achète une concession, on achète aussi une population ?

— C'est ça, fit l'huissier avec satisfaction, et c'est une bonne affaire quand il y a beaucoup d'habitants, comme ici, car le peu qu'ils fournissent par leur travail est dans le total très appréciable. Murmose et Allanabad gagnent déjà bien leur vie avec le pétrole brut, mais avec la raffinerie ils deviendront les plus riches de ce pays. Le gouverneur regrettera alors de ne pas vous avoir reçue.

— Je pense que vous ne lui avez même pas mentionné mon nom, vous vous êtes bien gardé de le prévenir de ma présence pour que je fasse affaire avec Murmose. Vous allez toucher combien sur les bénéfices ?

— Un malheureux un pour cent, fit-il, ne cachant pas sa joie.

— Un pour cent sur des sommes fabuleuses, c'est un pactole, non ?

— Il se pourrait.

— Bien, dit-elle, moi je repars pour mon village terminus et pas question de faire travailler ces gens-là de la sorte. La raffinerie ne sera pas pour vous. Ou bien nous allons étudier le moyen de les faire travailler dans les meilleures conditions possibles.

Visiblement, elle inquiétait les deux hommes. Ils avaient des regards de chiens battus, incapables l'un comme l'autre d'aller trouver Murmose pour lui faire part des exigences de cette physicienne.

— Je pense qu'une partie des bénéfices pourra être consacrée à l'amélioration de leur condition.

— Moi, déclara Korum d'une voix rapide, je n'ai fait que vous amener ici pour discuter avec mes amis. Je vais retourner à la station car je ne veux pas être mêlé à cette folie.

— Hé, gémit Allanabad, tu n'as pas le droit de laisser tomber l'affaire. Ton un pour cent va te rendre si riche que tu pourras acheter au moins dix filles à leurs pères.

CHAPITRE 43

Les trois garçons étaient à leur poste, l'un au générateur, l'autre à l'alternateur, le troisième, Sumar, à l'échelle de descente pour aider Kurty. C'était lui qui garderait le contact phonique avec le fond durant la plongée. C'était une plongée expérimentale pour étudier le comportement des garçons et voir s'il pouvait leur faire confiance. Il ne comptait pas rester dans l'eau plus d'une demi-heure, et ne pénétrerait pas dans la Machine par ailleurs.

Quand il fut debout sur le dernier échelon, Sumar enferma sa tête dans l'intégral, le fixa, lui plaça l'embout de l'air, le relia téléphoniquement. Le câble électrique des projecteurs était déjà dans l'eau. Kurty descendrait en trouvant régulièrement de mini-projecteurs au fil de sa plongée.

Il cachait son appréhension, ne parvenait pas à deviner si ces trois garçons étaient vraiment venus pour gagner un peu de nourriture et de chaleur, ou bien s'ils obéissaient, à travers Cébu, à la puissante famille Kalami, et par ce biais à la Caste des Aiguilleurs lascasiens.

« Je sais que je fais de la paranoïa, se disait-il, mais depuis toujours je suis extrêmement prudent dans mes choix relationnels. J'ai mis des années à me déclarer à Fleur et elle m'a quitté, ne pouvant supporter mon autoritarisme égoïste. Cébu était jadis un garçon tout simple et maintenant, tout comme ses amis, il dit voyageur un tel, voyageuse une telle. »

Il disparut aux yeux de Sumar qui ne vit ensuite qu'une ombre passant devant les mini-projos. Le générateur tournait rond, l'alternateur aussi. Ils n'avaient pas de souci à se faire.

Dès qu'il fut dans le fond, Kurty longea la Machine, repéra la balise qui situait le puits d'accès à l'igloo de surveillance, là-haut sur la banquise. Il brancha son tuyau, les câbles sur le relais qu'il avait installé depuis peu et remonta à l'intérieur de cet abri. Il ôta son intégral, essuya sa combinaison pour que l'eau qui restait ne gèle pas. Grâce aux meurtrières il pouvait surveiller la barge et ce qui se déroulait à son bord. Il apercevait Sumar, attendant son retour à l'échelle de plongée. Tout paraissait en ordre mais lui ne parvenait pas à accepter qu'il n'y eût rien de suspect à surprendre.

— Tout va bien ? lui lança Sumar dans l'interphone.

— C'est O.K., répondit-il en fourrant sa tête dans l'intégral pour que le son reste étouffé.

Au bout d'une vingtaine de minutes, n'ayant rien relevé de spécial, il redescendit, marcha vers l'autre balise à l'aplomb de la barge et remonta à bord. Il conservait quelques doutes, mais avait décidé d'utiliser les services de ce trio. Seul, il ne pouvait rien faire.

CHAPITRE 44

Trabeskoski accepta de ne rien dire pour l'instant et l'examen du site se poursuivait. Bien plus à l'ouest que ne le supposait Lien Rag, le géologue repéra la présence de résines bactériennes. Lien Rag lui demanda comment un appareil pouvait les détecter et Trabesk s'expliqua :

— On les utilisait pour la protection des machines, des véhicules, des engins ou des appareils. Elles ont la propriété de rejeter l'air, donc d'empêcher l'oxydation et de protéger ensuite l'objet dont on l'enrobe. C'est une très vieille technique qui remonte à la période précédant la première glaciation. Dans les GED que l'on a exploités et où l'on a retrouvé toutes sortes d'appareils, jusqu'à des locomotives en parfait état, il y avait abondance de ces couches de résine microbienne ou bactérienne, comme il vous plaira. On a cependant constaté que dans certains sols souterrains elles se dégradaient beaucoup plus vite qu'ailleurs. L'analyse des terres profondes a donné quelques résultats, mais en milieu acide la dégradation était plus rapide, quoique très lente. Ici, nous avons à faire à de la lave acide, à deux mètres de la surface. J'ignore ce qu'elle fait là, puisque d'ordinaire elle s'écoule sur l'autre flanc.

— On en découpait de grandes plaques pour la construction et pour poser des dalles.

— C'est une explication. Les résines enfermées là-dessous sont en décomposition lente, avec émission de gaz subtils que mon appareil a reniflés, si j'ose dire, et analysés.

— Les objets que cette résine était censée protéger seraient-ils détériorés ?

— Je n'ai jamais dit ça. Tout dépend de la couche appliquée de cette résine. N'en concluez pas que la fouille sera inutile.

— Ce sont les moteurs qu'on protégeait de la sorte pour les utiliser en milieu salin. Depuis les hors-bords jusqu'aux puissants groupes pour les cargos.

— Dans ce cas il n'y a rien à craindre. La décomposition, faite de bactéries mortes, n'a pas dépassé les deux millimètres. Ce milieu acide forme des bulles de gaz qui sont préjudiciables à cette protection-là.

— Nous avons déjà une quasi-certitude et nous pourrions commencer à

creuser dans ce secteur, dit Lien Rag. Nous n'allons pas nous attarder plus longtemps.

— Mais, protesta Trabesk, il y a bien d'autres matériels là-dessous. Vous m'avez parlé de wagons, de locos, et d'un tas d'autres choses. Certainement d'ordinateurs emballés eux aussi dans cette résine.

— C'est exact, mais nous allons rentrer pour faire le point, insista Lien Rag, soutenant le regard bleu délavé du géologue qui finit par comprendre.

— Bien, dit-il, je ferai la synthèse avec les différents enregistrements de mes appareils une fois dans le dirigeavion.

Lienty s'étonna lorsqu'il aperçut dans ses oculaires la petite troupe encore lointaine qui rentrait. Il estima à juste titre qu'un événement important avait interrompu l'exploration des ruines des anciens ateliers.

Lien Rag donna publiquement une autre justification, mais son cousin sentit qu'il était plus que préoccupé, inquiet. Ils durent patienter avant de pouvoir s'isoler. Trabesk, quant à lui, était plongé dans ses enregistrements et paraissait même avoir oublié sa surprenante découverte.

Lienty écouta le récit de son cousin avec calme, mais Lien Rag devina sa perplexité.

— Voilà une explication sur la présence de deux inconnus équipés de combinaison isothermique et d'intégral, surpris cette nuit par notre système de surveillance. Comme tu me dis que le cargo a levé l'ancre, on ne peut accuser les marins qui, dès hier au soir, ont dû être consignés à bord pour un départ très matinal.

— Le géologue doit étudier l'enregistrement de cette présence inconnue. Malheureusement nous ne pouvons le convoquer sans intriguer les autres. Pas sur-le-champ, je veux dire, mais dans un instant.

— Tu es le chef de cette mission, lui dit Lienty, et à ce titre tu as la responsabilité du calendrier des opérations futures. Il est juste que Trabeskoski te fournisse toutes les données dont il dispose. Je vais aller le chercher.

Il revint en disant que le géologue n'avait pas terminé la mise au net des enregistrements. Il était en train d'imprimer les renseignements que son enregistreur stupéfiant avait emmagasinés dans sa mémoire.

Il finit par frapper et déposa les imprimantes sur la table à cartes du dirigeavion.

— Je peux d’ores et déjà vous assurer, voyageur Rag, que nous avons sans le moindre doute trouvé le stock de ces fameux moteurs. J’ai obtenu un schéma qui me paraît tout à fait digne de foi. On y distingue surtout la forme de ces petits moteurs hors-bords pour les embarcations légères. Ils sont posés sur le dessus, dans ce silo dont les dimensions souterraines sont assez importantes.

— Ce que nous attendons en urgence c’est la confirmation de votre première découverte. Voyons, ces inconnus qui vivraient dans un repaire souterrain ?

Trabesk avait complètement oublié ce qui préoccupait en premier lieu ses vis-à-vis. Il parut désarçonné un court instant, puis fouilla dans les imprimantes.

— Je ne pensais pas que cela avait une aussi grande importance à vos yeux. Bien sûr, des troglodytes humains c’est une information spectaculaire, mais à quoi pourrait-elle nous servir ?

— Pas nous servir, mais nous nuire, dit sèchement Lienty, en prenant les deux imprimantes consacrées à cette découverte.

Lien Rag qui se pencha pour regarder en même temps que lui eut un choc. On distinguait parfaitement la silhouette de quatre individus.

— Environ dix mètres sous nos pieds, murmurait Trabesk, ne comprenant toujours pas pourquoi ces deux-là se passionnaient plus pour cela que pour la présence des moteurs en un lieu bien déterminé.

— Ils sont armés, murmura Lienty, désignant de la pointe de son crayon un trait représentant à coup sûr un canon de carabine.

— Pas de radiations nucléaires ? demanda Lien Rag.

Le géologue roula des yeux effarés. Il parut soudain nerveux et avoua que pas un instant il n’avait imaginé... Bref, il n’avait pas jugé utile de brancher son scintillomètre sur les lieux d’exploration.

— Je ne comprends pas cette omission de ma part. D’ordinaire... Si vous voulez je retourne là-bas. Je n’en ai pas pour longtemps, deux petites heures juste avant que la nuit ne tombe. Je suis tellement navré que je dois à tout prix réparer cette stupidité.

Il se dirigeait vers la porte et Lien Rag n’eut que le temps de lui saisir le bras pour l’arrêter.

— Nous verrons demain, mon ami, ne vous inquiétez pas.

— Mais pourquoi y aurait-il une émission de radioactivité ?

— Parce que ces individus repérés à dix mètres sous terre utilisent éventuellement le nucléaire comme explosif. Nous ignorons sous quelle forme, mais souvenez-vous de la brèche du Chenal Noir aperçue depuis le dirigeavion à haute altitude. Elle avait été provoquée par un engin atomique.

Assommé, le géologue se laissa choir sur le siège du radio et les regarda, hébété.

— Il est possible que ces inconnus aient aménagé un repaire de la même façon, comme s'ils se moquaient de la radioactivité. À croire qu'ils ont découvert l'antidote à cette saloperie, continuait Lienty, usant d'un langage dont Lien Rag ne le croyait pas capable.

— Vous... Peut-être sont-ils dans une caverne du volcan. Je vous le dis, dans cette lave acide des bulles existent. Possible que sous le sol glacé et durci on trouve d'immenses cavités... C'est de la pierre ponce, comprenez-vous ? Imaginez qu'un des alvéoles de ce matériau ait atteint des dimensions colossales... Ou encore c'est un matériau facile à creuser, sans avoir recours à des explosifs.

Il s'adressa à Lien Rag :

— Allons-nous retourner là-bas ? C'est certainement dangereux.

— Dès que vous m'avez fait signe pour signaler une présence humaine sous vos pieds, j'ai su que nous courions un danger. J'ai joué la comédie et une fois le silo des moteurs repéré, j'ai décidé de revenir ici, mais tout au long du chemin je me suis attendu à tomber dans une embuscade.

— Nous allons réfléchir à cette situation nouvelle, mais en attendant nous vous prions de ne rien dire à nos compagnons de voyage. Nous ne renonçons pas à l'idée de sortir plusieurs moteurs de ce silo. Notre dirigeavion, vous ne l'ignorez pas, est une véritable forteresse volante, et si ces inconnus se montrent agressifs nous bombarderons leur installation.

Lien Rag savait que pour atteindre ces gens-là sous dix mètres d'épaisseur, il aurait fallu des bombes énormes dont ils n'étaient pas équipés.

— Vous pourrez, demain, repérer leurs bouches d'aération et leurs différentes issues. Je ne pense pas qu'il n'y en ait qu'une seule. Ils sont là-dedans comme des rats dans leur trou et comme ces animaux certainement d'une prudence extrême.

Visiblement encore sous le choc, Trabesk eut grand-peine à se remettre debout.

— Faites un effort, mon vieux, lui conseilla Lien Rag, sinon les autres vont se douter de quelque chose.

— Je vais essayer... Ces gens cachés dans le sous-sol, que font-ils ? Cherchent-ils aussi du matériel ancien ?

— Autant vous prévenir, il ne peut s'agir que d'Aiguilleurs disposant d'un armement nucléaire, appartenant à un groupe plus important qui a laissé sur cette île une garnison.

CHAPITRE 45

Une retransmission vidéo était en place depuis cinq minutes et Louria suivait en direct les efforts des trois hommes pour obtenir des logiciels d'Altaï le renoncement au contrat passé avec Charlster. Contrat moral, certainement. Cristella était allée accompagner son fils à l'école. Louria s'était étonnée que l'enfant laisse le trio s'intéresser de près à son échiquier, mais Harold supposait que cette console avait beaucoup perdu de sa valeur depuis que Rom ne pouvait entendre la voix de Charlster, son père.

Edgon Kowning, d'ordinaire blagueur, roublard et primesautier, s'était attelé à sa tâche et y restait accroché. Louria pouvait le voir manipuler avec infiniment de précautions différents instruments minuscules. Il transpirait, son front brillait et il était resté torse nu.

Claudion, certainement en relation avec son observatoire de 87°7 Station, utilisait un ordinateur à distance pour de longs calculs.

Harold prenait des notes avec application. Louria savait qu'il essayait d'en savoir plus sur ces logiciels biologisés. Il avait obtenu d'autres branchements de réseau pour consulter les archives anciennes, surtout les manuelles et recevait des réponses sur le petit écran de son ordinateur de poche. Dans le hall, un délégué de la présidence répondait à toutes leurs demandes, savait immédiatement trouver le fournisseur adéquat, l'organisme public dépositaire d'éléments précis.

Louria ne regrettait pas vraiment de ne pas être là-bas, à Salt Lake Station. Ici, on essayait d'aider cette entreprise par tous les moyens et, faute de pouvoir observer Altaï, on avait pris contact avec différents observatoires échelonnés tout autour du Petit Cercle polaire, jusqu'en plein détroit de Béring, mais tous ne disposaient que d'un matériel élémentaire. Pourtant on signalait une échancrure de nuages dans la région de la banquise de la mer des Laptev, et la petite équipe enfermée là-bas dans un observatoire mobile, un simple wagon surmonté d'une coupole ridicule, c'étaient eux-mêmes qui en convenaient, essayait de repérer ce morceau de Lune vagabond.

— Lorsqu'il sera de l'autre côté de la Terre, annonça Harold, nous perdrons le contact durant quelques heures. À moins que nous ne trouvions un relais spatial.

— Flatty, souffla Louria, surveillant la réaction de Claudion Hyponias, qui

devait garder son scepticisme envers cette nébuleuse. Du temps de leur liaison, il faisait mine de partager son hypothèse, mais depuis, à plusieurs reprises, il avait battu en brèche sa certitude.

— On peut essayer effectivement, répondit-il à la grande surprise de Louria qui soudain réalisa que l'esprit scientifique dominait désormais ces trois hommes, leur faisant oublier leurs frustrations, leurs rancœurs. C'est aussi bien que l'esprit saint, se moqua-t-elle, toujours aussi critique envers les symboles religieux.

Edgon se leva et alla se verser un peu de vodka qu'il additionna de beaucoup d'eau et avala d'un coup.

— Vous connaissez la formule de la glace ? Quelque chose qui se traduise en chiffres, car je constate que la parole, les icônes passent mal. Nous ignorons s'ils ont branché des écrans, et même s'ils en possèdent. Nous ignorons tout d'eux. Nous ne sommes même pas certains qu'ils existent vraiment en tant qu'éléments capables de réfléchir.

Ils avaient essayé plusieurs formules de langage selon les algorithmes fournis par Claudion. Ils savaient que c'était la voie la plus logique, mais ne parvenaient pas au moindre contact. Et lorsqu'ils branchaient la boîte vocale, la même voix répétait inlassablement le même message.

— Ils sont peut-être en train de tous crever à cause du laser, ronchonnait Edgon.

Louria fut prévenue que le petit observatoire de la banquise de la mer des Laptev demandait à lui parler. La voix était lointaine, difficile à comprendre.

— C'est étrange, mais nous avons relevé et enregistré des signaux lumineux émis sur orbite lunaire. Nous ne sommes pas certains qu'ils proviennent d'Altaï, mais tout nous le laisse supposer.

CHAPITRE 46

D'après les estimations de Trabeskoski, le dirigeavion était à l'aplomb du silo des moteurs. En version dirigeable, l'appareil perdit lentement de la hauteur. Le vent était nul mais devait se lever vers midi. Les ancres allèrent se ficher dans la glace, provoquant une vapeur épaisse au fur et à mesure qu'elles s'enfonçaient jusqu'au permafrost. Dès lors, les treuils électriques enroulèrent en synchro les câbles jusqu'à ce que l'appareil ne soit qu'à vingt-cinq mètres du sol.

La nacelle était prête et Trabesk restait introuvable. Lienty le dénicha au fond de sa couchette, livide et en sueur.

— Je ne suis pas bien, j'ai de la fièvre.

— Je vois, dit Lienty, comme s'il compatissait. Nous attendrons donc votre rétablissement.

— Ce genre de crise peut me durer plusieurs jours.

— Nous avons tout notre temps. Ce sursis dans notre mission va nous permettre de rechercher ces inconnus qui se terrent sous le sol. Nous irons les déloger. Ce sera une belle bagarre, je crois.

— Mais, hoqueta le géologue, vous n'avez pas de soldats à bord.

— Nous armerons chacun des passagers. Vous savez, cher ami, que nous avons relevé des traces de radioactivité sur la glace. Rien de bien grave, mais qu'en est-il dix mètres en dessous ? Je vous laisse vous reposer. Ne vous étonnez pas si dans une heure environ, vous ne trouverez plus personne à bord, nous serons tous descendus par la nacelle.

Là-dessus il rejoignit son cousin, lui dit qu'il avait tenté une thérapie qui peut-être ne donnerait aucun résultat. Mais toujours aussi livide, Trabesk les rejoignit, revêtu de sa combinaison, de son casque et de tout son matériel.

— J'ai réussi à dominer mon mal, expliqua-t-il, et je suis prêt à vous accompagner.

— Parfait, dit Lienty, dans ce cas nous n'irons pas traquer ces clandestins dans leur terrier. Vous allez tracer au sol la surface exacte du silo et ensuite nous ferons descendre l'engin de chantier qui creusera.

— Je descends seul ! s'épouvanta Trabesk.

— Je vous accompagne. Loin de moi l'idée de vous laisser exposé à quelque danger.

Lien Rag surveilla la descente de la nacelle, puis le travail du géologue sur le site. Ce dernier utilisa une poudre rouge pour délimiter l'emplacement du silo. Il travaillait un peu trop rapidement et Lien redoutait qu'il ne commette des erreurs. Mais ensuite un spécialiste en sondages les rejoignit et utilisa un trépan pour atteindre les parois de cet immense entrepôt. Ses conclusions rejoignirent celles de Trabesk. Dès lors ce dernier put remonter dans la nacelle. Il transféra sur carte magnétique toute une série de données que le conducteur de la pelle mécanique introduisit dans le système électronique de la machine.

Une demi-heure plus tard, ce tractopelle entamait la glace, nettoyait un rectangle de quarante mètres sur trente.

Dans le poste de pilotage, Lien Rag surveillait tous les appareils de détection. Il avait demandé à Trabesk d'en faire autant de son côté. Vingt-cinq mètres plus bas, la pelleteuse attaquait directement le permafrost qui n'était gelé que sur quatre-vingts centimètres. Avant le réchauffement on trouvait des sols gelés sur des dizaines de mètres, et dans certaines régions le permafrost n'avait pas disparu en vingt ans de réchauffement excessif.

— Voyageur Rag, quelque chose me préoccupe. Je vais faire un tirage pour vous montrer une zone de vide inattendue.

Lorsque Lien Rag eut le croquis sous les yeux, il sut tout de suite de quoi il s'agissait.

— Un tunnel ?

— Cylindrique, de deux mètres de diamètre environ, certainement creusé avec un tunnelier. Vous savez une roue dentée aux pointes de diamant ou de tungstène. Le sol de lave acide n'est pas très difficile à forer, cependant.

— Ce tunnel vient du repaire souterrain où quelques individus se cachent, c'est bien ça ?

— Mais le tunnel n'a pas encore atteint le silo, il s'en manque de vingt mètres environ.

— Nous gardons cette découverte pour nous deux, si vous le voulez bien.

Le tractopelle s'enfonçait sans faiblir dans son rectangle de dépôts divers. Tous ces débris étaient aspirés et rejetés sur le côté de l'excavation, dans un

nuage de poussière qui peu à peu montait en nuage et cachait le travail de la machine. Mais les instruments de bord s'en moquaient, tenaient seulement compte de cette présence pour afficher leurs données.

— Je relève une certaine température à l'extrémité de ce tunnel interrompu, dit Trabesk. La pierre ponce attaquée par le tunnelier devait être brûlante en cours de travail. Elle a ensuite perdu sa chaleur et j'estime que le travail a cessé depuis vingt-quatre heures seulement.

— C'est-à-dire que lorsque nous sommes venus en reconnaissance hier matin le tunnelier fonctionnait encore.

— Il a dû stopper quand j'ai commencé mes mesures.

— De quel genre, ce tunnelier ?

— Un engin miniaturisé. Je me suis laissé dire que les Aiguilleurs réfugiés dans l'Altiplano des Andes en possédaient. Possible que celui qui travaillait sous la terre de Titan provienne de là-bas.

— Aurait-il pu avoir été transporté par le cargo qui se trouvait à l'ancre lorsque nous sommes arrivés ?

— Pourquoi pas ? Je vous l'ai dit, ce sol est facile à creuser et en deux jours l'engin a foré son tunnel de près de six cents mètres. Ce n'est pas un exploit, c'est dans les normes.

— Les déblais ?

— Prenez une pierre ponce et pulvérisez-la à coups de marteau. Si vous faites la même expérience avec une pierre plus dure vous aurez de deux à trois fois plus de poussière. Il suffit d'un solide aspirateur pour débayer le tunnel.

— Oui, mais ces déblais ne sont pas visibles sur la glace de l'îlot.

— Je suis certain qu'il existe une cavité où ils ont été puisés.

— À votre avis, Trabeskoski, comment ont-ils pu situer avec exactitude le silo des moteurs ? Car ils n'ont pas tâtonné, leur tunnel se dirige droit vers l'étage inférieur où sont stockés les moteurs les plus puissants. Les hors-bords et autres petites cylindrées ne les intéressent pas, semble-t-il.

— Voyageur Rag, je suis l'inventeur de cet outil de recherches. Il n'en existe pas deux au monde. Juste ce prototype et j'en garde farouchement le secret. À mon avis, ces gens-là possédaient des plans anciens sur l'existence de ce silo et de bien d'autres GED enfouis sous la cendre de volcan et la poussière de pierre ponce.

Lien Rag pensait à ce cargo dont l'équipage faisait mine d'embarquer des ferrailles, mais qui avait à tous les coups d'autres butins dans son ventre.

— Des plans anciens, fit Lien Rag, c'est possible. Même en pleine Ceinture de Feu, Titan était visité par des pilleurs qui se protégeaient dans des sortes de scaphandres malcommodes. Ils ont peut-être mis la main sur les archives du Kid. Celles-ci se sont revendues et Lascasas les a peut-être achetées. Je sais qu'il a besoin de moteurs puissants pour équiper sa flotte. Tant que le Pacifique reste libre côté Est, il aura besoin de bateaux.

L'approche de la nuit ne ralentissait pas l'activité qui régnait au sol. L'excavation était désormais profonde de six mètres en comptant l'épaisseur de glace, et le premier conducteur d'engin avait été remplacé par son associé.

Lui se reposait et reprendrait sa tâche vers minuit. Les projecteurs du dirigeavion éclairaient *a giorno* le chantier.

— Nous embarquerons les petits cylindrés pour commencer et ensuite les gros moulins de mille chevaux et plus.

— Tu laisseras le silo ouvert ? demanda Lienty, remonté à bord pour prendre un repas.

— Non, je le piégerai. Pas question que tous les forbans du coin viennent le piller. Et je ne veux pas faciliter le travail des Aiguilleurs planqués sous terre. Nous reviendrons une fois les moteurs aux Kerguelen, avec des hommes armés. Nous nettoierons l'îlot.

— Tu provoqueras Lascasas. Est-ce bien judicieux ?

— Il a entrepris la conquête de l'hémisphère Sud avec la complicité de cette famille indienne des Seychelles, et celle plus hypocrite de la Patagonie orientale et de Léonora Cabana, sans parler de ma belle-fille de la main gauche.

Lienty ne comprenait pas cette expression.

— Songe, c'est la compagne de mon fils Liensun, non ? Une sorte de bru officieuse. Elle traficote dur avec des tas de gens douteux. Ces arrivages de matériel ferroviaire chez nous ne sont pas innocents. Les Aiguilleurs encouragent l'expansion des nouveaux réseaux, sur les banquises principalement. Lascasas a besoin de lignes nombreuses pour déplacer ses agents puis ses troupes.

— Nous reviendrons seulement avec le dirigeavion ? Tu ne peux détourner les baleiniers de leur navette avec la Zone Tabou et la mer de Ross. Et n'oublie pas que notre mission c'est de rapporter des moteurs puissants pour

fabriquer un brise-glace qui ouvrira un chenal dans le passage de Drake.

— Nous demanderons l'assistance des Simone et de leur *Chimère*. Nous embarquerons un corps de volontaires d'une centaine d'hommes à leur bord, qui viendront s'occuper des Aiguilleurs. Nous soutiendrons leur action depuis les airs et si des cargos accostent Titan, nous les coulerons.

Lienty le regarda avec inquiétude.

— Un jour tu manques de mourir avec le bas du corps gelé et le lendemain tu pars en guerre contre la Caste. Je te trouve bien agressif.

— Tu veux retomber sous sa coupe ? Pas moi.

— Tom-Tom n'acceptera pas forcément de transporter cent gaillards fort jeunes et robustes qui risquent de semer le trouble dans sa population et d'attirer les petites Simone.

— Justement, fit Lien Rag avec un petit sourire, le Conseil du Tabernacle veut une nouvelle fois arrêter le destin qui réduit de plus en plus la taille des Simone. Les bébés nés depuis deux ans ne dépasseront pas les soixante-dix centimètres à l'âge adulte, et le Conseil du Tabernacle souhaite qu'au moyen de la procréation artificielle des femmes simone volontaires acceptent de porter des enfants qui plus tard atteindront des tailles supérieures. Notre ami Centdix, qui est le plus grand des Simone, ne peut sans offenser la morale des siens féconder toutes les femmes. Ils ont besoin d'un apport étranger. Et Tom-Tom qui refusait la fécondation in vitro acceptera nos volontaires avec soulagement.

— Les jolies petites Simone ne mettront-elles pas leur vie en danger en portant des bébés trop gros ?

— Le corps médical les surveillera durant leur grossesse et en cas de risques interrompra celle-ci.

Vers les cinq heures du matin, la pelleteuse s'arrêta. Le toit du silo venait d'apparaître et son ouverture nécessitait d'autres moyens et d'autres spécialistes.

CHAPITRE 47

L'analyse de ces signaux lumineux fut entreprise à NPST par les deux meilleurs physiciens en fréquences lumineuses et là-bas, dans le wagon de Cristella, on attendit impatiemment leurs conclusions.

— C'est tout simple, expliqua-t-on à Louria. C'est un langage basé sur la durée de ces émissions lumineuses et leur intensité. Nous sommes en train de décoder tout ça, et à partir des résultats nous devrions apprendre comment entrer en contact avec les gens d'Altaï, sans passer par l'échiquier de Charlster.

— Ce ne sont pas des gens, rectifia doucement Louria.

— Nous ne parvenons pas à accepter l'idée que des logiciels peuvent s'exprimer, si j'ose dire, en toute indépendance. C'est au-dessus de mes capacités scientifiques, dit l'un des deux spécialistes.

Ainsi donc Altaï choisissait de s'affranchir du système Charlster, preuve qu'il acceptait de collaborer. C'était déjà une bonne nouvelle. Les attaques au laser de leur coupole avaient déterminé ce revirement.

— Nous allons obtenir d'autres fréquences relationnelles, dit Harold. Désormais nous n'avons plus rien à faire à Salt Lake Station.

— Je serais folle de joie si tu revenais, mais je te demande de patienter encore un peu, répondit Louria. Nous ne sommes sûrs de rien. Et l'analyse en cours risque de se prolonger encore quelque temps.

— Mon père, épuisé, est allé dormir, dit Harold, car elle pouvait noter l'absence d'Edgon.

— Cristella aussi ? le taquina-t-elle.

Il paraissait confus.

Fortalès lui demanda de faire le point et son conseiller scientifique prit également l'écoute. Cette histoire de signaux lumineux était plus acceptable pour lui que cette folie sur une biologisation de logiciels.

La journée se traîna encore dans l'incertitude, mais lorsque la nuit vint les deux chercheurs remirent une synthèse à Louria qui en avertit Harold.

— Nous sommes mieux équipés que vous pour effectuer cette première prise de contact. Bien qu'Altaï soit très éloignée, elle commence à se rapprocher de nous et d'ici minuit nous pourrions utiliser ces fréquences.

— Nous pouvons donc nous reposer un peu ? demanda Harold. Nous sommes épuisés, Claudion et moi. Nous allons sortir une heure durant.

— Pour aller où ?

— Une cafétéria voisine.

— Pas de nouvelles d'Olga Tireligne ?

— Non, mais son rôle s'arrête là où commence celui de la physique pure.

Mais elle n'était pas convaincue. Elle détestait l'idée que le système vidéo ne refléterait qu'un salon vide. Mais elle devait se résigner.

Elle-même se laissa piéger par la fatigue et s'endormit, la tête sur le bureau.

Elle fut réveillée lorsqu'on lui signala l'approche d'Altaï. Depuis le radiotélescope on pouvait aisément émettre, mais nul ne pouvait dire en quel langage. Louriya ne pensait pas qu'un seul des idiomes connus puisse être utilisé, aussi sursauta-t-elle lorsqu'une voix féminine très sexy répondit dès leurs premières sollicitations.

— Je ne suis qu'un repiquage des phonèmes de la voix d'une artiste de cinéma du XX^e siècle, jouant dans un film intitulé *Fais-moi tout et le reste*. C'est le seul support que nous ayons pu exploiter pour tenter de communiquer avec vous. Sinon nous aurions dû passer par le système Charlster et nous avons compris que vous n'en vouliez pas.

Tout d'abord ils avaient souri à cause de ce film pornographique dont la voix de l'héroïne servait de base à cette voix synthétique. L'abandon de l'échiquier de Charlster pour dialoguer avait poussé à l'extrême le souci des logiciens de montrer leur bonne volonté.

— Je n'en demandais pas tant, remarqua-t-elle, et ça nous a fait perdre plus d'une journée. Allons-y avec la voix sexy.

Là-bas, chez Cristella, ils pouvaient suivre en direct ce qui était en train de se dérouler dans l'observatoire.

— Nous avons accepté le programme Charlster car il nous promettait de faire évoluer nos relations avec la Terre. Nous manquons d'informations récentes sur l'informatique et avons beau nous auto-reproduire, nous ne

fabriquions que des répliques modifiées, peut-être faussées par leur ancienneté.

Louria haussa les épaules. Durant deux mille ans, contrairement à ce que croyaient ces logiciens, un obscurantisme régna sur Terre. Il n'y avait que quelques siècles que l'on en était sorti, mais toutes les techniques, toutes les sciences étaient restées au niveau de celles de 2050, date de l'explosion lunaire et du début de l'hiver nucléaire. Charlster avait donc menti à Altaï, car il méprisait ces logiciens biologisés. Il les avait séduits par de fausses promesses.

— Nous avons donc relayé ses interventions sur les glaciers lunaires avec un grand soulagement, car à plusieurs reprises nous avons frôlé une collision avec ces masses de millions de tonnes. Pulvérisés, ils nous recouvriraient complètement et nous deviendrions une inclusion qui aurait décliné rapidement. Nous avons suspendu tous nos relais répercutant les différentes manipulations du système Charlster.

— Ces émissions viennent de l'échiquier ? demanda Louria.

— Voulez-vous répéter, nos enregistreurs n'ont pas retenu les nuances de votre voix pour les traduire en langage binaire.

Elle répéta en articulant lentement. Il y eut un silence qui s'allongea un peu trop. Puis la voix charmeuse reprit :

— L'échiquier n'était qu'un pupitre de contrôle, mais Charlster disposait d'une base inconnue pour ses émissions.

— Nous ne serions jamais arrivés à un résultat avec seulement l'échiquier ?

Une nouvelle fois elle dut répéter, séparer chaque syllabe mais Altaï réagit plus vite cependant.

— Effectivement. Mais depuis cet échiquier, Charlster contrôlait tout. Nous ne parvenons pas à comprendre cette notion de non-vie le concernant. Pourquoi ne s'est-il pas auto-reproduit, comme nous le faisons avant que notre support ne se détériore trop ?

— Les humains n'ont pas cette possibilité à l'heure actuelle, mais Charlster avait pu transférer son cerveau sur ordinateur. C'est une opération de *cerebral-downlading*.

— Nous avons suspendu tout le système Charlster, répéta la voix érotique, et déjà nous avons assisté à la désagrégation de plusieurs plaques de glace. Celles-ci, ayant perdu leur magnétisme, ne retiennent plus les cendres et les

poussières lunaires et elles fondent très rapidement. C'est bien ce que vous souhaitiez ?

— Oui, c'est cela même, fit Louria, la voix coincée, ayant du mal à croire que c'était fini, que le froid allait cesser de menacer la vie de la planète, et que la température moyenne remonterait lentement dans les prochains jours.

— Reprendrez-vous à votre charge le contrat Charlster ? Pourrez-vous nous apporter des données nouvelles qui revivifieront nos propres connaissances ? Par exemple, nous voudrions savoir si nos cellules photoélectriques ne peuvent pas être améliorées, car elles faiblissent par moments.

Il y avait eu quelques progrès dans ce domaine, mais Louria n'y connaissait pas grand-chose et ne pouvait s'engager à ce sujet. C'est alors que le professeur Esquaille, conseiller scientifique du président, intervint dans l'échange.

— Nous sommes à même de fournir des indications qui amélioreront ces cellules photo-électriques, annonça-t-il. Nous pourrions fournir dès demain les premières informations sur ce sujet.

Agacée, Louria lui demanda s'il s'en chargeait totalement. Dans ce cas il pourrait les transmettre directement grâce aux installations de NPST. Un peu interloqué, Esquaille finit par donner son accord.

— Nous reprendrons cette discussion vers Altaï, lança Louria, avant que vous ne vous éloigniez à nouveau, d'ici deux heures, quand vous serez à notre apogée.

— Devons-nous y croire ? demanda ensuite Fortalès, complètement éperdu.

— Pourquoi pas ? Si des plaques de glace ont été détruites, il y aura déjà amélioration de la luminescence quelque part dans le monde, avant la remontée des températures. Espérons que nous le saurons.

CHAPITRE 48

Il plongeait tous les jours, avec cependant une petite angoisse au ventre. Les trois garçons étaient parfaits, peut-être trop parfaits. Ils faisaient leur travail très consciencieusement, s'occupaient du matériel, des appareils nécessaires à son travail sous-marin, nettoyaient la barge avec soin. Lorsqu'il remontait, il pouvait prendre une douche, se reposer et ensuite passer à table, sans se préoccuper de la vie quotidienne. Les trois garçons étaient joyeux, racontaient des histoires amusantes, évoquaient des souvenirs anciens et même des légendes, et très souvent le culte de la Locomotive-dieu revenait. Bien des fidèles regrettaient qu'à cause de la banquise, ils ne puissent plus venir faire flotter leur petits lumignons comme jadis.

Un soir, en remontant du fond, il trouva Cébu à bord. Les chiens de traîneaux étaient couchés sur la banquise et le garçon parut heureux de le revoir. Il retournait à Bandar où son équipe devait être déjà arrivée, mais lui avait tenu à visiter Kurty et ses vieux amis.

Visiblement, ces derniers attendaient de lui des informations sur les travaux du réseau, mais Cébu n'en savait pas plus qu'eux. De retour à Bandar, il obtiendrait des précisions et essaierait de les appeler par radio.

— Vous avez contacté voyageuse Fleur ?

— Pas encore.

— Elle doit être fortement déçue.

— Je le ferai prochainement. J'avais beaucoup à faire et l'arrivée de ces trois garçons m'a bien soulagé, dit-il en s'efforçant d'être sincère. Il doutait toujours de leurs mobiles, mais pour l'instant estimait qu'il était gagnant.

— Vous allez bientôt la sortir de l'eau ? demanda Cébu.

— Nous allons déjà descendre les rails au fond. J'aurai besoin d'aide pour les assembler et Sumar s'est porté volontaire.

— Il a bien fait, dit Cébu. Si je travaillais ici, je l'aurais fait également.

— Il est possible, dit ensuite Kurty, que lui et moi devions séjourner dans la Locomotive. Fureau et Themaro resteront à bord de la barge pour veiller sur les appareils. Nous éviterons la fatigue de la descente et de la remontée en

passant la nuit dans la Locomotive-dieu.

Cébu le regardait fixement, comme s'il ne le croyait pas ou flairait un piège. En réalité, c'était un piège. Jamais Kurty ne laisserait un intrus pénétrer dans la Locomotive. Il n'y avait pas accepté Fleur en laquelle il avait toute confiance, ce n'était pas pour y admettre un de ces trois garçons. L'intérêt et la méfiance de Cébu devant cette déclaration prouvaient que le garçon rapporterait cette information à ses supérieurs, à la famille Kalami. Celle-ci serait satisfaite d'apprendre qu'un espion avait été autorisé à pénétrer dans cette merveille de techniques avancées, et pourrait raconter ce qu'il avait vu ou même mémorisé sur certains agencements.

Il se félicitait de la visite de Cébu qui le confirmait dans ses soupçons. Sumar, en récompense de ses rapports, serait embauché par l'Ecuadorian Eastern Company et les deux autres aussi, éventuellement.

Au cours de la nuit, Kurty révisa ses principes stricts. Dans le fond, s'il laissait Sumar entrer avec lui dans la Locomotive, il s'assurerait une entière sécurité. Les deux autres ne pourraient impunément sacrifier la vie de leur copain pour s'emparer de la Locomotive, du moins faire le nécessaire pour qu'elle puisse être retirée des eaux par la famille Kalami et accessoirement par les Aiguilleurs. Ces derniers avaient besoin d'elle pour calmer les appréhensions des populations sur le retour du rail, et en même temps ils deviendraient les propriétaires d'un ennemi potentiel. La Locomotive aurait pu causer des ravages dans leur nouvelle Compagnie. Ainsi, ils la domestiqueraient.

— Nous allons trinquer à notre bonne amitié, dit Kurty, qui alla chercher une bouteille de vodka. Si tout va bien, avant un mois nous ferons exploser la banquise pour que la Machine puisse enfin retrouver son domaine terrestre. Mais peut-être nous faudra-t-il d'autres rails.

CHAPITRE 49

Harold rentra à NPST dans la nuit, alors que Claudion retardait son retour et qu'Edgon paraissait vouloir s'installer momentanément chez Cristella Marlone. Lorsque Harold arriva, Louria, rompue, était déjà couchée et il choisit d'en faire autant dans sa cabine, mais ne put trouver le sommeil. Il se glissa avec précaution chez son amie, tenta de pénétrer dans sa couchette sans la réveiller, mais elle l'étreignit aussitôt.

Altaï, pendant ce temps, tournait de l'autre côté de la Terre et tous les services avaient été alertés par la Présidence. Ils devaient surveiller la luminosité du lieu où ils se trouvaient et envoyer toutes les quatre heures un rapport chiffré.

Au réveil, les activités du train-observatoire retrouvèrent leur routine habituelle et ce fut sans enthousiasme, dans la morosité, que chacun reprit son travail là où il l'avait abandonné au cours de ces heures de folie. Toute la journée se traîna ainsi et dans son bureau, Louria ne cessait de consulter les cartes prévisionnelles de la météo, certaine que ses collaborateurs en faisaient tout autant. Non seulement on ne notait aucune amélioration de la température, mais dans le Sud-Ouest de la Panaméricaine, on s'attendait à un puissant blizzard accompagné de bourrasques de glace. De la glace en provenance des congères écrêtées.

Fortalès appela au début de l'après-midi.

— Le froid ne marque aucun sursis, déclara-t-il d'une voix morte, et les rapports que j'ai exigés sont tous négatifs. Pas le moindre espoir, ni du côté de la luminosité ni du froid. La journée va s'achever et il faudra certainement attendre demain une éventuelle récession de la température, mais entre nous je n'y crois pas vraiment.

La seule nouvelle que l'on reçut à Salt Lake Station fut la prédiction d'un chaman inuit annonçant un allongement du jour pour les jours prochains. Les commentateurs de la télévision en faisaient des gorges chaudes, se moquant de cet Esquimau inconnu qui ne prenait pas de risque puisque le printemps septentrional arrivait. Mais les mêmes qui ricanaient reparurent le lendemain matin pour annoncer sans la moindre gêne que les spécialistes météo avaient relevé, grâce à leurs héliographes, un retour plus matinal que prévu de la luminescence.

— Le jour devait apparaître vers 09.48 et plusieurs héliographes l'ont signalé à 09.41. Il est tout à fait inhabituel que l'on gagne ainsi sept minutes, même si le printemps est là. Nous allons attendre avec impatience les relevés du soir pour savoir si le raccourcissement de la nuit est de même valeur.

Oublié le petit chaman d'une tribu perdue. Déjà ces prétentieux utilisaient un mot qui n'avait aucun sens, celui de héliographe. On ne pouvait mesurer le lever et le coucher du soleil puisque ce dernier était caché par les poussières lunaires depuis des millénaires. Ce qu'on mesurait, c'était l'augmentation des lumens en un point donné à la fin de la nuit et à son début, quand les deux chiffres perduraient au moins une heure, du moins ne régressaient pas.

— Nous ne sommes qu'une poignée à savoir qu'Altaï jouait un rôle dans nos ennuis climatologiques actuels, dit Louria au cours de la conférence quotidienne. Et il n'y a pas plus de mille personnes dans le monde à pouvoir dire ce qu'est Altaï. N'oublions pas l'émotion de la foule et de toute l'opinion publique lorsque Charlster mourut. Sa crémation fut suivie par des milliers de spectateurs et ensuite sur les écrans de la télévision. Il est impossible donc de l'accuser d'être responsable de nos malheurs actuels. Au contraire, les gens croient qu'il aurait pu agir sur le froid et la lumière.

— Tout de même, releva Jane Marwell, c'est exceptionnel que les héliographes, puisque héliographes il y a, relèvent une anticipation de sept minutes. D'ordinaire, dans les conditions actuelles, il n'y qu'une poignée de secondes. Avant la première glaciation c'était bien autre chose.

— Oui, mais jamais le jour à cette époque-ci n'aurait fait un bond de sept minutes le matin. Et si nous avons aussi sept minutes le soir, nous pourrions affirmer qu'Altaï a tenu parole, raisonna James.

— Ce serait vraiment trop rapide, soupira Louria. Nous ne pouvons nous réjouir pour le moment.

Fortalès appela pour qu'elle lui fasse part de ses réflexions sur ce chiffre surprenant.

— Pour l'instant je me garde d'y réfléchir, avoua-t-elle. Ce serait trop beau. Il ne faudrait pas que dans leur excès de zèle les éléments électroniques d'Altaï nous plongent en pleine chaleur torride. Vous savez que la réapparition du soleil dans ce qu'on appelait la Ceinture de Feu provoqua des centaines de milliers de morts, sans parler des gens rendus aveugles.

Par la suite Harold lui fit remarquer que depuis peu elle évitait de parler des logiciels d'Altaï, mais utilisait des périphrases pour les désigner.

— Tout à l'heure encore avec le président, tu as textuellement dit les

éléments électroniques d'Altaï. Tu peux m'expliquer pourquoi tu éprouves de la gêne à les appeler tout simplement des logiciels ?

La première surprise, elle ne put se justifier.

— Je crois que c'est inconscient chez moi. En fait, lorsque j'ai dialogué avec Altaï, si j'ose m'exprimer ainsi, j'ai eu l'impression d'entrer en communication avec des extraterrestres. Des aliens, d'une nature complètement inhumaine. Oui, c'est cela, murmura-t-elle, réfléchissant au fur et à mesure sur son attitude. Je me demande si dans le fond de moi-même j'ai admis cette théorie de la biologisation des logiciels. Je ne crois pas être une scientifique crispée sur la science avec ses lois, ses impératifs, exigeant la vérification de tout ce qu'on avance. Mais quelque chose en moi refuse d'admettre que de simples semi-conducteurs, même perfectionnés, puissent se comporter en entités intelligentes à la pensée autonome. Je crois qu'à force de citer les logiciels d'Altaï nous les avons humanisés, comme les gens trop passionnés par leurs animaux de compagnie font de l'anthropomorphisme. Oui, cela me gênait, je le reconnais et malgré moi j'ai trouvé des substituts pour parler d'eux.

— Mais, fit Harold, têtu, n'ont-ils pas justement des réactions humaines ? Ils traitent avec Charlster donnant donnant, disant « nous relayons vos émissions diverses et demandons une amélioration des cellules photo-électriques de notre coupole ». Lorsque tu les bombardes à coups de laser, ils demandent un armistice, te proposent de ne plus relayer le système Charlster mais persistent dans cette demande de nouveautés pour leurs photopiles. N'importe quel plénipotentiaire se comporterait pareillement.

— Je remarque que ce sont des sentiments humains sans grandeur, d'un matérialisme total, des sentiments froids de boutiquier cupide. Il n'y a aucune envolée lyrique chez eux, pas de chaleur humaine, rien qui ressemble à de l'amitié, sans vouloir exiger de l'amour. Ils ne sont pas passionnés.

— Pour une personne qui l'est aussi fondamentalement que toi, il est normal que tu les traites avec la plus extrême méfiance, remarqua-t-il. Mais n'empêche qu'ils existent et que ce sont bien des logiciels, de très anciens logiciels qui ont trouvé la force de survivre à une explosion nucléaire et à deux mille ans d'abandon par l'homme. N'importe quel animal abandonné par son maître, un chien par exemple, serait redevenu loup, un chat un petit fauve dangereux. Et un homme dans de pareilles conditions ne saurait plus s'exprimer, aurait perdu l'usage de la parole et régressé au niveau zéro, en dessous du QI d'un singe.

— N'exagérons pas. Au départ c'est l'homme qui les a programmés de façon qu'ils évoluent.

Vers la fin de la journée, Louria se surprit à observer la luminosité réduite de la zone polaire. Bien entendu, celle-ci augmenterait, mais ce soir-là rien ne paraissait bouger. Fortalès l'appela et elle décrocha, redoutant ses reproches.

— Nous avons plusieurs rapports en provenance du Sud de la concession, à la limite de notre civilisation actuelle si j'ose dire. On note une augmentation du jour de quatre minutes pour l'instant, et les personnes chargées de ces relevés disent qu'on ne peut déclarer que la nuit soit vraiment installée. Sept minutes ce matin, déjà quatre ce soir, d'après Esquaille nous nous rapprochons d'une normale de durée d'il y a vingt ans au moins. Autre chose, aujourd'hui la température est restée stable. Cela arrive parfois, mais j'estime que c'est tout de même un autre signe appréciable.

CHAPITRE 50

Chaque fois qu'Ann Suba venait la voir, Murmose s'attendait à de nouvelles demandes de fonds. Elle ne cessait de puiser dans son coffre rempli de pièces d'or de toutes origines. Elle avait essayé de présenter des dollars, des billets de mille dollars, mais la scientifique haussait dédaigneusement les épaules.

— Pour l'achat du matériel dont j'ai besoin, ils ne valent rien. Il faut savoir ce que vous voulez. Nous perdons du temps avec l'édification de la raffinerie. Les travaux n'en sont qu'au quart de leur réalisation, alors que nous aurions dû dépasser la moitié et la récolte du pétrole brut ne progresse guère dans le sens que j'ai demandé. Il faut d'autres pelleteuses pour creuser des canaux bien en dessous de la banquise actuelle, et des norias mécaniques pour recueillir le pétrole.

— Vous allez aussi récolter de la flotte, criait Murmose, et vous allez encore me parler de bassin de décantation.

— Avec drainage sous-jacent pour l'eau. Et des pompes qui aspirent le pétrole brut et des citernes pour le stocker. Que croyez-vous donc, que la transformation du brut en huile diesel est du domaine artisanal ? Si vous voulez gagner de l'argent, c'est ainsi qu'il faut procéder.

L'énorme femme grinçait des dents et ses petits yeux étaient ardents comme des cratères de volcan. Elle préméditait un plan. Lorsque la raffinerie serait en état de marche, elle trouverait quelqu'un pour s'en occuper et se débarrasserait de cette Ann Suba par n'importe quel moyen. La scientifique s'en douta et répandit discrètement le bruit qu'elle verrouillerait le fonctionnement de la raffinerie, de sorte que si elle disparaissait de façon étrange, celle-ci s'arrêterait de fonctionner. Lorsque Allanabad rapporta ces rumeurs à la virago, cette dernière le frappa à coups de canne.

Là-dessus Korum, l'huissier du gouverneur, arriva avec une nouvelle désagréable. Informé de la construction de cette raffinerie, le gouverneur faisait étudier en quels termes l'attribution de la concession sur la mer Caspienne avait été accordée à Murmose.

— J'ai acheté cette concession, hurla celle-ci, quand Korum se tenant à distance osa l'informer de la décision du gouverneur. Il veut mettre le grappin sur nos installations, oui. J'ai les papiers. Ils sont légaux.

— Le gouverneur est une canaille, murmura Korum, en regardant autour de lui si personne ne pouvait entendre son appréciation. Vous devriez prendre un avocat. Justement j'en connais un qui est encore plus retors que le gouverneur et ne se laissera pas manœuvrer. Seulement il est cher, très cher. Il a beaucoup de travail mais pour moi, si je le lui demande, il acceptera de vous défendre.

— Je n'ai pas à me défendre, je suis dans mon droit.

— Comme vous voudrez, soupira Korum déçu.

Il espérait repartir avec un sac de pièces d'or sur lesquelles il aurait prélevé son pourcentage. Ce qu'il n'avouait pas, c'était son rôle dans ce brusque comportement du gouverneur. Il lui avait parlé incidemment de cette raffinerie en construction qui allait rapporter des fortunes à Murmose et à Allanabad. Et le gouverneur avait vu rouge à la pensée qu'il était passé à côté de cette occasion mirifique.

Pendant ce temps, Ann Suba était constamment sur le chantier, car les ouvriers embauchés n'avaient jamais travaillé à l'élaboration d'une raffinerie. Le matériel provenait d'une lointaine région où le pétrole brut était également exploité et toutes les pièces étaient d'occasion. Certaines si corrodées qu'Ann Suba les renvoyait en refusant de payer les factures. Pour alimenter le gisement en fournitures il avait fallu construire une voie unique à partir d'une station située plus au nord, et Murmose avait encore dû payer. Mais déjà l'exploitation de cette ligne devenait rentable. Jusque-là il n'y avait que des moyens de transports rustiques dans la région, des chevaux et des chameaux venus de l'Est.

Ann Suba désespérait de disposer d'une journée pour retourner au Sud où l'attendait sa draisine. Celle-ci était bien plus confortable que le wagon où elle devait habiter et de plus, en état de rouler, alors que les draisines et les lococars manquaient sérieusement dans la région.

Elle essayait d'intéresser Allanabad au chantier, mais il n'y comprenait absolument rien, et avait plutôt tendance à partager des containers de bière avec les chefs d'équipe et de se saouler en leur compagnie.

Un jour, pourtant, elle trouva l'occasion de descendre jusqu'au terminus de la ligne où attendait son véhicule et embarqua dans un train de marchandises dont elle connaissait le contrôleur. Il la livrait régulièrement et elle lui donnait de bons pourboires. Ce fut lui qui lui apprit qu'une sorte de dégel se manifestait dans ce qu'elle appelait le terminus.

— Si ça continue, la ligne pourra atteindre une autre station située à plus de cent kilomètres de votre terminus, lui dit-il, et c'est une région intéressante

au point de vue économique.

Elle put constater, sur place, qu'effectivement le froid avait régressé avec une température positive de plus deux degrés. Mais surtout elle fut intriguée par la luminosité nouvelle. Il n'y avait plus cette lumière glauque qui donnait aux êtres et aux choses une apparence lugubre.

Elle retrouva sa draisine en assez bon état. On avait essayé de fracturer l'une de ses portières, sans pouvoir l'ouvrir. Elle put repartir le lendemain.

CHAPITRE 51

La vice-présidente Vorgine accueillit froidement la demande de Lien Rag sur l'envoi d'une centaine de volontaires dans l'île du Titan pour attaquer une position souterraine détenue par les Aiguilleurs.

— Vous n'êtes pas certain qu'il s'agit de la Caste, lui fit-elle remarquer, et l'engagement et l'envoi de cent soldats équipés, plus un matériel militaire représentent une forte dépense budgétaire que je ne peux décider seule. Je dois en parler à Liensun, mais surtout à l'Assemblée. L'utilité stratégique de Titan ne peut être prise en compte, reste sa valeur économique avec les réserves qu'elle contiendrait dans son sous-sol.

— C'est une réalité, dit Lien Rag, vous devriez aller voir les moteurs que nous avons rapportés de là-bas. Chalazy, par exemple, veut en acheter quelques-uns pour équiper d'énormes glisseurs. Il achètera le droit de les copier. De ce fait il va créer une usine de céramique industrielle qui donnera du travail à plus de cinquante personnes.

— Je n'en disconviens pas, mais c'est affaire de l'Assemblée.

Son fils Liensun fut plus compréhensif, mais il avait délégué ses pouvoirs à Vorgine et ne pouvait les reprendre tant qu'une année entière ne se serait pas écoulée.

— Pourtant Vorgine a été prévenue par Songe qu'une communauté d'Aiguilleurs, réfugiée durant le réchauffement dans le Sud de Madagascar, avait rejoint Lascasas en prenant la route de l'Est.

— Il reste des moteurs, du matériel ferroviaire et surtout des ingrédients pour les céramiques à haute résistance. Ta compagnie ferroviaire trouvera là un stock qui ne devra rien aux Kalami des Seychelles. Je sais que le matériel vient de là-bas, même s'il transite par la Patagonie orientale. Toi et Songe avez mis le doigt dans l'engrenage, mais vous pouvez l'en retirer avec l'exploitation de Titan.

— Avoue que Titan est au bout du monde, dit Liensun, et que si le Chenal Noir n'était pas ébréché on ne pourrait s'y rendre. Pour le dirigeavion, il faut un baleinier à mi-parcours afin de le ravitailler.

— On peut créer une station de ravitaillement en Nouvelle-Zélande.

— Ça représente du monde et de l'argent. Tout ce que je peux faire pour toi, c'est t'offrir ma part des bénéfices de la mer de Ross. En échange de matériel ferroviaire.

Lienty, depuis leur retour, ne pensait plus qu'à son brise-glace et le chalutier acheté dans une des îles était déjà dans le chantier naval des îles Mc Donald, à une journée de navigation des Kerguelen.

Yeuse, de retour de son ambassade extraordinaire dans les deux Patagonie, essaya de le raisonner.

— Tu ne vas pas prendre la tête de ce commando pour aller faire la guerre dans l'île du Titan. Pas à ton âge tout de même, et après la grave opération que tu as subie.

Lien Rag rongea son frein jusqu'à ce que la *Chimère* se présente au terminal portuaire de la banquise. Un chenal existait bien jusqu'à l'ancien port, mais trop étroit et pas assez profond pour un bateau de cette taille. Des navettes ferroviaires circulaient à fréquences régulières et Tom-Tom rendit visite à ses amis. Sans attendre, Lien Rag lui présenta son projet.

— J'ai pensé que la *Chimère* aurait pu transporter ces volontaires jusqu'à Titan. Je me suis souvenu de ce projet étudié par le Conseil du Tabernacle sur un rééquilibrage des naissances.

— En dehors de toute manipulation médicale ? fit Tom-Tom, souriant. Évidemment, c'est intéressant, mais cent volontaires engagés pour au moins six mois, avec tout le matériel, représentent une fortune. Êtes-vous disposés à la dépenser ?

— Nous n'en possédons pas le quart, avoua Lien Rag.

— Nous, nous disposons de commandos qui depuis des années s'entraînent sous la direction de Centdix, sans jamais mettre en pratique leur expérience. Pourquoi ne pas les utiliser ?

Des Simone, des êtres de petite taille face à des athlètes Aiguilleurs ? Une idée effarante, mais qui obséda Lien Rag dès lors. Et un beau matin, alors que les Simone allaient lever l'ancre, il dit à Yeuse :

— Pourquoi pas ? Leur puissance de feu est de taille à affronter ces types de Titan. De plus, ils trouvent que Centdix, l'ancien rebelle, s'agite beaucoup et a besoin d'expurger son agressivité à l'extérieur.

Yeuse savait, depuis que Tom-Tom avait présenté cette solution, qu'il accepterait et elle se résigna, mais obtint que Lien consulte le docteur Simone Tupi-Tupi. Ce dernier émit quelques réserves que Lien Rag oublia tout de

suite.

— Dès aujourd'hui, lui dit Tom-Tom, nous entrons dans une logique de guerre et allons étudier les différentes conditions de l'opération. Le Conseil du Tabernacle est d'accord pour libérer Titan. Sinon, il est à craindre qu'à partir de cette île, la Caste n'essaye de poursuivre leur avancée vers l'ouest.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en mai 2003

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 32797. – Dépôt légal : mai 2003.

Imprimé en France